

**Si la vie te donne
des citrons, fais-en
une tarte
meringuée (French**

Charlotte Léman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Charlotte Léman



Si la vie
te donne
des citrons.



Fais-en
une tarte
meringuée



Charlotte Léman est née à Paris en 1976.
Si la vie te donne des citrons, fais-en une tarte meringuée est son sixième roman.

AntidépresSœurs (mai 2017)
Amoureuses (décembre 2017)
À l'heure suisse (juin 2018)
Mes montagnes russes (décembre 2018)
Home sweet Homme (juin 2019)

Retrouvez Charlotte Léman sur les réseaux sociaux
<https://www.facebook.com/antidepresSoeurs/>
<https://www.instagram.com/charlotte.leman.auteur/>

Charlotte Léman

**Si la vie te donne des citrons,
fais-en une tarte meringuée !**

Table des matières

Première partie

Joyeux anniversaire

Bourreau de travail

Le dîner de cons

Secousse sismique

Titanic

Le pigeon du dimanche

Les colocs

Life goes on

All inclusive

Docteur Maboul

Résilience

Mojitothérapie

Domage collatéral

Mamie Nova

Deuxième partie

À flore de peau...

Le point G

Nouveau départ

Rêve d'enfant

Congé

L'échappée belle

Les règles sont faites pour être transgressées

Flou artistique

Classé X

Tout doit disparaître

Le grand saut

Champagne

D'un commun accord

Juste une mise au point...

Les adieux

Les cartons

Fallait pas commencer

Épilogue

Première partie

Chapitre 1

Mars était ce mois de l'année où l'on se croyait enfin sorti de l'hiver. On guettait les premiers bourgeons dans les arbres, le passage des grues dans le ciel, on se laissait aller à rêver à la douce chaleur d'un rayon de soleil sur la peau, on commençait à ranger les manteaux et les écharpes. Mais ceci n'était qu'un mythe qui relevait de l'imaginaire collectif car, dans les faits, il n'en était rien. Les paysages continuaient de ressembler à une aquarelle de Monet à laquelle on aurait enlevé les couleurs, un peu comme la télé à l'époque du noir et blanc. Et puis, il y avait ces satanées giboulées de mars à vous foutre en l'air un brushing en moins de temps qu'il n'en fallait pour lisser la première mèche de cheveux. Et encore, c'était pour les plus chanceux. La neige, sournoise, s'amusait parfois à surprendre les Savoyards qui venaient tout juste d'ôter les pneus d'hiver. Bref, mars était indéniablement un mois fourbe, un mois « sans ». Il y avait néanmoins un jour que Clémence attendait avec impatience, le 11 mars, le jour qui l'avait vu naître. Même si elle n'était plus ce bébé chevelu et tout fripé qui avait dû être échangé à la naissance, comme sa mère se plaisait à raconter, elle était restée une enfant dans l'âme lorsqu'il s'agissait de son anniversaire ou de Noël. Il y avait quelque chose de réconfortant à perpétuer ces rituels. Alors, même si aujourd'hui le temps s'annonçait particulièrement capricieux, pour ne pas dire pourri, Clémence se leva de bonne humeur, elle n'allait certainement pas laisser quelques nuages lui gâcher sa journée. Lorsqu'elle arriva dans la cuisine, Antoine était déjà installé sur une chaise haute, un mug de café à la main, son smartphone dans l'autre.

— Bonjour chéri, dit-elle en déposant un baiser sur sa joue.

— Bonjour, répondit son mari sans lever le nez de son écran.

Bien sûr, elle aurait apprécié que ce jour-là, une fois dans l'année, une tasse fumante l'attende sur le plan de travail mais après dix-sept ans de mariage, elle savait à quoi s'attendre ou plus exactement, à quoi ne pas s'attendre. Et surtout, avec le temps, elle avait appris à ne pas se focaliser sur les petits détails, la vie est faite de concessions, et un couple plus encore. Alors, elle se servit son café en chantonant et alla s'installer, elle aussi, sur l'îlot central.

— Tu as des projets pour ce matin ?

— Rien de particulier...

— Tu te souviens que je ne suis pas là ?

— Non...

— J'ai rendez-vous chez l'esthéticienne.

— Tu pourras acheter un bouquet de fleurs sur le retour ?

Me demander de m'acheter mon cadeau d'anniversaire, c'est un peu fort de café.

— Si tu souhaites m'offrir des fleurs, je préférerais que tu les choisisses toi-même, pour un minimum d'effet de surprise.

Déjà que ça me semble compromis...

— C'est pour ma mère, on dîne chez elle ce soir, tu te rappelles ?
J'avais tort, gros effet de surprise.

— Euh... ce soir ?

— Oui, pourquoi ? Ça te pose un problème ?

— Eh bien, c'est mon anniversaire. Tu n'as pas oublié ?

— Ça m'était complètement sorti de la tête, admit Antoine en levant enfin les yeux de son téléphone. Il faut dire que c'est la folie au bureau en ce moment. Avec cette histoire de promotion, je n'ai plus une minute à moi.

Ne pas montrer ma déception, ne pas me laisser submerger par des pensées négatives. Accepter que les choses ne se passent pas comme je les avais prévues. Inspirer. Expirer.

Antoine travaillait depuis six ans pour Gatex, une entreprise qui fabriquait des pièces détachées pour l'automobile. Il occupait la fonction de responsable des ressources humaines du site de Chatou, en banlieue parisienne, mais aspirait au poste de DRH France qui venait de se libérer au siège, à Paris. Clémence était bien sûr fière de son mari, cependant ses ambitions professionnelles commençaient à impacter un peu trop leur quotidien.

— Je sais que tu subis une grosse pression au travail...

Vivement qu'ils finissent cette campagne de recrutement qu'on puisse reprendre une vie normale. Enfin, à condition que ce soit lui qui ait le poste.

— ... la journée ne fait que commencer, continua Clémence sur un ton qui se voulait enjoué, on peut encore organiser des choses sympas. On pourrait par exemple reporter ta mère à demain midi ?

— Clémence, c'était prévu depuis longtemps...

Je ne voudrais pas paraître de mauvaise foi, mais je pense que mon anniversaire était prévu avant. Pour être plus précise, il y a quarante-trois ans.

— ... et puis, tu sais bien qu'à son âge, ça la contrarie de changer de programme à la dernière minute.

Clémence, pense à ce que Dorothy dirait « inutile de lutter contre ce que l'on ne peut contrôler. Accepter. Après tout, ce n'est qu'un anniversaire et le prochain approche déjà à grands pas... plus que 365 jours ».

— Si tu veux, on peut se retrouver quelque part pour manger ensemble ce midi ? proposa Antoine en guise de compromis.

Ce n'était pas vraiment l'idée que Clémence se faisait de cette

journée spéciale mais elle savait Antoine peu flexible, pour ne pas dire inflexible, lorsqu'il s'agissait de sa mère, alors elle accepta sa proposition. Elle n'avait pas envie de se disputer avec lui aujourd'hui, ni même un autre jour, elle était par nature quelqu'un qui évitait le conflit. Et aussi une personne qui avait tendance à voir le verre à moitié plein plutôt qu'à moitié vide.

— Un déjeuner en amoureux, excellente idée, ça fait une éternité que ça ne nous est pas arrivé. Je te laisse t'occuper de réserver une table quelque part, je t'appelle quand mon soin est fini.

Je rêve d'une coupe de champagne et de fruits de mer, j'en ai déjà l'eau à la bouche.

— On fait comme ça, acquiesça Antoine qui était déjà reparti sur son écran.

— Salut Mam's, bon anniversaire...

Un grand gaillard à peine réveillé venait de faire irruption dans la cuisine. Un visage doux, une crinière brune un peu rebelle, Gabriel était un jeune homme de 17 ans bien dans ses baskets. Au grand soulagement de ses parents, il avait traversé l'adolescence sans faire de vagues. On les avait pourtant mis en garde. « Un garçon, tu verras, c'est pire ! » *Aïe, que faire ? Fort à parier qu'il n'était déjà plus sous garantie.* « En plus, fils unique, vous allez en baver ! » *En faire un deuxième au plus vite, en croisant les doigts pour que ce ne soit pas un autre garçon.*

— Bonjour mon chéri, dit Clémence en ébouriffant ses bouclettes brunes.

— Maman...

— Quoi ? Tu ne vas pas me reprocher ce champ de bataille sur ta tête quand même ? Je t'ai déjà dit de prendre mon démêlant, deux minutes sous la douche et hop, c'est fini.

— Maman, si mes potes apprennent que j'utilise ce genre de truc, ma réputation est ruinée.

— Ah, les ados et leur réputation ! Remarque, c'était pareil à notre époque.

— Et puis, si on réfléchit, c'est toi qui m'as mis au monde, tu as donc une certaine part de responsabilité.

— Euh, désolé de vous interrompre mais j'ai également apporté ma contribution, fit mine de protester Antoine.

— Je t'adore, papa, mais, sur ce coup-là, il faut reconnaître que maman a quand même fait le plus gros du boulot.

Tu m'étonnes, treize heures de travail à vous faire regretter l'envie d'être mère pour finir par une césarienne en urgence. Et vu l'affreuse cicatrice sur mon bas-ventre, on aurait pu appeler l'interne de garde ce jour-là Voldemort...

— À ce sujet, continua Gabriel en se tournant vers sa mère, tiens,

ce n'est pas grand-chose, mais c'est tout ce que je pouvais me permettre avec ma paye de lycéen fauché.

— Si c'est une énième tentative pour nous extorquer plus d'argent de poche à ton père et moi, tu te fatigues pour rien, plaisanta Clémence en déballant son paquet. Merci mon chéri !

— J'espère que tu ne l'avais pas déjà...

— *Les Pâtisseries de Mamie*, lut-elle sur la couverture, non je ne l'ai pas.

— Super !

Elle commença à feuilleter les pages du beau livre avant de s'arrêter soudain, prise d'un doute.

— Dis-moi, il n'y a aucun message subliminal à décoder ?

— Mam's, je t'ai déjà dit, tu es bien mieux conservée que la plupart des mamans de mes potes.

— Merci pour le « conservée », mais je parlais du « mamie ».

— Quoi ? Non, mais ça va pas ! Je mets toujours des capotes.

— Me voilà rassurée, répondit Clémence en s'empressant de changer de sujet. Revenons-en plutôt à ce joli livre. Mmm, des îles flottantes !

— Dans quelques mois, ton fils sera majeur, ironisa Antoine, c'est déjà presque un homme. Il va falloir que tu te décides à couper le cordon.

Gabriel et Clémence étaient proches et elle était souvent la personne vers laquelle il se tournait lorsqu'il avait besoin d'un conseil, pour autant elle n'était pas une de ces mamans poules qui couvent leur enfant. Même s'il avait toujours un petit mot gentil à son attention et qu'il lui arrivait régulièrement de donner un coup de main, Gabriel passait, à l'instar des gens de sa génération, la plupart de son temps libre avec ses copains. Les « potes », quoi de plus important à cet âge-là ? Son analyse, bien que Clémence ne fût pas psychologue, était que cette complicité mère-fils agaçait Antoine. Il était tout simplement jaloux, alors pour ce qui était du cordon, elle en faisait son affaire. Lui, devrait plutôt s'occuper de leur réserver une table pour le déjeuner.

— Bon, je file, ne m'attendez pas ce soir, je dors chez Axel. Profite bien de ta journée, maman !

— Tu ne viens pas chez ta grand-mère ce soir ? demanda son père sans grande conviction.

— Non, ça sera sans moi, mais embrassez-la de ma part.

Oui, c'est ça, Antoine, embrasse-la également de ma part. Pfff... pourquoi on ne peut plus faire ce genre de choses quand on est une femme d'âge mûr responsable ?

Clémence marchait dans la rue, emmitouflée dans son manteau,

un bras tendu au-dessus de la tête en essayant de slalomer avec son parapluie entre ceux qui venaient en sens inverse. Exercice aussi inconfortable que périlleux. Vivement les beaux jours. Heureusement, le salon de beauté ne se trouvait qu'à dix minutes à pied de son domicile. Une esthéticienne qu'elle ne connaissait pas l'accueillit et l'invita à s'installer dans la cabine. Elle aurait préféré que ce soit Élodie qui s'occupe d'elle mais lorsqu'elle avait appelé pour la réservation, elle n'avait pas osé demander de peur de froisser les autres. C'était elle tout craché, penser d'abord aux autres.

Depuis quelques années, Clémence avait pris l'habitude de s'offrir un soin du visage le jour de son anniversaire, un moment à elle, une petite parenthèse hors du temps pendant laquelle elle ne pensait à rien. Enfin, c'était la théorie parce que son esprit commença à vagabonder à la minute même où Maeva posa ses mains sur elle. Des mains moins expertes et moins douces que celles d'Élodie. Ou juste moins concernées, comme semblait l'indiquer l'attitude générale de Maeva. Un comble lorsque l'on choisit un métier censé faire du bien aux gens. Vous imaginez un podologue qui aurait une aversion pour les pieds ? Cela n'aurait aucun sens de choisir cette vocation. Mais Clémence se garda bien d'expliquer son raisonnement à la jeune femme, et encore plus de lui conseiller de changer de métier.

Pendant le soin, tout y passa. Elle fit d'abord un détour par le bureau. Envoyer à Elsa, la chef de projet de l'agence de communication, les commentaires d'Éric (son boss) sur la nouvelle brochure, ça lui était complètement sorti de la tête. Il faut dire que, comme souvent, Clémence avait pris la liberté de lisser un peu le texte. Tout le monde n'était pas prêt à recevoir du Éric Grandjean à l'état « brut ». Il fallait aussi acheter du papier toilette. Aucun rapport avec son travail, mais l'esprit a une logique bien à lui. Il restait un rouleau à la maison, il ne passerait pas le week-end. Elle pourrait faire un saut au Monoprix en sortant de l'institut. D'un autre côté, elle ne se voyait pas arriver au restaurant avec son paquet de papier hygiénique. Les conditionnements sont rarement discrets. Pourquoi personne n'avait jamais songé à les vendre à l'unité ? Et puis, il y avait cette histoire de bouquet, elle ne pouvait décemment pas arriver les mains vides chez Anne-Marie, autrement elle en entendrait parler pendant des semaines. Des bruits de vaisselle la ramenèrent soudain dans la cabine. De l'eau qui coule à flots, des bols qu'on entrechoque et que l'on pose sans ménagement. Elle croyait pourtant avoir entendu Maeva l'inviter à se détendre pendant le masque. Difficile dans ces conditions. En plus, Clémence trouvait la pause du masque ennuyeuse. Quel intérêt de payer pour quelque chose qu'elle pouvait très bien faire seule chez elle ? L'esthéticienne aurait par exemple pu lui faire un massage du cuir chevelu ou encore des papouilles aux mains, mais

ça ne semblait pas faire partie de ses projets. Dommage. Deux ou trois coups d'éponge maladroits plus tard, Maeva lui annonça que c'était terminé. Elle hésita entre déception et soulagement, elle n'avait pas réussi à lâcher prise.

— Je vous laisse vous rhabiller, je vous attends de l'autre côté.

Clémence hésita un instant puis se lança :

— Est-ce qu'il serait possible d'avoir un maquillage express ? C'est mon anniversaire aujourd'hui, j'aimerais me sentir jolie et vous autres avez le don de nous rendre belles en trois coups de pinceaux.

— Vous avez pris rendez-vous ? questionna Maeva, totalement imperméable au fait que c'était un jour particulier pour elle.

— La dernière fois, Élodie me l'a proposé, je pensais que c'était offert.

— Il fallait prendre rendez-vous, répéta l'esthéticienne imperturbable. Et pour information, je vous ai appliqué le masque ultra-liftant d'une valeur de vingt-deux euros, alors que le soin de base ne comprend qu'un masque hydratant.

— Je vois...

Et j'imagine que la vaisselle était comprise dans la formule ? Pour la reconversion, éliminer tout ce qui implique un contact direct avec des humains. Gardienne de phare ? Vous aimez la mer, Maeva ?

Leurs voisines de table, qui devaient avoir 20 ans tout au plus, parlaient tellement fort que Clémence peinait à entendre Antoine. Elle avait imaginé un endroit plus intime et surtout moins bruyant que la brasserie en bas de leur immeuble pour son déjeuner d'anniversaire. En plus, chaque fois qu'ils y avaient mangé, Clémence avait été déçue. Elle le savait, elle aurait dû s'occuper elle-même de la réservation. Le dicton « on n'est jamais mieux servi que par soi-même » n'avait pas été inventé pour des prunes ! Cependant, dans le fond, l'important n'était pas où mais avec qui elle était, et, en regardant Antoine absorbé à la contemplation du menu, elle se dit qu'elle avait de la chance. Dix-sept années de mariage, comparé à certains de leurs amis, c'était un record. Autour d'eux, les divorces pleuvaient, avec plus ou moins de fracas. Ils étaient toujours ensemble et formaient avec Gabriel une chouette famille.

Antoine faisait partie de ces hommes à qui l'âge profitait. Il dégageait une certaine forme d'assurance et Clémence se sentait en sécurité avec lui, il était son roc. En outre, il était plutôt bel homme et les cheveux poivre et sel qui s'étaient invités sur ses tempes ne gâchaient rien à son charme, bien au contraire. Mais la nature n'expliquait pas tout, à 45 ans il faisait le nécessaire pour entretenir sa silhouette athlétique à raison de plusieurs séances de sport hebdomadaires. Sa dernière lubie, courir le marathon de Lausanne.

Pourquoi la Suisse alors qu'ils habitaient Paris ? Pierre-Alain, son boss, le courait tous les ans. Antoine voulait sa promotion, il fallait être dans les petits papiers de Pierre-Alain. C'était donc le marathon à courir. Fin de la discussion.

— Vous prendrez un apéritif ? demanda la serveuse sans même les saluer.

C'est le genre de détail qui me hérisse le poil ! Ne pas se focaliser là-dessus. Dorothy. Inspirer. Expirer. Profiter de cette journée. Ma journée.

— On commande deux coupes de champagne ? proposa Clémence en interrogeant Antoine du regard.

— Merci, ça sera de l'eau gazeuse pour moi.

— C'est mon anniversaire, je ne vais pas trinquer seule.

— On voit que tu n'as jamais préparé un marathon, cela demande plus de rigueur que tes pâtisseries !

Je te mets au défi de te lancer dans la préparation de macarons !

— Vous avez fait votre choix pour les plats ?

— Pas enc...

— Je vais prendre un steak tartare, la coupa Antoine.

Apparemment si. J'aurais bien pris l'apéritif tranquillement mais j'imagine qu'il a faim, tout ce sport doit creuser.

— Avec des frites ?

— Vous n'auriez pas plutôt une salade ?

— Une salade. Et madame ?

Clémence parcourut le menu dans tous les sens, aucun crustacé en vue. Quoi qu'il devait bien y avoir quelques crevettes congelées dans la salade océane. Cela semblait compromis pour le plateau de fruits de mer.

— Je vais prendre le risotto aux cèpes... et une coupe de champagne !

Les deux filles de la table voisine s'exprimaient à coup de « dingue ! » et de cris aigus qui donnaient à Clémence des envies de meurtre. Double meurtre. Pour une fois qu'ils s'octroyaient un petit moment tous les deux. Quant au couple de la table d'à côté, elle aurait parié qu'ils ne s'étaient pas adressé la parole depuis le début du repas. Quel joyeux tableau. Lorsque la serveuse déposa les boissons sur leur table et repartit sans aucun mot à leur attention, Clémence eut envie d'avaler sa coupe de champagne cul sec.

— Bon anniversaire, ma puce, déclara Antoine en levant son verre d'eau pétillante. Si ça ne te dérange pas, je te donnerai ton cadeau ce soir, je n'ai pas eu le temps de l'acheter...

— Non, bien sûr, mentit Clémence légèrement déçue.

J'avais espéré qu'il profite de mon soin pour se rattraper. Stop. Cela ne veut absolument rien dire. Les hommes et les femmes ne pensent pas de

la même manière. Sois patiente. S'il ne l'a pas fait, c'est pour une bonne raison. Il veut sans doute se donner les moyens de trouver un cadeau qui te plaît. De jolies boucles d'oreilles par exemple. Vivement ce soir !

— C'est moi ou tu brilles aujourd'hui ?

L'aura de la quarantaine.

— Je brille ? C'est une image ?

— Non, un peu comme si tu t'étais passé de l'huile d'olive sur le visage, expliqua Antoine.

Une image peu attrayante alors. Merci Maeva.

Clémence fixait ses pieds, dubitative. Lorsqu'elle avait songé plus tôt dans la journée que son adorable belle-mère, Anne-Marie, connue également sous le nom de Cruella ou Maléfique, profiterait peut-être de l'occasion pour lui faire un cadeau, elle avait imaginé beaucoup de choses mais pas « ça ».

— Et ils se lavent en machine ! N'est-ce pas extraordinaire, Clémence ?

Dommmage, j'ai cru qu'ils étaient jetables.

— Extraordinaire, effectivement...

Si on avait un chien, il aurait pu les dévorer, mais nous n'avons pas de chien.

— La couleur vous plaît ?

Je déteste le orange depuis ce spectacle de CM1 où j'ai dû revêtir un costume de carotte qui m'a valu les moqueries de tous mes camarades alors...

— Oui, c'est lumineux.

— Allez, ne soyez pas timide, faites-nous une démonstration.

— Allez, Clémence, ne te fais pas prier, renchérit Antoine.

Je vais surtout prier pour que personne n'immortalise cette scène.

— Et je suis censée faire quoi ?

— Eh bien, marchez et les petits boudins anti-poussière feront le reste. Bien entendu, vous ne trouverez pas de poussière dans cette maison !

Clémence s'exécuta et commença à marcher dans le petit salon, deux paires d'yeux rivées sur elle, elle imaginait sans peine le grotesque de la situation.

— Soyez naturelle, l'intima Anne-Marie devant sa démarche mal assurée.

Je me demande qui pourrait se comporter naturellement avec des chaussons serpillières à ses pieds. La Mère Denis^[1] ? Comme je regrette que Gabriel ne soit pas là. Lui au moins aurait su trouver les mots justes. Il aurait dit « c'est quoi ces horreurs ? ».

— Quelle invention géniale ! proclama Antoine, apparemment sans une once d'ironie.

Pourquoi cet homme qui partage ma vie depuis bientôt vingt ans est-il capable de se transformer en un parfait inconnu lorsqu'il est chez sa mère ?

— Et puisque nous en sommes aux cadeaux, poursuivait-il en lui tendant un gros paquet.

J'ai peur que mes messages subliminaux concernant les boucles d'oreilles Swarovski n'aient pas atteint leur cible. J'avais pourtant laissé la page internet ouverte sur l'ordinateur.

— Waouh ! se força Clémence.

— Depuis le temps que j'entends parler de ton robot pâtissier...

Et ça risque de continuer.

— Un blender...

Je sens que je vais galérer pour la pâte à choux. À moins que...

— Pourquoi tu déballes tout ? On l'ouvrira à la maison...

Parce que tu as caché les boucles dans le blender, n'est-ce pas ?

— Bon, Clémence, vous ferez joujou avec votre nouveau robot un autre jour, il est grand temps de passer à table, les pigeons vont refroidir.

Les pigeons ? Je déteste le pigeon.

Bilan de la journée : un joli livre de recettes et l'amour de mon fils. Les choses avaient plutôt bien commencé. Puis, elles se sont gâtées. Un massage vaisselle avec une esthéticienne sociopathe, un déjeuner eau-mantique dans une cantine, des chaussons serpillières, un blender. Le deuxième. Youpi, je vais commencer une collection.

#jecollectionnelesblenders #joyeuxanniversaire

Chapitre 2

— Clémence !

Monsieur ne peut pas lever son derrière du fauteuil ? Toujours à aboyer depuis son bureau en attendant que j'accoure. D'un autre côté, il aurait tort de se priver puisque c'est ce que je fais chaque fois. Résolution de cette quarante-troisième année, me faire désirer. Enfin, en tout bien tout honneur, parce que mon boss n'est pas du tout mon genre.

— Clémence !

— Qu'en penses-tu, Antoine, deux sommations, c'est un bon début ?

Clémence s'adressait à la petite boule à eau posée devant elle. Enfin, plus précisément au goéland qui se trouvait dans la boule. Son mari la lui avait offerte lors d'un week-end à Saint-Malo. En souvenir de cette belle journée, elle avait appelé l'oiseau Antoine et depuis, il lui tenait compagnie chaque jour sur son bureau.

— Éric, vous vouliez me voir ?

— Qu'est-ce qui se passe, vous n'entendez pas quand je vous appelle ?

Il confond visiblement management et dressage canin.

— J'étais en ligne, mentit Clémence.

— Où en êtes-vous avec la présentation pour le comité de direction ?

Vous voulez dire celle que vous êtes censé faire et pour laquelle vous allez, comme d'habitude, vous attribuer tout le mérite ?

Clémence travaillait depuis huit ans chez Propre & Net, un groupe spécialisé dans les produits d'hygiène et d'entretien. Éric Grandjean était en charge du marketing de cette dernière branche et Clémence l'assistait dans sa mission. Enfin, dans les faits, elle faisait bien plus que cela.

— Elle n'est pas tout à fait terminée.

— La réunion est prévue demain après-midi, je la veux dans ma boîte mail ce soir.

Évidemment, il serait embarrassant que le PDG se rende compte demain que vous découvrez la présentation en même temps que lui.

— Elle aurait été dans votre ordinateur vendredi soir si vous ne m'aviez pas demandé, à 17 heures, d'organiser le repas de ce midi. À ce sujet, le traiteur n'était pas ravi d'être prévenu à la dernière minute.

— Avec ses tarifs, il peut bien faire un effort !

— Ça n'a rien à voir avec le fait qu'il doit commander ses

marchandises.

— Il s'organise comme il veut, ce n'est pas mon problème. Est-ce que vous voulez que je vous fasse le compte-rendu détaillé de mes journées ?

Appel urgent au pressing pour vérifier si vos chemises sont prêtes, recherche de fournisseurs (comprendre passer des heures sur Booking à la recherche d'un hôtel pour week-end avec petite amie), téléconférence pour fixer l'heure du tennis. Quel emploi du temps de ministre.

— Bon, est-ce que je peux espérer avoir ce PowerPoint avant la fin de la journée ?

Pour une raison mystérieuse, sans doute liée à l'orgueil, Éric Grandjean tenait absolument à faire mieux que Laurent Lambert, son homologue de la division « Hygiène ». Alors, il pressait ses équipes comme des citrons, Clémence la première.

— Elle sera sur votre bureau cet après-midi.

— Excellente nouvelle.

Clémence retourna à son poste en imaginant toutes les choses qu'elle aimerait dire à son supérieur, et la liste était longue. « Merde » faisait indéniablement partie du top trois. Il lui arrivait parfois de rêver la nuit qu'excédée, elle lui lâchait le fameux mot de cinq lettres. Dans la vraie vie, elle manquait encore un peu d'assurance. Heureusement, son quotidien ne se résumait pas à côtoyer cet esclavagiste des temps modernes. Son poste d'assistante marketing l'amenait à travailler avec les autres services de l'entreprise ainsi qu'avec un certain nombre de prestataires externes. Un rôle de coordination qu'elle aimait beaucoup, elle ne savait jamais à l'avance de quoi sa journée serait faite, et pour lequel elle était plutôt douée. En outre, elle tirait une certaine satisfaction en apportant, à sa façon, sa pierre à l'édifice, même si c'était un autre qui s'en attribuait toute la gloire. Mais Clémence n'avait pas besoin de briller pour se sentir exister, elle était plutôt quelqu'un de discret. De nature avenante et gentille, elle était appréciée de tous. Avec le temps, certains collègues étaient devenus bien plus que ça, comme Alice du service informatique, sa meilleure amie.

— Encore un blender ? Mais tu n'en as pas déjà eu un il y a deux ans ?

— Si, heureusement il a pris un modèle différent.

Clémence venait de retrouver Alice à la cafétéria pour leur traditionnelle pause du matin.

— Tu n'as plus qu'à retourner au magasin pour l'échanger. Si tu veux mon avis, prends un sextoy à la place, c'est bien plus utile.

— Déjà, je n'ai pas l'intention d'acheter ce genre de « joujou », je n'aurais jamais dû te confier l'autre jour que c'était un peu calme ces

temps-ci sous la couette avec Antoine. Il s'agit d'une baisse de libido, temporaire. Saisonnière.

— Je vois, vous hibernez...

— Appelle ça comme tu veux, ensuite, je compte garder le blender.

— Pourquoi ? Au cas où le premier tomberait en panne ?

— Je n'ai pas envie de vexer Antoine.

— Il est grand, il devrait s'en remettre.

— Et puis, Dorothy Johnson conseille de ne pas être basement matérialiste, de s'élever. Il faut considérer la valeur affective des choses. C'est un cadeau, je le garde, un point c'est tout.

— Qui est Dorothee Machin-Chose ?

— Dorothy. L'auteure de *La Sagesse de l'ours*.

— Oh non, ne me dis pas que tu as acheté ce bouquin ?

— Bien sûr que si, il est numéro un des ventes...

— Et tu as pensé à la méthode Marie Kondo ? Le bonheur par le vide, je suis certaine que jeter ce ramassis de conneries te fera le plus grand bien ! Qui sait, peut-être même que ça reboostera ta libido...

— Tu es complètement folle.

— Et toi, tu es trop gentille. Il faut que tu arrêtes d'arrondir les angles pour tout le monde.

— Je n'y peux rien, c'est ma nature.

— Oui et c'est une belle qualité, mais il faut aussi que tu penses à toi. Par exemple, passer ton anniversaire avec belle-maman, ce n'est plus possible.

— Je sais, tu l'aurais vue avec ses chaussons serpillières, j'ai eu envie de les lui mettre aux pieds et de la pousser de toutes mes forces à travers le salon. Tu me trouves horrible ?

— Crois-moi, j'ai déjà eu envie de faire bien pire à la mère d'Arnaud ! Heureusement pour elle, elle habite loin.

— Salut les filles...

Damien, du service commercial, venait d'arriver à la cafétéria. Taille moyenne, barbe de trois jours, cheveux en bataille et regard charmeur, il dénotait par rapport aux autres commerciaux de la boîte toujours tirés à quatre épingles.

— ... j'espère que je n'interromps pas une conversation personnelle, continua-t-il avec un petit sourire.

— Salut Damien. Pas le moins du monde, nous étions en train de parler des animaux qui hibernent l'hiver.

Qu'est-ce qui lui prend de raconter ça ?

— J'aurais adoré me joindre à vous, commenta Damien légèrement sceptique, mais je suis attendu en réunion.

Encore heureux, j'imagine déjà Alice lui parler de mes « petits » problèmes.

— Tu as changé de lunettes, Clémence ?

Quand je pense qu'il a fallu que je demande à Antoine ce qu'il y avait de changé chez moi et que ça lui a pris cinq minutes avant de trouver...

— Oui, tu es observateur.

— Elles te vont super bien, les autres faisaient un peu trop strict.

— Merci, répondit Clémence flattée par le compliment.

— Bon, à plus les filles.

— Bonne journée, Damien.

— Si je n'étais pas mariée, je me laisserais bien tenter par une nuit de débauche, s'empressa de commenter Alice, une fois Damien sorti de la pièce.

— Tu n'es pas mariée, mais tu es en couple avec deux enfants, alors j'imagine que techniquement c'est pareil.

— Je le trouve super sexy avec son petit côté faussement débraillé !

— Moi, je dis que c'est un séducteur...

— Ça, je parie que lui n'hiberne pas l'hiver !

— Tu es obsédée...

— Je change complètement de sujet, tu pourrais me prêter ton appareil à raclette ce week-end ?

— Effectivement, je ne vois pas le rapport à part si tu as prévu d'inviter Damien.

— Bon, c'est oui ou c'est oui ?

— Tu n'as pas dit tout à l'heure que je devais arrêter d'être gentille ?

— Avec les autres, pas avec ta meilleure amie.

— Je vais réfléchir, plaisanta Clémence.

— J'étais sûr que je vous trouverais ici, annonça Éric, les mains sur les hanches, manifestement très fier de lui.

— Bonjour à vous aussi Éric, le provoqua Alice qui, contrairement à son amie, pouvait se le permettre dans la mesure où il n'y avait aucun rapport hiérarchique entre eux. Et elle en jouait régulièrement. Son air condescendant l'insupportait.

— Ah, je pensais qu'on s'était déjà croisés...

— Je m'en serais souvenue, renchérit Alice avec une pointe d'ironie qu'il ne perçut pas.

— Clémence, j'ai besoin de faire un point avec vous.

— Je vous ai envoyé la présentation...

— Justement, j'aimerais qu'on revoie certaines choses ensemble.

— Très bien, j'arrive, Éric.

— Maintenant, je n'ai pas tout mon après-midi, précisa-t-il avant de s'en aller.

#jevousdismers #dansmesreves

Chapitre 3

Le dîner de cons

Filet mignon avec une purée de pommes de terre maison, plateau de fromages avec salade et pour finir ma charlotte poire chocolat. Elle fait toujours forte impression. L'apéritif fera office d'entrée. En une heure et quart, je ne peux pas faire de miracles non plus.

C'est parti ! Ah non, qui m'appelle maintenant ?

— Antoine, attends, je te mets sur haut-parleur, je suis en train de découper le filet mignon.

— Tu peux passer chez le caviste acheter deux bouteilles de pommard ?

Étant donné que j'ai les mains dans la viande, ça ne m'arrange pas vraiment.

— Tu n'étais pas censé t'occuper du vin ?

— Si, mais je suis retenu au bureau, je travaille, Clémence...

Alors que moi je cumule les hobbies, assistante marketing, femme de ménage et chef à domicile. Rester calme, une dispute serait contre-productive, cherchons plutôt une solution.

— Pourquoi aller chez le caviste, il y a plein de bouteilles dans le cellier ?

— Eymeric n'aime que les vins de Bourgogne.

— Je vois, il souffre d'une intolérance aux bordeaux.

— Qu'est-ce que tu racontes, Clémence ?

— Rien, c'était de l'humour...

— Bon, écoute, je n'ai pas le temps pour ce genre de choses, merci de t'en occuper, puce.

— Allô ?

On dirait qu'il a raccroché.

Un aller-retour chez le caviste plus tard, Clémence avait repris sa place en cuisine et s'attelait maintenant à ce qu'elle préférait, la préparation du dessert.

— Ça sent drôlement bon. Mmm... du chocolat, observa Gabriel en faisant mine de tremper son doigt dans la casserole.

— Pas touche ! gronda Clémence en lui donnant une petite tape amicale sur les bras. Tu as passé une bonne journée ?

— Ouais, ça ira mieux quand ce maudit bac sera passé. Tu fais ta charlotte en semaine ?

— Nous avons les Drumont pour le dîner.

— Oh non, pitié, pas eux !

— C'est un collègue de ton père, et un ami également.

— Ce n'est pas une raison pour nous imposer sa présence à la maison. On va encore entendre parler des exploits de leurs petits prodiges toute la soirée !

— J'en ai bien peur, acquiesça Clémence qui, comme son fils, ne les tenait pas en grande estime. Il fallait reconnaître que les Drumont s'intéressaient essentiellement... aux Drumont, ce qui limitait les sujets de conversation.

— On ne peut pas annuler et se faire une soirée série, pizzas, charlotte de maman ? suggéra Gabriel.

— Je crains que non, même si le programme est plus qu'alléchant.

— Eh bien, ça sera sans moi.

— Gabriel, tu ne peux pas abandonner ta mère à ce triste sort, plaisanta Clémence.

— Franchement maman, tu dis toujours qu'il faut que je profite de ma jeunesse et là, c'est clairement du gaspillage.

— Ok, je te couvre.

— Merci, tu es la meilleure des mamans !

— Je sais...

— Salut vous deux, lança Antoine qui venait de pénétrer encore tout habillé et donc chaussé dans la cuisine. Il savait pourtant que ça avait le don d'exaspérer Clémence.

— Bonjour et bonsoir, répondit Gabriel en déposant deux bises sur les joues de son père.

— Tu sors ?

— On révise les maths avec Axel et Simon.

— Et le dîner ?

— Chéri, c'était prévu depuis le week-end dernier, mentit Clémence en adressant un clin d'œil à son fils. C'est le bac cette année, je trouve bien que les garçons révisent.

— Sans doute mais j'aurais quand même préféré qu'il soit là pour nos invités, bougonna Antoine.

— Je pense que les Drumont s'en remettront. Et tu peux enlever tes chaussures s'il te plaît, il pleut, ça va salir tout l'appartement.

— J'ai essuyé mes pieds sur le paillason, et on ne va pas demander à Eymeric et Marjorie de se déchausser ?

— Pourquoi pas, on pourrait leur prêter les chaussons serpillières de ta mère !

— J'ai bien compris que ce cadeau ne t'avait pas emballée...

On se demande bien pourquoi.

— ... mais ce n'est pas une raison pour manquer de respect à ma mère !

Certains sujets sont tabous.

— Tu es bientôt prête ? demanda Antoine en regardant le plan

de travail qui ressemblait à un champ de bataille. Ils arrivent dans un quart d'heure.

— Disons que le détour chez le caviste m'a un peu retardée.

— Merci de t'en être occupée. Je l'aurais bien fait moi-même, mais c'est...

— C'est la folie au bureau, le coupa Clémence. Je sais.

— Et le robot que je t'ai payé pour ton anniversaire n'est pas censé te faire gagner du temps ?

Sans doute, si je décidais d'ouvrir un bar à smoothies.

— Non, pas pour ce genre de choses.

— Je sens que c'est encore un gadget inutile qui va venir encombrer les placards !

Tu ne crois pas si bien dire. Alice a peut-être raison dans le fond. Enfin, quand elle dit que je devrais le rapporter au magasin parce que pour les sextoys, non merci.

— On sonne, ce doit être eux, je vais ouvrir.

— Quelqu'un reprendra de la purée ?

Pourvu qu'ils disent non, qu'on en finisse au plus vite.

— Moi je veux bien, elle est délicieuse.

— Merci Eyméric, elle est faite maison.

— Tu as le temps pour ce genre de choses ? demanda Marjorie en levant les yeux au plafond. À la maison, c'est Picard et tout le monde s'en porte très bien. Il faut dire que mon poste de responsable des services généraux est très prenant, et, avec mes responsabilités, je n'ai pas le droit à l'erreur !

Je n'ose imaginer ce qui se passerait en cas de pénurie de stylos-billes. Ou pire, de WC bouché. Je vois déjà les gros titres : 125 salariés d'une usine de cartonnage meurent noyés, une employée avait jeté sa protection hygiénique dans la cuvette. La responsable des services généraux mise en examen pour faute professionnelle. Heureusement pour elle, ayant péri dans l'inondation, les poursuites sont abandonnées.

— J'imagine, se contenta de répondre Clémence.

— Et toi, tu n'as jamais envisagé de faire autre chose ?

— Comment ça, faire autre chose ?

— Changer de job. Tu n'en as pas marre, à ton âge, d'être l'assistante de quelqu'un ? En général, c'est un poste de début de carrière, tu n'as pas envie de « plus » ?

De moins, peut-être. Moins de crétins sur cette planète.

— Non, j'aime mon travail et j'aime surtout la vie que je me suis construite en dehors du bureau. Ma famille, mes amis, cet appartement qui est devenu notre petit cocon, la pâtisserie, cela suffit à faire mon bonheur.

— C'est sûr que quand on a un mari qui s'apprête à devenir DRH

France, on peut se permettre de vouloir rester à la maison, lui préparer des bons petits plats, déclara Eymeric en regardant Antoine d'un air entendu.

— Mais, j'ai un travail...

— Rien n'est encore fait, répondit Antoine ignorant superbement la remarque de Clémence. Ils viennent seulement de publier l'offre en externe.

Et un salaire aussi, si ça intéresse quelqu'un.

— Tu sais bien que c'est la procédure, expliqua Eymeric. Pourquoi aller chercher ailleurs ce qu'ils ont en interne ? Tu vas l'avoir ce poste, mon vieux, il est pour toi. Pierre-Alain t'a à la bonne, surtout depuis que vous courez tous les deux. Allez, trinquons à cette promotion imminente.

— Tu as raison, acquiesça Antoine en levant son verre.

— Eymeric m'a dit que tu préparais le marathon de Lausanne, je suis impressionnée ! lança Marjorie, admirative.

— Oui, j'avais besoin d'un nouveau challenge pour me motiver.

Il fallait me demander, j'en ai plein en tête : apprendre à se servir de la machine à laver, faire 1 h 30 de ménage hebdomadaire, préparer un repas...

— J'imagine que cela requiert une énorme préparation ?

— Effectivement, commença Antoine, prêt à se lancer dans un récit que Clémence connaissait déjà par cœur.

C'est parti ! Ce marathon commence à me courir sur le haricot.

— Excusez-moi de vous interrompre, je dois m'absenter un moment en cuisine, mangez le fromage sans moi.

— Puisque tu es debout, chérie, tu veux bien nous apporter la deuxième bouteille de pommard ?

— J'apporte également une bouteille d'eau gazeuse ?

— Non, pourquoi ? demanda Antoine qui n'avait pas saisi la pique.

Apparemment, c'était juste pour mon anniversaire.

Clémence était au bord de l'agonie, elle commençait à envisager de se sectionner une veine avec la pelle à tarte quand, à son grand soulagement, Marjorie sortit son téléphone de son sac à main pour se connecter à l'application Uber en quête d'un chauffeur. Clémence était tellement désespérée qu'elle aurait été prête à les reconduire elle-même chez eux. Tout plutôt que devoir les supporter une minute de plus. Les Drumont avaient passé la moitié de la soirée à vanter les mérites de Lucien et Églantine, leurs enfants parfaits, et l'autre moitié à répéter combien ils étaient exténués par leur travail respectif, pour autant ils ne semblaient pas pressés d'aller se coucher. Gabriel était rentré depuis longtemps. Après un bref passage pour saluer les invités,

il était allé s'enfermer dans sa chambre. Clémence avait bien eu envie de le rejoindre mais lorsqu'on est adulte, certaines choses ne se font pas. Elle avait donc attendu la fin de cet interminable dîner en serrant les dents. La prochaine fois, elle supprimerait le dessert. Plat unique. Non, à bien y réfléchir, le mieux serait qu'il n'y ait pas de prochaine fois.

— Tu ne veux pas qu'on range tout ça demain, je suis crevé, suggéra Antoine.

— Je préfère le faire ce soir.

— Comme tu voudras, moi je vais me coucher.

Ce n'était pas comme si Clémence avait vraiment le choix. Ou plutôt si, choisir entre le faire maintenant ou à son réveil parce qu'au final, c'est elle qui s'en chargerait. Le matin, à peine sorti de la douche, Antoine serait déjà sur son téléphone. La « veille » était selon lui la clé de la réussite. Se tenir informé de l'actualité du secteur automobile. Se tenir informé de ce que les collègues aux États-Unis avaient fait pendant la nuit. Se tenir informé de ce qui se passait dans le monde. Se tenir informé de tout, en fait. Bref, il était totalement illusoire d'espérer qu'il prendrait le temps de remettre l'appartement en ordre avant de partir au bureau le lendemain matin. Alors, Clémence s'attela à la tâche. Elle avait horreur de se lever dans une cuisine avec de la vaisselle sale partout, rien de tel pour mal démarrer la journée. Elle finit de débarrasser la table, lança le lave-vaisselle, donna un dernier coup au plan de travail. Tout était enfin rangé, un sourire de satisfaction s'afficha sur son visage. Antoine disait qu'elle était maniaque, elle aimait juste que les choses soient rangées. Bon, d'accord, elle avait peut-être un petit côté maniaque. Elle allait bientôt pouvoir retrouver son lit douillet, mais avant cela, elle voulait faire une dernière petite chose, une chose qui était tout sauf un effort.

Les Toquées du siphon

CLÉMENCE

Salut les filles. Petite photo de ma création du jour. Faites de beaux rêves.

BÉRÉNICE

Une charlotte ! Quel parfum ?

CLÉMENCE

Poire chocolat. Je pensais que tout le monde dormait...

BÉRÉNICE

Je révise mes cours.

CLÉMENCE

Je t'admire. Des cours par correspondance en plus d'un travail à temps plein et d'un enfant en bas âge, bravo.

BÉRÉNICE

C'est pour une vie meilleure.

CLÉMENCE

Tu le mérites, ma belle.

BÉRÉNICE

Merci. Et toi, tu veilles bien tard...

CLÉMENCE

On avait du monde, je viens de finir de ranger.

CATHERINE

RIP mari de Clémence.

CLÉMENCE

Antoine n'est pas mort. Qu'est-ce que tu fais encore debout ?

CATHERINE

Insomnie. Pourquoi il n'est pas en train de t'aider, s'il n'est pas mort ?

CLÉMENCE

Il était crevé. Il donne beaucoup au boulot en ce moment.

CATHERINE

Ok. Je ne vais pas lancer de débat à cette heure tardive. Trop belle, ta charlotte.

CLÉMENCE

Merci. Bon, cette fois je vais me coucher. Bonne nuit, les toquées.

CATHERINE

À demain.

BÉRÉNICE

Bonne nuit.

#amitiesvirtuelles #jadorecesfilles

Chapitre 4

« Je ne vais pas tenir deux jours sans te voir », depuis le petit-déjeuner ces mots tournaient en boucle dans la tête de Clémence. Dix mots, elle les avait comptés, qu'elle avait aperçus par hasard sur le portable d'Antoine lorsqu'il était sous la douche. Dix mots qui changeaient tout. Ou pas. Il pouvait s'agir d'une erreur de destinataire. Elle-même avait reçu récemment un « Encore merci, mamie Jeannette, pour le chèque ». Mais, dans ce cas, le prénom Lola ne se serait pas affiché sur l'écran. Non, cette Lola faisait partie du répertoire d'Antoine. Il y avait sans doute une explication. Pourtant, à la lecture de ce message, elle s'était sentie soudain fébrile, elle avait eu la désagréable sensation que quelque chose clochait. Très vite, elle s'était ressaisie et, un peu à la façon d'un automate, elle avait repris le cours de sa matinée, comme si de rien n'était. Elle avait débarrassé la table du petit-déjeuner, elle s'était à son tour douchée, elle avait lancé une lessive – la corbeille débordait, c'est fou le linge que peut salir un marathonien à l'entraînement –, puis elle était partie chez le coiffeur comme prévu. Avant qu'elle ne referme la porte, Antoine lui avait lancé un « à tout à l'heure, puce ». C'était certain, rien de grave ne pouvait arriver.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? demanda Michaël exagérément enjoué. Son nom était brodé sur sa blouse.

Même si l'enthousiasme du coiffeur pouvait laisser entendre le contraire, c'était la première fois que Clémence mettait les pieds dans ce salon. Elle était passée devant quelques jours plus tôt et sur un coup de tête avait pris rendez-vous. Son carré châtain aux épaules avait bien besoin d'un petit coup de frais.

— On coupe les pointes.

— Cela va sans dire, très chère, elles sont toutes abîmées. Je parie que vous êtes partie au soleil cet hiver. Vous savez que ce n'est pas bon pour les cheveux ?

— L'endroit le plus au sud où je me sois rendue ces derniers mois est Villejuif pour les traditionnels repas de famille chez mes parents, répondit Clémence, apathique.

Et je doute que cela ait eu un impact sur mes cheveux, à part peut-être me donner quelques cheveux blancs supplémentaires.

Depuis le fameux texto, Clémence ne parvenait plus à réfléchir ni à contrôler ses pensées. Son esprit vagabondait et l'emmenait dans des territoires où elle n'avait aucune envie d'aller. Qui était cette Lola ?

Antoine avait une liaison. Ça lui arrivait à elle. Est-ce que c'était sérieux ?

— Et puis ce carré est ennuyeux, il faut dégrader, alléger, structurer pour vous donner plus de personnalité. Vous avez un beau visage, c'est dommage de ne pas exploiter pleinement votre potentiel.

Je suis potentiellement cocue.

— Merci mais je ne veux pas de grands changements, je ne suis pas prête...

J'ai l'impression que ma vie entière est sur le point d'être bouleversée.

— Ne vous inquiétez pas. Pas de grands changements, deux ou trois petits coups de ciseaux et vous serez vous, mais en mieux. Vous me faites confiance ?

Je faisais confiance à mon mari...

— On ne coupe presque rien, répéta Clémence pour s'assurer que le coiffeur avait bien compris.

— Nous sommes d'accord. Maintenant, détendez-vous, profitez, je m'occupe de tout. Et on va commencer par un soin parce que ces cheveux sont aux abois.

Ils ne sont pas les seuls.

Shampooing, masque, re-shampooing, elle ne saurait dire ce que l'apprentie lui avait fait au bac. Qu'importe, elle était bien trop occupée à décortiquer le peu d'informations dont elle disposait. L'écran n'indiquait pas Brigitte, Marie ou Céline mais Lola. C'était un prénom relativement récent, il fallait donc vraisemblablement en déduire que la Lola en question était jeune, bien plus jeune qu'elle. Ça n'avait aucun sens. Pas son Antoine. Tout ceci n'était probablement qu'un regrettable malentendu et ils en riraient bientôt tous les deux. Par chance, sa voisine de fauteuil qui semblait avoir grand besoin de se confier sur sa méchante bru accapara le coiffeur, Clémence ne se sentait pas le courage de faire la conversation. Elle fixait le miroir sans le voir, et sans voir les grandes mèches châtaines qui tombaient sur le sol. Lorsque le coiffeur la tira de ses pensées, elle resta sans voix.

— Alors ?

Je crois que cette fois, je vais pleurer.

— C'est différent, peina à articuler Clémence.

C'est moche. Je suis moche.

— Vous êtes superbe. Allez-y, touchez, n'ayez pas peur, vous allez voir comme ils sont plus légers.

Son long carré qu'elle aimait tant avait perdu dix centimètres. Finies les queues-de-cheval. Mais le pire était à venir. En se passant la main dans les cheveux, Clémence découvrit avec horreur qu'il avait coupé de grandes mèches dans la longueur, soi-disant pour apporter du volume. Nul besoin de miroir pour deviner le rendu sur ses cheveux lisses. Mais où était-elle passée ces deux dernières heures

pour n'avoir rien vu ? Et ce Michaël avait-il au moins son CAP coiffure ? Cette fois, elle sentit les larmes monter, il était grand temps de partir mais avant cela, il restait à s'acquitter de la note. Quarante-vingt-dix euros. Le soin Revitalix élixir supposé ressusciter son cuir chevelu coûtait un bras. Moralité, elle repartait avec la moitié de ses cheveux et un seul bras, les pertes étaient lourdes. Michaël la raccompagna jusqu'à la porte.

— Il faudrait revenir une prochaine fois pour la couleur, j'ai plein d'idées.

Plutôt mourir.

— Tu ne m'avais pas dit que tu voulais changer de look, commenta Alice en embrassant Clémence.

Les deux amies s'étaient donné rendez-vous dans une brasserie pour le déjeuner. Antoine avait son entraînement, il ne serait pas de retour avant 14 heures.

— Ce n'était pas vraiment prévu...

— Je ne vais pas te mentir, c'est un peu court.

— Je sais.

— Et puis derrière, on dirait qu'un camarade de classe t'a coupé des mèches pendant le cours de maths.

— C'est ce que je craignais, répondit Clémence avec un air abattu.

— Il t'a offert une coupe gratuite au moins ?

— Je ne suis pas certaine d'avoir envie d'y retourner.

— Tu as raison. Bon, au moins, tu n'as rien payé !

— Euh, quatre-vingt-dix euros, mais il m'a fait un super soin...

— Non, la coupa Alice, ne me dis pas que tu n'as rien dit ?

— Tu me connais, ce n'est pas mon genre de faire des histoires.

— Clémence, tu ne peux pas te laisser faire comme ça.

— Ce ne sont que des cheveux, ça repousse, bredouilla Clémence sans vraiment y croire elle-même.

— Tu plaisantes ? Viens, on y retourne et je vais lui dire ses quatre vérités à ce coiffeur raté ! s'emporta Alice avant que Clémence n'éclate en sanglots. Attends, je suis désolée, je ne voulais pas te faire pleurer...

— Ce n'est pas toi.

— Tu as raison, ce ne sont que des cheveux, ça repousse, même si on ne va pas se mentir, ça risque de prendre un peu de temps.

— Je crois qu'Antoine a une liaison, lâcha soudain Clémence.

— Quoi ?

— J'ai aperçu un message sur son téléphone ce matin d'une certaine Lola qui n'allait pas tenir deux jours sans le voir.

— Ça sent mauvais.

— C'est aussi ce que je pense, mais je l'aurais probablement formulé autrement.

— Et tu la connais, cette Lola ?

— J'essaie de réfléchir depuis ce matin, mais ce nom ne me dit rien.

— Tu en as parlé à Antoine ?

— Non. Tout est allé très vite et ça m'a paru irréaliste.

— Écoute, ma belle, j'ai peur que ce soit malheureusement bien réel alors il faut que tu tires tout cela au clair au plus vite.

— Tu crois ?

— Tu te vois rester dans l'incertitude ?

— Non. J'ai l'impression de devenir folle depuis ce matin, et ça ne fait que quelques heures.

— Dans ce cas, il n'y a pas dix mille solutions. Au pire, il s'agit d'un moment d'égarement, ça arrive à beaucoup de couples. Mais inutile d'imaginer le pire, c'est peut-être juste une nana qui lui fait du rentre-dedans.

— Je n'en reviens pas que nous soyons en train d'avoir cette conversation.

#sosduneterrienneendetresse

Chapitre 5

Clémence avait à peine touché à son déjeuner, une grosse boule était venue se loger dans sa gorge. Elle ne s'était pas regardée dans un miroir, la vision de sa nouvelle coupe de cheveux pourrait suffire à ouvrir les vannes lacrymales, mais elle ne devait pas être loin de ressembler à une frégate, cet oiseau avec la grosse boule rouge à la place du cou. Son camarade de classe, Christophe, avait fait un exposé sur ce volatile en classe de CM2. Pourquoi repensait-elle maintenant à ce garçon dont elle était secrètement amoureuse ? Elle était en train de voir sa vie défiler, elle était dans le fameux tunnel blanc. N'importe quoi, elle n'allait pas mourir, elle allait juste clarifier cette histoire avec Antoine. Tout allait s'arranger. Sur les conseils d'Alice, elle s'était empressée de rentrer à l'appartement et se tenait prête à avoir une discussion. Enfin, prête était un bien grand mot, elle se sentait chancelante et le fait qu'elle soit presque à jeun n'arrangeait rien à son état. L'attente lui parut interminable. Un Antoine en nage, au bord de l'apoplexie, franchit la porte vingt minutes plus tard. Elle jugea préférable d'attendre qu'il ait retrouvé toutes ses facultés pour entamer le dialogue.

— Vingt kilomètres en une heure quarante-cinq, c'est pas mal du tout. En plus, j'ai fait des fractionnés dans le parc des Buttes-Chaumont.

— C'est bien..., commenta Clémence qui s'en souciait comme de sa première paire de chaussettes.

— Bien, tu plaisantes ? À ce rythme-là, je vais tenir mon objectif de courir le marathon en moins de quatre heures !

Très bien alors...

— Tu veux bien m'apporter une bouteille d'eau, s'il te plaît ?

Est-ce que Lola va lui chercher sa bouteille d'eau ?

Clémence considéra que s'il était capable de dissenter sur ses exploits de la sorte, il était également capable de parler de choses sérieuses.

— J'aimerais te parler de quelque chose, parvint-elle à dire en essayant de masquer le tremblement dans sa voix.

— Tu es sûre que ça va ? Tu es toute pâle, pourtant c'est moi qui viens de faire un effort.

— Oui, enfin non. J'ai...

— Tu as quoi ?

— J'ai vu malgré moi un message sur ton téléphone ce matin, lâcha-t-elle enfin. La boule dans sa gorge semblait avoir doublé de

volume.

Cette fois, ce fut au tour d'Antoine de blêmir.

— Tu regardes dans mon téléphone maintenant ?

Clémence ne s'était pas attendue à ce genre de réponse. Elle n'allait tout de même pas s'excuser d'être tombée par hasard sur ce texto. Et puis, dans le fond, la question n'était pas « comment » mais « pourquoi ». Pourquoi cette fille lui écrivait « ça » ?

— Non, d'ailleurs, je me demande comment je pourrais bien faire pour « regarder dans ton téléphone », comme tu dis, avec le contrôle par reconnaissance faciale ou ton code que je ne connais pas...

— Est-ce que je regarde dans tes affaires, moi ? Remarque, je ne suis pas certain d'avoir envie de découvrir ce que vous vous racontez dans ton groupe pour femmes au foyer !

Antoine s'était toujours moqué gentiment de sa passion pour la pâtisserie mais jamais il n'avait été méprisant auparavant.

— J'ai vu un message d'une certaine Lola qui semblait très pressée de te revoir ! continua Clémence avec tout le courage qu'elle avait réussi à rassembler.

La situation paraissait tellement absurde. Il resta silencieux un instant, semblant hésiter puis il ouvrit la bouche. Il aurait peut-être mieux fallu qu'elle reste fermée.

— Je suis soulagé que tu l'aies découvert.

Je le savais, il était rongé par les remords. Il regrette. Tout ceci ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir. Alice l'a dit, ça arrive plus fréquemment qu'on ne le pense.

— Un moment d'égarement, ça arrive à beaucoup de couples...

— C'est sérieux, la culpa Antoine.

Le radeau auquel elle s'était accrochée depuis le matin venait de heurter un iceberg dans son salon. L'eau montait, il serait bientôt submergé. Elle était Rose dans *Titanic*. Mais avant d'être emportée dans les eaux sombres, elle eut un dernier éclair de lucidité, elle voulait savoir pourquoi. Pour qui.

— Qui est cette Lola ?

— Ça n'a pas d'importance, tenta d'éluder Antoine.

— Un peu quand même, dans la mesure où tu es prêt à ficher en l'air dix-sept années de mariage.

— Écoute, ce n'est pas parce qu'on se marie que l'on doit forcément passer toute sa vie ensemble.

— C'est pourtant plus ou moins ce que l'on se promet lorsqu'on échange des vœux. Tu dormais pendant ce passage devant monsieur le maire ?

— C'était vrai au temps de nos grands-parents mais aujourd'hui les gens vivent plus longtemps...

Tu pourrais bien mourir à 45 ans dans ce salon.

— ... tu vois ce que je veux dire, il suffit de regarder autour de nous, nos amis. La vie est faite de cycles et le nôtre s'achève ici. Je comprends que tu sois surprise, mais je suis certain que toi aussi tu arriveras à la conclusion que c'est la meilleure des solutions.

Qui que vous soyez, sortez de ce corps et rendez-moi mon mari.

— Tu ne m'as pas répondu, qui est cette Lola ? répéta Clémence qui essayait de garder le fil. Un fil imaginaire qui la maintenait debout, pour le moment.

— Puisque tu veux tout savoir, c'est mon assistante.

Clémence réfléchit un instant et le souvenir de cette fille lui revint. Non, ça ne pouvait pas être elle.

— Mais, je l'ai vue à la fête de Noël, c'est une gamine. Elle a l'âge de notre fils...

— Elle a dix ans de plus que lui, rectifia Antoine.

— Peu importe, répondit Clémence incrédule, elle a presque l'âge d'être ta fille.

— Je n'ai rien prémédité, c'est une belle femme...

Une femme ? Je parie qu'elle n'a même pas terminé sa croissance.

— Tu sais, je ne suis pas le méchant mari qui trompe son épouse, c'est la première fois que ça arrive.

Me voilà rassurée...

— Tous les hommes de la boîte sont tombés sous son charme, cette fille est tellement...

En croisant le regard de Clémence, il eut toutefois la délicatesse de ne pas poursuivre.

— Bref, c'est moi qu'elle a choisi.

Matrix. La prophétie. L'élue ?

— Ça ne peut pas être sérieux, balbutia Clémence abasourdie, c'est une passade...

— On s'aime.

Les mots lui firent l'effet d'un coup de poignard dans le cœur. Antoine étalait ses sentiments sans ménagement et sans égard pour ce qu'elle ressentait, elle. C'en était trop, elle s'emporta.

— Vous vous aimez, comme c'est mignon, se moqua-t-elle. Vous vous êtes échangé des bracelets brésiliens ?

— Ne sois pas méchante, ça te vieillit !

La violence des mots la saisit. Était-il possible de passer tant d'années avec une personne, de partager autant – un enfant, ce n'est pas rien – sans la connaître ?

— C'est sûr, j'aurais beau faire tous les efforts du monde, je ne peux pas rivaliser avec une gamine de 20 ans, rétorqua Clémence avec amertume.

— Nous avons eu de bons moments ensemble, ne viens pas tout gâcher...

C'est l'hôpital qui se fout de la charité.

— ... je suis tombé amoureux d'une autre femme et j'ai la chance de vivre quelque chose d'extraordinaire. Je te souhaite que ça t'arrive un jour.

À présent, Clémence voyait rouge, aussi rouge que le cou de la frégate.

— Au risque de te décevoir et de venir ternir ton joli conte de fées, il ne s'agit pas d'un coup de foudre ou d'une révélation mystique, ça s'appelle la crise de la quarantaine, le démon de midi, bref le syndrome du mec qui ne veut pas vieillir ! C'est tellement banal, Antoine.

— Tu es aigrie, Clémence.

N'importe qui le serait pour moins que ça.

— De toute façon, tu as toujours eu peur du changement !

— Enfin, là, tu m'annonces que tu as craqué pour une gamine à la boum du travail et que vous envisagez de faire une fugue ensemble. C'est un peu radical comme changement, non ?

— On ne peut pas discuter dans ces conditions, tu es trop énervée, ça n'a rien de constructif.

Moi, j'ai plutôt l'impression que tu es dans une logique de destruction.

— Je veux qu'on se sépare, dit-il en guise de conclusion.

Rosa lâcha la main de Jack... puis lui donna un coup de pagaie sur la tête afin qu'il disparaisse à tout jamais. De toute façon, il avait donné son cœur à une autre, le goujat.

#stonelemondeeststone #jvoudraisseulementdormir

Chapitre 6

Le pigeon du dimanche

— Antoine n'est pas là ?

Non, Antoine n'est pas là. Il n'est plus là. Antoine est mort.

Lorsque Clémence lui avait demandé une heure plus tôt s'il l'accompagnait chez ses parents, il avait répondu froidement « *je crois que tu n'as pas compris, Clémence, c'est fini* », et lorsqu'elle avait demandé ce qu'elle était censée dire à sa famille « *la vérité, on se sépare* ». Tout semblait tellement simple dans la nouvelle vie d'Antoine. Clémence, elle, n'avait pas fermé l'œil de la nuit, si bien qu'en plus de son carré qui ne ressemblait à rien, elle affichait désormais une mine de déterrée... qui avait hâte de retourner sous terre. Tout, plutôt que le traditionnel poulet du dimanche avec ses parents, son frère et sa belle-sœur. Elle les aimait, bien entendu, ils étaient sa famille, mais les relations étaient souvent compliquées et avec ce qu'elle s'apprêtait à leur dire, cela promettait d'être pire.

— Non, il avait du travail.

Il me faut un verre. Je ne peux pas faire ça à jeun dans le vestibule. Il est préférable d'être assise aussi.

— Du travail ? Nous avons tous du travail !

— Maman, tu es à la retraite.

— Et alors ? Tu serais surprise de constater à quel point je n'ai le temps de rien.

Oui, c'est ça, vivement la retraite. Tout ce cauchemar sera derrière moi.

— Salut sœurlette ! lança Olivier. Tu as une mine affreuse.

Olivier était le frère cadet de Clémence, de quatre ans. Si les premières années, elle avait été la grande sœur qui protégeait son petit frère, très vite la différence d'âge s'était transformée en incompatibilité d'humeur. Une ado qui ne voulait pas s'encombrer d'un « bébé », un ado qui en faisait voir de toutes les couleurs à la famille, une jeune maman qui se levait pour donner le biberon quand son frère rentrait de boîte de nuit, bref il y avait toujours un décalage entre eux. Aujourd'hui, ils ne se voyaient que pour les repas de famille ou les événements exceptionnels – anniversaires, mariages, baptêmes, communions – et, dans un autre registre, les enterrements.

— Merci.

— C'est vrai que tu pourrais faire un effort pour le repas de famille, renchérit sa mère.

Je n'ai pas l'énergie pour tout ça, aujourd'hui.

— Antoine me quitte.

Voilà, c'était fait, la bombe était lancée, debout dans le vestibule.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda sa mère, interloquée.

— Antoine me quitte, c'est pour cette raison qu'il n'est pas là, continua Clémence, étrangement calme.

— Viens t'asseoir, ma chérie, proposa André, son père, en l'accompagnant jusqu'au canapé.

— Merci papa. Comment va ta santé ?

— Moi, ça va très bien, ne t'inquiète pas.

— Comment ça, il te quitte ? revint à la charge Marianne, qui semblait avoir retrouvé ses esprits. Et sa langue aussi.

— Chérie, laisse-la souffler.

Merci papa.

La famille au grand complet était maintenant réunie dans le salon, Sophie, sa belle-sœur avait rejoint le petit groupe et tous les yeux étaient tournés vers elle. Clémence avait l'impression de passer un oral devant un jury. Elle savait d'avance qu'elle ne serait pas reçue.

— Eh bien, que dire de plus, Antoine veut qu'on se sépare. J'ai appris la nouvelle hier, je suis encore sous le choc. Voilà...

Elle n'avait aucune intention de parler de cette Lola. Elle trouvait déjà assez humiliant qu'Antoine balaye vingt années de vie commune d'un claquement de doigts, elle ne voulait pas spécialement que tout le monde sache en plus qu'il la quittait pour une petite jeune.

— Mais enfin, Clémence, il doit bien y avoir une raison !

— Tu es certaine que tu as bien compris ?

Ah ça, il a été très clair. C'est sans doute afin d'éviter tout malentendu qu'il a été si froid.

— À mon avis, il a quelqu'un, annonça Sophie. C'est ce qui est arrivé à ma copine Claire !

— Oui, c'est la seule explication ! commenta à son tour sa mère.

Nous avons les moyens de vous faire parler... Pourquoi faut-il toujours que ma famille se mêle de tout ?

— Il a effectivement quelqu'un, consentit Clémence au bout d'un moment, espérant ainsi mettre fin aux spéculations.

— Je le savais ! s'exclama Sophie, manifestement convaincue d'avoir un quelconque don extralucide.

— C'est qui ?

L'interrogatoire ne semblait pas près de se terminer. Elle aurait dû s'en douter.

— Une collègue de travail.

— Ça, c'est classique !

— Ce n'est pas pour cracher sur mon beau-frère mais j'ai toujours eu l'impression qu'il se sentait supérieur à nous !

Chacun y allait de son petit commentaire comme si elle n'était pas là. Sa tête commençait à tourner, elle n'avait pratiquement rien

avalé depuis le petit-déjeuner de la veille.

— Mais, tu la connais ?

Sentant qu'ils n'allaient pas la lâcher de sitôt, elle décida de tout déballer. Enfin, le peu qu'elle savait.

— C'est son assistante, elle a 26 ans, elle s'appelle Lola – de ce fait, depuis hier je déteste officiellement ce prénom –, je l'ai vue une fois, elle est jeune et jolie.

La pièce devint soudain silencieuse. Clémence ne savait pas ce qui était pire, la valse des questions, aussi intrusives soient-elles, ou ces regards pleins de pitié. Heureusement, cela ne dura pas.

— Il faut reconnaître que ça fait un petit moment que tu te laisses aller...

Clémence avait toujours eu une relation particulière avec sa mère. Ou plutôt l'inverse. Marianne s'était très tôt reposée sur son aînée, et cela continuait encore aujourd'hui d'ailleurs, se montrant exigeante avec elle et même assez dure parfois, alors qu'Olivier, le petit dernier, était l'enfant gâté à qui on passait tout. Heureusement son père était là, ils étaient très complices tous les deux, c'est lui qui l'avait initiée dès son plus jeune âge à la pâtisserie.

— Regarde-toi aujourd'hui, par exemple, continua Marianne.

— Je n'ai pas dormi de la nuit...

— Ce n'est pas une raison, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

Je ne veux pas attraper de mouche. Antoine est une grosse mouche à merde.

— Ma pauvre, mais comment tu vas faire toute seule ? Tu vas à peine pouvoir te payer un T2 avec ton salaire.

C'est tellement réconfortant de se sentir soutenue par sa famille.

— Et vous allez faire comment pour la garde ?

— Gabriel sera majeur dans quelques mois et si tout va bien, il part à Bordeaux pour sa fac d'œnologie à la rentrée, alors ça ne devrait pas trop poser de problème de ce côté-là, répondit Clémence, ironique, à sa belle-sœur.

— Bon, si on passait à table, proposa André avec un regard plein de tendresse pour sa fille.

— Maman, il reste du poulet ?

— Non, il faut croire qu'il était bon !

— Délicieux, comme d'habitude, maman.

— Tu n'as qu'à prendre le morceau de ta sœur, elle n'y a pas touché.

Oui, c'est ça, prenez mon poulet, mon mari. Servez-vous.

— Un poulet fermier de chez M. Piplard, Clémence, ça ne se gâche pas !

— Je n'ai pas très faim.

— Ce n'est pas en te laissant mourir de faim que tu vas récupérer ton mari.

— Il n'y a aucun espoir de ce côté-là, maman, répondit Clémence, lasse.

— Eh bien, ça vaut pour les autres...

— Crois-moi, c'est la dernière de mes préoccupations.

— C'est ce que tu dis aujourd'hui, mais tu ne vas pas rester seule toute ta vie.

— Il est toutefois un peu tôt pour y penser, je te rappelle que j'ai appris la nouvelle hier.

— Oui, eh bien, tu sais ce qu'on dit, après une chute de cheval, il faut tout de suite se remettre en selle !

Il est clair que mon étalon n'a pas perdu de temps pour en monter une autre...

— Pendant que j'y pense, tu pourras me conduire chez le coiffeur samedi prochain ? J'ai rendez-vous à 9 heures.

— Tu ne crois pas qu'elle a autre chose à penser ? suggéra son père avec une pointe d'agacement dans la voix. On peut s'arranger autrement.

— Mais non, ça lui changera les idées !

Sûr qu'écouter les ragots du fan-club des bigoudis va me changer les idées.

— C'est d'accord, Clémence, je peux compter sur toi ? répéta sa mère comme elle tardait à répondre.

— Bien sûr, maman. Comme d'habitude...

— C'est parfait. André, tu veux bien aller chercher le dessert ?

#aideadomicile #gratis #pigeon

Chapitre 7

Clémence décida de passer son tour pour la tarte aux pommes, ça en ferait plus pour son frère. Voir sa vie personnelle étalée, décortiquée, commentée, s'était avéré un exercice plus difficile qu'elle ne l'avait imaginé. Elle s'était attendue à un minimum d'empathie de leur part, c'était mal les connaître. Heureusement, il y avait son père. Il n'était pas le genre de personne à faire étalage de ses sentiments mais elle avait senti à sa façon de l'étreindre pour lui dire au revoir qu'il compatissait, qu'il était là pour elle. Sur le trajet retour, elle ouvrit les vannes et tout ce qui s'était accumulé en elle ces dernières vingt-quatre heures sortit. Elle dut s'arrêter à deux reprises sur le bas-côté, il n'était pas évident de conduire avec des trombes d'eau dans les yeux.

En arrivant, elle trouva l'appartement vide, alors pour éviter de réfléchir et de ressasser toutes ces pensées qui allaient finir par la rendre folle, elle se dirigea vers la cuisine. Elle sortit la farine, les œufs, le beurre, le sel. Couper, peser, mélanger, ces gestes étaient autant d'automatismes qui la rassuraient. L'espace d'un instant, elle oublia, mais le répit fut de courte durée.

— C'est quoi, tout ça ? questionna Antoine d'un ton sec.

Sa remarque la fit sursauter, elle ne l'avait pas entendu rentrer.

— Des choux.

— Je vois bien, mais tu prépares une commande pour un mariage ou quoi ?

— Pas la peine d'être blessant, pâtisser me calme.

— Une femme adulte devrait aspirer à autre chose dans la vie que faire des gâteaux, il serait peut-être temps que tu grandisses !

— Ne t'inquiète pas, je suis une formation accélérée depuis hier.

Il m'aura fallu moins de vingt-quatre heures pour perdre toutes les illusions qu'il me restait.

— Bon, Clémence, tu veux bien poser cette cuillère, il faut qu'on parle.

Cela sonne très solennel, je ne serais pas étonnée qu'il commence à me vouvoyer.

— Ce n'est pas une cuillère, c'est une maryse, rectifia Clémence qui, depuis la veille, avait la désagréable sensation d'être spectatrice d'une histoire qui n'était pas la sienne.

— Tu as annoncé la nouvelle à tes parents ?

— Laquelle ? Que tu me quittes ou que tu pars avec une gamine ?

— Clémence, essaie de te concentrer sur l'essentiel afin qu'on puisse avancer.

J'ai surtout l'impression de reculer.

— Oui, je leur ai dit.

— Très bien, c'est important que tu puisses compter sur ta famille.

On parle bien de la même famille ?

— Évidemment, cette nouvelle « situation » implique des changements, nous allons notamment devoir mettre l'appartement en vente.

— Quoi ?

L'appartement qui a vu naître Gabriel, notre cocon, ma cuisine ? Vendre ?

— Tu vois une autre solution ? Tu penses pouvoir me rembourser ma part et payer seule les mensualités ?

Jusqu'ici Clémence n'avait pas envisagé le côté matériel de cette séparation, il faut reconnaître que c'était encore très frais. Elle ne voyait que vingt années de vie commune qui s'envolaient en fumée, une histoire d'amour qui se terminait. Mal, comme le chantaient les Rita Mitsouko, parce que de son côté, elle était encore amoureuse de cet homme. Manifestement, cela était à sens unique.

— Avec l'argent de la vente, chacun aura de quoi démarrer confortablement sa nouvelle vie.

— L'ancienne me convenait très bien...

— Lola a un ami agent immobilier, poursuit Antoine, ignorant sa remarque, il pense qu'il pourra trouver un acquéreur rapidement, ça sera mieux pour tout le monde.

— Mais il ne connaît même pas l'appartement...

— Il a vu des photos.

— Comment ça ?

— Eh bien, Lola lui a montré des photos.

— Je n'en reviens pas ! Tu as pris des photos de notre « chez nous » et tu les as données à « cette fille », elle refusait de la nommer, pour que son copain puisse estimer à combien vendre l'appartement ? Waouh, tu as fait tout ça pendant qu'on essayait de me gaver de poulet ?

— ...

— Non, attends, je suis naïve, se reprit-elle, réalisant soudain, tu as tout prévu depuis longtemps...

— C'est dans notre intérêt à tous les deux, tenta de se justifier Antoine, vendre au plus vite pour faire en sorte que cette situation ne traîne pas.

— Tu as raison, il ne faut pas que ça traîne, s'énerva Clémence. Tu devrais d'ailleurs faire tes valises dès maintenant. À moins que des

déménageurs ne soient passés les chercher pendant que j'étais chez mes parents ?

— Ne dis pas n'importe quoi...

— Sincèrement, depuis hier, je ne sais plus à quoi m'attendre.

— J'ai réfléchi, et je ne vais pas partir tout de suite.

J'ai dû mal comprendre...

— Pardon ?

— Je compte rester ici jusqu'à la vente de l'appartement.

J'ai bien compris.

— Mais, ça n'a aucun sens !

— Ne t'inquiète pas, tu ne me verras pas beaucoup...

Continuer à partager le quotidien de celui qui a été mon mari pendant dix-sept années alors qu'il s'en va chaque jour retrouver une autre ? C'est un cauchemar.

— Non.

La proposition d'Antoine paraissait tellement absurde qu'elle ne trouva rien d'autre à répondre. Cet homme avait tout simplement perdu la raison.

— Comment ça, non ? interrogea Antoine.

— C'est non, nous n'allons pas continuer à habiter sous le même toit, ça n'a aucun sens. Va t'installer chez elle ou ce que tu voudras mais tu ne restes pas ici.

— Ce n'est pas possible, pour le moment Lola habite avec une amie et elle ne veut pas la laisser avec un double loyer.

La bonté incarnée, cette fille.

— Alors, va à l'hôtel.

— C'est idiot de jeter l'argent par les fenêtres, nous allons en avoir besoin...

— Tu sais quoi, je n'en ai rien à faire des états d'âmes de Lola, qui soit dit en passant n'en a pas eu beaucoup à mon égard, ou de tes préoccupations financières. Tu veux partir ? Soit, mais tu prends tes cliques et tes claques sur-le-champ !

— Tu oublies qu'ici, c'est aussi chez moi.

Effectivement, léger détail. Peut-on mettre un mari adultérin dehors en plein mois de mars ? Que dit la législation à ce sujet ?

— Et puis, ça fera une transition en douceur pour nous et pour Gabriel.

— Parce que tu as l'impression que tu me ménages depuis hier ?

— Clémence, j'aimerais qu'on se sépare en bons termes...

— Rien n'est moins sûr.

— Tout va très bien se passer, il faut envisager les choses comme une sorte de colocation.

— Une colocation ? répéta Clémence abasourdie.

— Nous avons vécu vingt ans ensemble, on devrait arriver à entretenir des relations de bon voisinage pendant encore quelques mois.

Mes voisins ne m'ont jamais fait un enfant dans le dos ! Si ça se trouve, c'est ça, elle est enceinte. Je pensais que ça ne pouvait pas être pire mais finalement, il y a toujours pire.

— Je te propose qu'on en parle à Gabriel ce soir quand il rentrera de chez Axel. On prépare un petit apéritif du dimanche comme d'habitude et on lui annonce la nouvelle.

— Un apéritif ? Tu comptes trinquer à quoi au juste ?

— C'est pour créer un cadre rassurant. Si tu préfères, on peut s'installer dans le canapé et lui parler mais je trouve que ça fait plus « froid ».

— On parle bien d'annoncer à notre fils que son père me quitte ?

— Ce n'est peut-être pas la peine de dramatiser non plus...

— Un peu quand même, la situation me semble sérieuse.

— Comme tu voudras, tu peux même mettre une musique funèbre si ça t'amuse ! ironisa Antoine.

— Crois-moi, depuis hier, rien ne m'amuse.

— Je pensais juste à Gabriel !

— J'ai du mal à comprendre en quoi tu pensais à notre fils quand tu as mis dans ton lit une gamine qui aurait presque l'âge d'être sa petite copine, cria Clémence qui ne parvenait plus à garder son calme. Ah, j'y suis, tu prévois peut-être de faire des sorties en boîte à quatre ?

— Tu es ridicule, lui lança Antoine avec mépris, et pathétique aussi.

— Rien que ça ?

— Je vais aller faire un tour, j'ai besoin de prendre l'air !

Clémence se retint de demander où il allait, ceci ne la regardait plus. Cependant, nul besoin d'être médium pour deviner où Antoine se rendait. Il allait retrouver sa Lola. Ce prénom lui faisait l'effet d'un poison dans la gorge. En un week-end, deux petits jours, sa vie venait de s'écrouler. Elle avait perdu l'homme qu'elle aimait, il avait été remplacé par un clone totalement insensible. Et elle allait d'ici peu également perdre sa maison, son refuge. Heureusement, il lui restait Gabriel.

#monmariestunstormtrooper

#largueea43ans #presquesdf

Chapitre 8

Malgré les cacahuètes d'Antoine pour faire passer la pilule, Gabriel avait été surpris par l'annonce de la séparation de ses parents et il ne s'était pas privé de dire que c'était dégueulasse pour maman. Et aussi, super bizarre d'imaginer son père avec une fille de 26 ans. L'espace d'un instant, Clémence s'était sentie moins seule. Toutefois, Gabriel ne voulait pas prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Il était presque adulte et d'une certaine façon il comprenait, il avait vu tellement de parents de copains se séparer. C'était désormais chose commune. Mais Clémence ne voulait pas entrer dans la norme. Elle aimait sa vie, qui n'était déjà plus sa vie.

Cela faisait maintenant trois jours qu'elle se faisait violence pour se lever, s'habiller, se préparer, aller au bureau comme si de rien n'était. Il fallait sauver les apparences. Ce matin, l'équipe « Produits d'entretien » était rassemblée en salle de réunion pour un brainstorming sur un nouveau détergent pour la salle de bains.

— Vous attendez quoi pour noter, Clémence ? demanda Éric, sarcastique.

Clémence se tenait debout à côté du tableau, un feutre à la main, mais son esprit était ailleurs.

— Pardon ?

— Julien, vous pouvez répéter pour Clémence qui n'est manifestement pas encore réveillée !

— Avec un pschitt d'Éclat, donnez une nouvelle jeunesse à votre salle de bains.

« *Ne me parlez plus de jeunesse* », songea Clémence en écrivant le slogan, qu'elle trouvait au demeurant ridicule, sur le tableau déjà bien rempli. Éric répétait toujours qu'il n'y avait pas de mauvaises idées, un précepte supposé libérer la créativité. Clémence, elle, pensait « chacun son métier » et Julien était chimiste. Tout était dit. Il ne lui viendrait, par exemple, jamais à l'idée d'aller dire à un dentiste d'arracher telle ou telle dent, de toute façon elle avait horreur des dentistes.

— Avec Éclat, nettoyer sa salle de bains n'a jamais été aussi facile, proposa Stéphane, un commercial.

Je ne peux pas écrire ça.

— Excellent ! s'exclama Éric.

Ces messieurs ont manifestement inhalé trop d'Éclat et cela aura altéré leurs facultés mentales. Ils ont déjà entendu parler du calcaire qui s'est incrusté autour du robinet ? Des joints qui noircissent ? Des traces sur la vitre de la douche ? Je doute que quelques pschitts d'Éclat suffisent,

même la bouteille.

— Oui, j'adore ! s'enthousiasma Hildegarde comme si on venait de lui annoncer qu'elle avait gagné un week-end en thalasso... avec Éric Grandjean.

Hildegarde était la vieille fille du service, amoureuse du boss depuis son premier jour chez Propre & Net. Enfin, elle serait très bientôt rejointe par Clémence dans ce cercle très fermé lorsque cette dernière aurait officialisé son nouveau statut au bureau.

— Perso, à l'époque, si j'avais dit ça à mon ex, je me serais pris la bouteille d'Éclat en pleine tête, plaisanta Damien.

Enfin quelqu'un qui a une once de bon sens dans cette salle.

— C'est du marketing, nous sommes là pour vendre du rêve !

— Éric, intervint à son tour Clémence qui était parvenue à laisser momentanément ses soucis personnels de côté, permettez-moi de préciser que ça ne fait rêver personne de nettoyer une salle de bains.

— On ne vend pas des parfums, continua Damien, tout au mieux des parfums pour les WC, alors pour le rêve... Je doute que Julia Roberts ou Charlize Theron acceptent de venir faire la pub Éclat !

Sa remarque provoqua un rire général dans l'assemblée qui ne sembla pas au goût d'Éric.

— Quant au marketing, reprit Clémence une fois le calme revenu, aujourd'hui le client veut surtout savoir pour quoi il paye.

— Eh bien, il paye pour un produit révolutionnaire qui va lui changer la vie.

Rien que ça.

— Clémence, vous compilez tout ça dans un document Word et vous l'envoyez à l'équipe cet après-midi, ajouta Éric sur un ton autoritaire, signifiant ainsi que la discussion était terminée.

S'il veut un slogan débile, après tout c'est son affaire. C'est lui qui empoche le gros chèque à la fin du mois. Peut-être que si j'arrêtais systématiquement de lui sauver la mise, les gens verraient à quel point il est incompetent.

— C'est comme si c'était fait, Éric.

Alors que tout le monde était déjà reparti à ses occupations, Clémence resta encore un moment pour ranger la salle. Elle était en train de réfléchir à laquelle de ces propositions étaient la moins pire, c'était la formulation appropriée, lorsqu'une voix la fit sursauter.

— Je suis désolé, je ne voulais pas te faire peur, dit Damien avec un sourire bienveillant.

— Ce n'est rien, je suis un peu tendue ces temps-ci.

— Rien de grave, j'espère ?

La version courte ou la version longue ? N'importe quoi, comme si j'allais lui raconter ma vie. Ce n'est pas parce qu'il a un sourire rassurant... Ne jamais se fier aux apparences, Antoine avait un sourire

rassurant.

— Non, rien de grave.

— Je voulais te dire, Éric est complètement à côté de la plaque, c'est toi qui as raison.

— À quel sujet ?

— Le client, il faut arrêter de le prendre pour une quiche ! C'est maintenant qu'il faut amorcer le changement, pas après tout le monde.

— Merci, j'ai cru être la seule à penser au consommateur final ce matin.

— Laisse tomber, ce mec est un crétin. Et ne te démonte pas parce qu'il ne te voit pas à ta juste valeur...

De quel crétin on parle là ?

— Comment tu as pu me faire ça ?

— ...

— À moi ? À nous ? On était bien tous les trois, non ?

Le lâche ne répondait rien. Il restait là, impassible.

— Qu'est-ce qu'elle a de plus que moi ? À part, bien sûr, vingt ans de moins et le corps qui va avec ?

— ...

— Clémence, tu arrêtes de parler à cette boule de verre, tu me fais flipper ! déclara Alice.

— Dorothy dit que ça fait beaucoup de bien de parler.

— Mais là tu parles à un goéland. Un faux qui plus est.

— L'important est de dire ce qu'on a sur le cœur.

— Bon, allez, viens plutôt prendre un café.

— Un double expresso alors, je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit.

— Encore ? Tu ne vas pas tenir longtemps à ce rythme-là. Tu devrais aller voir le médecin afin qu'il te prescrive quelque chose pour dormir.

— J'ai peur d'avaler la plaquette entière pour ne plus jamais me réveiller.

— Ne dis pas des choses comme ça, même pour plaisanter ! Tu veux qu'on en parle ?

— Non, en fait je préférerais qu'on parle d'autre chose.

— Ok, répondit Alice en se creusant les méninges. Comment s'est passée ta réunion ?

— Aberrant, on se serait cru à une assemblée d'Homo erectus qui venaient d'inventer le feu. Forcément, tout le monde va se battre pour l'acheter.

— Je vois le genre.

— Je te parie qu'« Éric la Trique » n'a jamais nettoyé de salle de bains de sa vie !

Alice lui avait donné ce surnom à cause de sa réputation de chaud de la patte, s'agissant dans ce cas de sa « troisième » patte. Il était de notoriété commune dans la boîte qu'il collectionnait les maîtresses, sa femme avait fini par l'apprendre et s'était ensuivi un divorce houleux. Il s'était depuis assagi et filait apparemment le parfait amour. Alice, elle, continuait de penser que sa troisième patte sévissait toujours.

— Sûr qu'il a une femme de ménage, il ne va quand même pas se salir les mains.

— Et, comment être pertinent lorsqu'on ne sait pas de quoi on parle ?

— Tout à fait d'accord. Je viens d'avoir une idée, il faudrait organiser une session de rattrapage pour tous ceux qui n'ont jamais utilisé un aspirateur de leur vie et qui pensent que l'huile de coude est un produit miracle qui s'achète en magasin !

— Excellent, avec examen pour validation des acquis.

— Zut de flûte ! J'ai oublié de décommander l'apéro chez les voisins du premier vendredi soir. Je nous vois mal y aller, Antoine et moi, en tant que colocataires.

— Sérieux, Clémence, il faut que tu arrêtes avec cette vieille expression !

— Ça remonte à l'époque où Gabriel était petit, je ne voulais pas dire de gros mots devant lui, et c'est resté.

— Ça ne peut plus durer, on dirait que tu viens d'un autre siècle.

— Tu n'exagères pas un peu ?

— Si peu. Gabriel est presque adulte maintenant et il connaît très probablement plus de gros mots que toi. Il faut que tu te lâches, un petit « merde » de temps en temps n'a jamais fait de mal à personne. Au contraire, tu verras comme ça soulage !

— Merci pour le café mais je dois filer, j'ai un compte-rendu de réunion à faire et un coup de fil à passer.

En rentrant du bureau, Clémence avait été frappée par une cruelle réalité, la vie continuait sans elle. Les gens marchaient dans la rue, une oreille vissée à leur téléphone, totalement indifférents à ce qui se passait autour. À son malheur. Certains étaient installés à la terrasse des cafés malgré la météo encore frileuse, une cigarette à la main. Des collègues sortis prendre un verre après le travail, des copines en train de refaire le monde. D'autres marchaient d'un pas pressé, les bras chargés de sacs de commission. Chacun semblait aller quelque part, alors qu'elle n'était attendue par personne. Et cette affiche du magazine *Psychologie* dans le kiosque à journaux, géante, pour être sûr que personne ne la loupe, surtout pas elle ! De quel droit imposait-on ça aux gens ? Cette fille qui souriait à pleines dents sous

le titre « Résilience » en rose flashy était une négation de sa souffrance. Une injonction du vingt et unième siècle à aller bien. Et que faisaient les gens comme elle qui n'allaient pas bien, justement ? Qui étaient au fond du trou. Ils se jetaient sous un train ? Attention, prévoir un certain délai pour votre suicide en cas de grève. Bref, la rue était une véritable jungle pour les âmes solitaires.

Et son appartement jadis si réconfortant ne faisait désormais plus office de refuge. Depuis cette cohabitation forcée, Clémence ne s'y sentait plus chez elle. Antoine allait et venait à sa guise, lui aussi indifférent à sa souffrance. Elle aurait voulu hiberner et qu'on la réveille quand les choses se seraient tassées. Dans un an ou deux. Mais ça ne marchait pas comme ça, chacun devait porter son fardeau, et sa croix à elle pesait sacrément lourd ce soir. Une fois de plus, elle avait dîné seule. Enfin, dîné était un bien grand mot, elle avait à peine touché à sa brique de soupe industrielle. Gabriel avait proposé de lui tenir compagnie, c'était adorable de sa part mais à la vérité, elle ne se sentait pas la force de faire la conversation. Elle mettait tellement d'énergie dans la journée pour sauver les apparences que le soir elle se sentait vidée. Et puis, un garçon de 17 ans avait mieux à faire que de consoler sa maman. Elle n'avait certes pas le cœur à pâtisser, mais il y avait bien quelque chose qui pourrait lui procurer un peu de réconfort.

Les Toquées du siphon

CLÉMENCE

Salut les filles.

CATHERINE

Salut ma belle, ça fait un moment qu'on ne t'a pas vue... Tu nous snobes ?

CLÉMENCE

Mon mari me quitte.

CATHERINE

Désolée. Je devrais parfois tourner sept fois mes doigts en l'air avant de les poser sur mon clavier.

CLÉMENCE

Tu ne pouvais pas savoir...

BÉRÉNICE

Tu te sens comment ?

CLÉMENCE

Comme une charlotte qui s'effondre au démoulage. Et toi, les révisions ?

BÉRÉNICE

J'en peux plus de tous ces chiffres mais c'est la dernière ligne

droite.

PAULINE

Je suis désolée pour toi.

CLÉMENCE

Merci.

PAULINE

Il a quelqu'un ?

CATHERINE

Les hommes s'en vont rarement pour se retirer dans un monastère et réfléchir à l'essence de la vie. Crois-en mon expérience, Pauline, souvent ils ne vont pas la chercher bien loin l'essence...

CLÉMENCE

Bien vu, il me quitte pour une collègue.

MARIE

C'était pareil pour moi...

CLÉMENCE

De vingt ans ma cadette.

JULIE

Quoi ? Elle a mon âge !

MARIE

Waouh... Difficile de rivaliser pour le récupérer.

CLÉMENCE

Je crois que la cause est perdue d'avance...

CATHERINE

Le salaud !

JULIE

Le salaud !

BÉRÉNICE

On est là si jamais...

CLÉMENCE

Merci les filles.

Il avait été finalement plus facile de se confier à ces femmes qu'elle ne connaissait pour la plupart que par écrans interposés qu'à sa propre famille. Une amitié virtuelle qu'elles entretenaient depuis deux ans, autour de leur passion commune pour la pâtisserie. Catherine, Bérénice, Bernadette, Pauline et Clémence faisaient partie du noyau dur. Elles s'étaient rencontrées sur un forum d'amateurs de douceurs, s'étaient découvert des affinités et avaient décidé de créer leur propre groupe. Des petites nouvelles les avaient rejointes dernièrement comme Marie, une jeune maman séparée, et Julie, une étudiante en pharmacie de 22 ans. Leurs échanges allaient bien au-delà de simples recettes, elles se confiaient leurs joies, leurs peines sans jamais se

juger. Clémence réalisa qu'en dehors d'Alice et de sa famille, c'était la première fois qu'elle en parlait, ce n'était pas anodin. Le dire au monde extérieur était le signe qu'elle commençait à accepter la réalité. Pas dans le sens où les choses étaient moins douloureuses. Non, la plaie était bien là, béante, mais elle entendait le fait qu'il n'y ait pas de retour en arrière possible. Antoine ne reviendrait pas.

#laviedoitcontinuer #maisjenesaispascomment

Chapitre 9

Depuis une semaine, Antoine avait tendance à considérer l'appartement familial comme une chambre d'hôtel. La transition était rude. Clémence passait ses soirées seule, entre le canapé et son lit, à se demander ce qu'il faisait. C'était toujours plus difficile pour celui qui restait, celui qui attendait. Même si elle n'attendait plus rien, à part la fin de cette cohabitation grotesque. Elle avait remarqué les grands sacs qu'il avait rapportés un soir et le changement de style qui avait suivi, et aussi le nouveau parfum sur l'étagère de la salle de bains à la place de celui qu'elle lui avait offert pour Noël. Il faisait table rase du passé, bientôt ce serait son tour à elle. Pour l'instant, elle avait encore le droit de faire partie du paysage mais ce n'était l'affaire que de quelques mois, le temps qu'ils vendent l'appartement.

Il n'y avait pas que l'apparence physique qui était différente, l'attitude également. Antoine était devenu froid et distant avec elle. Bien entendu, il faisait des efforts lorsque Gabriel était là, il ne fallait surtout pas entacher l'image du gentil papa. La veille au soir, il était rentré à minuit complètement ivre, elle l'avait entendu tituber dans le couloir et se cogner dans les placards. Elle venait à peine de s'endormir ! Et comme si ce n'était pas suffisant, il avait décidé d'aller prendre une douche en pleine nuit. Le cirque avait duré trente-cinq minutes, elle avait regardé sur le radioréveil, elle n'avait que ça à faire. À plusieurs reprises, elle avait été tentée d'entrer dans la salle de bains pour lui dire ses quatre vérités mais elle n'avait aucune envie de tomber sur lui nu comme un ver. Si ça se trouve, il s'était fait tatouer un « Lola for ever » sur la fesse. Quelle horreur. Elle l'avait ensuite entendu s'écrouler sur le lit de la chambre d'ami puis la locomotive à vapeur s'était mise en marche. Pas sûr que la jeune Lola trouve ça très glamour. Clémence, elle, était restée encore un moment les yeux grands ouverts à fixer le plafond, la vie était injuste. Elle n'allait pas tenir trois mois dans ces conditions.

Il émergea le lendemain matin à 11 heures, c'est connu les adolescents ont besoin de beaucoup de sommeil. Clémence avait déjà eu le temps de conduire sa mère chez le coiffeur et de rentrer, une expédition qui avait épuisé ses forces pour la journée. Les confidences de bigoudis avaient été une épreuve encore plus pénible que d'habitude dans la mesure où elle avait été le principal sujet de conversation. Les amies de sa mère, généreuses, lui avaient prodigué un tas de conseils, dont quelques perles : « être toujours de bonne

humeur », ben voyons, « c'est avec une bonne marmite qu'on retient un homme », comme si ses pâtisseries avaient suffi à retenir Antoine, ou encore « pour garder son homme, il faut passer à la casserole ma petite ». La casserole, quelle drôle d'image. Enfin, elle comprenait mieux à présent pourquoi Antoine n'avait plus trop goût à la « cuisine » ces derniers temps. Ou plutôt si, il avait simplement changé de cantine.

— Salut, marmonna Antoine.

Ouille, il a l'air d'avoir mal aux cheveux, au sens propre comme au figuré !

— Bonjour.

— Est-ce qu'on a du Doliprane ? Ou quelque chose contre le mal de tête...

Les lendemains de cuite sont plus difficiles à 45 ans, ce n'est pas donné à tout le monde de se prendre pour un petit jeune.

— Oui, salle de bains, deuxième tiroir de gauche.

— Merci.

Lorsqu'il reparut quelques instants plus tard, il se servit une tasse de café qu'elle avait préparé, un verre de jus d'orange qu'elle avait acheté – il avait peut-être fait beaucoup de courses cette semaine mais rien qui puisse remplir un frigo – et s'installa sur l'îlot central avec son téléphone. Clémence commença à fulminer intérieurement. Non seulement il n'avait pas prévu de s'excuser pour son cirque de la veille mais, en plus, il se croyait dans une colocation blanchi, nourri, etc. Cette fois, c'en était trop.

— Tu n'as rien à dire pour hier soir ?

— Hier soir ? Laisse-moi deviner, j'ai encore oublié de rabattre la lunette des toilettes ? répondit-il ironique.

Je n'aurais pas dû lui dire pour le paracétamol. Alice a raison, je suis trop gentille !

— Que tu es désolé d'avoir fait un raffut pas possible et de m'avoir réveillée par exemple.

— Ça va, on était vendredi et les gens normaux ne se couchent pas comme des poules le vendredi soir.

— Il était minuit.

— On ne va pas en faire un plat, désolé, finit par lâcher Antoine sur un ton qui laissait penser le contraire.

— Et j'aimerais assez que tu cesses de prendre mes affaires.

— Quelles affaires ?

— Mon jus d'orange, mon pain, mon café, dit-elle en désignant son petit-déjeuner.

— Quoi, tu ne veux quand même pas qu'on fasse les comptes pour un verre de jus d'orange et deux tranches de pain de mie ?

— J'aimerais assez que tu fasses « tes » courses, en fait.

Tu n'avais qu'à aller au supermarché au lieu de faire des emplettes.

— Si tu en es là...

— Ce n'est pas une coloc' avec option *all inclusive* ici. Je ne vais pas t'entretenir pendant que tu mènes la belle vie...

Tu m'as déjà assez prise pour une pomme comme ça.

— ... et puis, la bienséance voudrait que tu cesses de pianoter sur ton téléphone lorsque je te parle.

— Je ne suis pas avec Lola si c'est ce qui t'inquiète !

Cesse de prononcer ce nom dans ma maison où je ne réponds plus de rien.

— Je travaille, je suis sur RHForce, dit Antoine en lui montrant fièrement son écran.

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda Clémence, plus par reflexe que par intérêt.

— C'est un groupe qui rassemble des responsables des ressources humaines, un peu comme ton groupe de cuisine pour ménagères si tu veux, mais la comparaison s'arrête là. Nous échangeons sur la profession et son avenir, nous sommes en quelque sorte des visionnaires...

Les Toquées du siphon est un groupe de pâtisserie ! Quant à « ménagère », je crois que le mot a été supprimé du dictionnaire ou bien le terme « fossile » lui a été juxtaposé, comme pour les dinosaures. À vérifier à l'occasion.

— Je vois...

— J'en doute, dit-il, cassant, avant de continuer, pour ton information, je pars en week-end avec Lola. Personne ne va voler tes petites affaires pendant les deux prochains jours, tu devrais être contente.

Une heure plus tard, on entendait les mouches voler. C'était une image, il n'y avait pas de mouches dans l'appartement, et s'il y en avait eu, elles auraient été sur le plan de travail en train de se délecter des miettes et des traces de confiture qu'Antoine avait laissées. Clémence commença à ranger la cuisine et les larmes se mirent à couler. Elle se trouva pathétique à jouer les bonnes pour un mari qui l'avait quittée. Finalement, le terme « ménagère » n'était peut-être pas si désuet que ça. Mais que pouvait-elle faire ? Le mettre dehors ? Il était autant propriétaire qu'elle de cet appartement. Partir ? Elle n'en avait pas les moyens. Elle rassembla ses dernières forces pour aller enfiler son pyjama – autant se mettre à l'aise pour déprimer –, se traîna jusqu'au canapé, alluma la télé. Il était reposant de pouvoir chialer tranquillement, afficher une mine défaite et des yeux rougis.

À 15 heures, la sonnette de la porte d'entrée la réveilla, elle avait fini par s'assoupir sur le canapé. Elle ne bougea pas et maudit

intérieurement celui ou celle qui venait la déranger. On sonna à nouveau. Elle se leva sans faire de bruit et alla regarder discrètement par le judas qui avait décidé de l'importuner pendant son jour de déprime hebdomadaire.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle amorphe en ouvrant la porte à Alice.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais en pyjama un samedi après-midi ?

— Je faisais une sieste, vu les heures de sommeil que j'ai à rattraper, ça ne peut pas me faire de mal.

— Laisse-moi deviner, tu as prévu de glander toute la journée ? poursuivit Alice en regardant autour d'elle.

— Aujourd'hui et demain pour être exacte. Et, si tu cherches Antoine, il est parti en week-end avec son amoureuse.

— Il aurait quand même pu avoir la décence de quitter le domicile conjugal, cette pseudo-colocation ne rime à rien.

— Ça n'a pas l'air de le déranger.

— Ça te fait plus de mal qu'autre chose de le voir aller et venir, il est vraiment dégueulasse. Cette nana lui a retourné le cerveau.

— C'est clair, tu ne le reconnaîtrais pas.

— Tu m'offres un verre ?

— À 15 heures ?

— Étant donné que je suis chez belle-maman ce soir et qu'à 20 heures, tu seras probablement déjà au lit, autant anticiper. Et puis, on y voit toujours plus clair l'esprit légèrement embué par l'alcool ?

— C'est de qui ?

— De moi.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Clémence en se dirigeant vers le cellier. Alors, j'ai du cidre...

— On n'est pas à un goûter d'anniversaire avec des crêpes...

— Tu donnes du cidre aux enfants, toi ?

— Non, c'est pour les mamans qui s'emmerdent en attendant.

— Je crois que j'ai ce qu'il nous faut, une bouteille de saint-estèphe de 2000. Un millésime.

— Beaucoup mieux !

— Antoine la garde précieusement, il va être vert en découvrant qu'on l'a bue. Ça lui apprendra à me quitter.

— Je vois que tu reprends du poil de la bête.

— Je prends du poil tout court, ça fait une semaine que je ne m'occupe plus de moi.

— Je sais qu'il va te falloir du temps pour encaisser, mais c'est important que tu ne t'oublies pas. Tu dois prendre soin de toi, continuer à te faire jolie...

— À quoi bon, ma vie est foutue !

— Ta vie n'est pas foutue.

- Tout ce que j'ai construit ces vingt dernières années vient de s'écrouler, il ne reste plus rien...
- Si, il te reste Gabriel, un ado génial.
- J'ai même deux ados maintenant, plaisanta Clémence qui commençait à sentir les effets du vin.
- On ne l'avait pas vue arriver, cette crise de la quarantaine !
- Ah ça, pour une surprise, c'est une surprise. J'avais l'impression qu'on était heureux, qu'on avançait dans la même direction, même s'il y avait des hauts et des bas, c'est le lot de tous les couples qui durent, et puis du jour au lendemain, c'était fini.
- Tu imagines quand il va présenter sa gamine à Anne-Marie et qu'elle devra porter des chaussons serpillières ?
- Je n'avais pas pensé à ça, dit Clémence qui riait maintenant de bon cœur.
- La marâtre va s'étrangler.
- Elle l'aura bien mérité avec tout ce qu'elle m'a fait voir !
- C'est clair, c'est une sacrée peau de vache. Tu sais quoi, je parie qu'elle va te regretter...
- Ça, j'en doute.
- #jepleure #jeris #lesmontagnesrusses*

Chapitre 10

Deux semaines s'étaient écoulées depuis le cataclysme. Clémence était assise dans la salle à manger de ses parents, une coupe de champagne à la main. Habituellement, les réunions familiales étaient plus espacées mais Nathan, le fils aîné de son frère, avait eu la bonne idée de naître un 28 mars. On prend les mêmes et on recommence. Elle s'était fait violence pour s'habiller un dimanche et se traîner jusqu'au pavillon de banlieue parisienne où elle avait grandi. À peine une demi-heure qu'elle était là et déjà, elle n'en pouvait plus. Il régnait dans la pièce un brouhaha incessant à vous mettre la tête à l'envers. Nathan était tout excité à l'idée de recevoir des cadeaux et Noé, son petit frère, tout excité à l'idée de ne pas en recevoir, donc les deux criaient mais pour des raisons différentes. Comme si ce n'était pas suffisant, Marianne, la mère de Clémence, stressée de recevoir toute la famille, montait régulièrement dans les aigus. Et enfin, Olivier parlait fort, parce qu'il avait toujours parlé fort depuis le jour où sa voix avait mué. Un beau tableau de famille. Elle remarqua que sa coupe était vide, il fallait lever le pied, autrement elle ne serait plus en état de prendre le volant et il était hors de question de passer la nuit à Villejuif.

— Oli, tu ne veux pas emmener les enfants dans le jardin avant qu'on passe à table, histoire qu'ils se défoulent un peu ? suggéra Sophie à son mari.

Excellente idée.

— Attends-moi, dit André, je vous accompagne, on va taper un peu dans la balle.

Ne me laisse pas seule avec elles, papa.

— Super, papy vient jouer au foot ! crièrent en stéréo les garçons en courant vers la porte d'entrée.

— Alors, comment se passe la cohabitation avec Antoine ? demanda sa belle-sœur une fois le calme revenu dans la maison.

— Tout de même, quelle drôle d'idée ! commenta sa mère avant qu'elle n'ait le temps de répondre.

C'est parti...

— C'est bizarre.

Je ne vais pas leur dire que je me cache pour chialer dans la chambre quand il est là et que j'alterne avec le canapé quand il n'est pas là.

— Il n'amène pas sa copine à l'appartement au moins ? demanda Sophie.

— Euh, non, il ne m'a pas encore fait cet affront.

Et j'espère que ça n'arrivera pas, autrement je serais capable de passer la main de cette fille au blender. Et comme j'en ai deux...

— Clémence, tu te laisses aller, ce n'est pas bon pour ce que tu as ! la sermonna sa mère comme si elle s'adressait à une enfant.

Et qu'est-ce que j'ai au juste ? Une maladie ? Le célibat. Une tare ? Le tragique fléau de la femme larguée après 40 ans.

— Sincèrement maman, je donne le change au bureau toute la semaine...

— Si Antoine te croise dans cet accoutrement, à peine coiffée, pas maquillée, c'est certain qu'il ne va jamais revenir !

— Il ne va pas revenir maman, répondit Clémence, lasse.

— Viens avec moi chez le coiffeur la semaine prochaine, Sylvie s'occupera personnellement de toi.

Une permanente et ça repart.

— Merci, ça va aller.

Mon mari me quitte sans préavis pour une fille qui n'était même pas née quand on s'est rencontrés, ou alors qui portait encore des couches, et ce serait à moi de faire des efforts pour le reconquérir ? Mais dans quel monde de fous vit-on ?

— Il faut que tu te ressaisisses, tu n'es pas la première à qui ça arrive !

C'est supposé me consoler ? Youpi, nous sommes des centaines à chialer le week-end en pyjama devant la télé ! Des milliers peut-être ? Combien sommes-nous au juste ?

— Au cas où ça t'aurait échappé, ça ne fait que deux semaines...

Soit une semaine par décennie de vie commune réduite à néant.

— ... il me faut du temps pour faire mon deuil.

Après tout, « mon » Antoine est mort.

— Tu t'écoutes trop, ma fille, c'est une question de volonté !

L'homme moderne est sommé de s'adapter en permanence, à tout, de se relever après une épreuve, d'en sortir plus fort aussi. Clémence se sentait opprimée, ce discours était ultra culpabilisant. Pire encore, une agression.

— J'en ai marre, s'agaça Clémence. J'ai envie qu'on me laisse être triste si ça me chante, façon de parler, malheureuse, broyer du noir sur mon sofa... qu'on me laisse aller mal.

— Mon Dieu, tu es en train de nous faire une dépression, s'affola sa mère.

— C'est ce qui est arrivé à ma copine Claire, s'empressa de commenter Sophie.

— Tu vas finir par avaler un tube de somnifères, ces choses-là arrivent plus vite qu'on ne le pense.

Je me demande ce qui est pire, le tube de médicaments ou vous écouter parler de moi comme si je n'étais pas là ?

— Claire a aussi tenté de se suicider ? questionna Marianne.

Pourquoi aussi ? Je n'ai rien fait. Ou alors si, et mon entreprise a été couronnée de succès, je suis morte et je les entends de là-haut. Mais alors, quel intérêt d'en finir si c'est pour continuer à les entendre ?

— Non, elle est allée voir un psy, ça l'a sauvée !

— Et tu crois que tu pourrais demander son nom à ton amie ?

— Bien sûr, elle sera ravie d'aider.

Non, mais ça ne va pas la tête, je n'ai jamais dit que je voulais aller voir un psychologue.

— Merci Sophie, mais ça n'est pas nécessaire.

— On pense toujours qu'on va s'en sortir seule et puis...

— Je n'en ai pas besoin, je t'assure, répéta Clémence qui se contrôlait pour ne pas perdre son calme.

— Mon amie Claire pensait aussi pouvoir s'en sortir seule jusqu'au jour où elle a oublié d'aller chercher son fils à l'école parce qu'elle avait pris son homme en filature. Elle avait d'ailleurs bien fait les choses, perruque et lunettes de soleil. Bref, comme elle l'avait pressenti, il la trompait avec la coiffeuse.

— Oh non ! s'exclama sa mère. S'il arrivait quelque chose à Gabriel...

— Il a 17 ans, maman. Ce serait grave si on venait le chercher à la sortie du lycée...

— Bref, ma copine Claire ne s'en rendait pas compte mais elle était en train de devenir folle.

— Stop ! cria Clémence sur un ton qui ne lui ressemblait pas. Je me contrefiche de ta copine Claire. Elle a deux enfants de deux papas différents et elle est actuellement, ou elle était jusqu'à récemment, avec un troisième homme qui n'est le père d'aucun d'eux. Je ne suis pas Claire, je n'ai rien à voir avec cette fille qui, à mon humble avis, était folle bien avant et devrait plutôt consulter un psychiatre !

— Tu vois, tu deviens agressive. Parler avec un spécialiste te ferait le plus grand bien.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda André qui venait de rentrer, alerté par les cris.

— Notre fille va aller voir un psychologue.

J'ai dû manquer un épisode.

— Ah bon ? demanda-t-il, surpris.

— Oui, ça va l'aider à canaliser son agressivité et à reprendre goût à la vie.

Après tout, je pourrais peut-être en profiter pour parler de ma relation compliquée avec ma famille ?

— Très bien, je vais aller voir quelqu'un, capitula Clémence qui voulait plus que tout que cette conversation se termine.

— Tu vois, quand tu veux, tu sais être raisonnable.

J'ai surtout l'impression d'avoir été raisonnable toute ma vie.

— En revanche, je m'occupe moi-même de choisir le praticien.

— Tu es sûre, tu ne veux pas plutôt prendre quelqu'un qu'on connaît, une recommandation ? tenta sa mère.

— Certaine.

— À table tout le monde !

#mapremieretherapie #yapasdagepourdevenirfolle

Chapitre 11

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Clémence ?

Ma famille, je voulais qu'ils me fichent la paix.

— Une séparation difficile.

— Difficile pour qui, Clémence ?

— Je dirais pour moi, étant donné que c'est moi qui suis allongée sur votre divan.

Pendant que l'autre se paye du bon temps. Je ne sais pas ce qui m'a pris d'accepter, avec le prix de la séance j'aurais pu me payer une nouvelle tenue. D'un autre côté, à quoi bon ?

— Racontez-moi tout ça.

Appelez ma famille, ils vous expliqueront très bien.

— La séparation ?

— Non, avant la séparation.

Il ne serait pas plus simple d'envoyer une sorte de CV avant le premier rendez-vous, ça éviterait d'avoir à ressasser toutes les choses désagréables ?

— Eh bien, j'ai rencontré mon mari, enfin mon futur ex-mari, il y a vingt ans, nous avons un fils de 17 ans, Gabriel. Nous habitons dans un joli appartement du quinzième arrondissement dont il va falloir nous séparer très bientôt et jusqu'à il y a trois semaines, j'avais l'impression que tout allait bien dans notre vie. Jusqu'à ce qu'il m'annonce qu'il était tombé amoureux de quelqu'un d'autre, l'amour, il appelle ça de l'amour ! s'emporta Clémence.

— Vous avez manifestement un problème avec « l'amour », nous y reviendrons tout à l'heure, poursuivez.

Pourquoi j'ai choisi ce psy déjà ? Ah oui, j'ai fermé les yeux et mis mon doigt au hasard sur la page. Quand je dis que je n'ai pas de chance.

— Donc, il a rencontré quelqu'un au bureau, une jeune femme de 26 ans. Il en a 45.

— Je vois.

Je suis sauvée.

— Voilà, il n'y a pas grand-chose à dire de plus...

— Et votre fils Gabriel ?

Clémence fixait le médecin en s'efforçant de rester concentrée. Une heure. Soixante minutes. Ce serait vite passé.

— Vous ne voulez pas répondre ?

— Parce que c'était une question ?

— Bien entendu.

On pourrait demander à Bernard Pivot mais, moi, je dis qu'il manque

un verbe pour que l'on puisse appeler ça une question.

— Quel genre d'enfant est-ce ?

— C'est un garçon dynamique, attentionné, bon élève. Nous sommes, enfin nous étions, une famille très unie. Il est super, conclut Clémence.

— Est-ce que vous avez rencontré avec votre fils des problèmes à l'école ?

— Non.

— Des problèmes d'alcoolisme, de consommation de produits illicites ?

Il n'écoute pas ce que je lui dis ou quoi ?

— Non, c'est un adolescent tranquille.

— Donc, pas de disputes avec son papa à son sujet ? De tensions à la maison...

— Non.

— Très bien.

— Parlez-moi de vous.

— Je suis assistante marketing dans une entreprise qui fabrique des produits d'entretien.

— Vous aimez votre travail ?

Je déteste mon boss mais je ne pense pas que cela soit pertinent pour notre affaire, je sens qu'il serait capable d'établir un lien avec le départ (aller simple) d'Antoine.

— Oui.

— Et vous avez des passions dans la vie ?

— La pâtisserie, répondit Clémence spontanément.

— Pourquoi la pâtisserie ?

— Cela m'apaise. Le monde dans lequel nous vivons est si souvent déconnecté du réel, de l'essentiel, que faire quelque chose de ses mains procure une certaine satisfaction.

— Vous trouvez le monde irréel ?

— Prenez mon exemple, je passe mes journées à essayer de convaincre des gens que notre nouvelle lessive va changer leur vie. C'est un peu superficiel comparé aux gens qui cultivent la terre, qui forment les futures générations ou qui sauvent des vies, vous ne trouvez pas ?

— Sans doute...

— Et puis, j'aime faire plaisir aux autres. Pâtisser est un acte de partage, d'amour en quelque sorte.

— Peut-être que votre conjoint s'est trouvé délaissé dans votre rapport fusionnel à la pâtisserie ?

Peut-être que c'est vous qui devriez me payer pour écouter de telles âneries ?

— Je vous rassure, docteur, il a largement profité de mes bons

desserts.

— Très bien. Avez-vous des amis ?

— Oui.

— Plusieurs ?

— Oui, pourquoi j'ai l'air à ce point désespérée ?

— Je ne dis pas cela. Avez-vous des envies suicidaires ?

De meurtre plutôt.

— Non.

— Vous venez de toute évidence de subir un traumatisme, un événement qui peut paraître anodin, banal pour certains, comme votre mari qui envisage très probablement les choses différemment, et vous êtes affectée par cet événement.

Comme il ne disait plus rien, Clémence en déduisit qu'il attendait une réponse.

— C'est ça, j'ai l'impression d'avoir perdu pied, que ma vie s'est arrêtée. Je ne sais plus pourquoi je me lève le matin...

— Avez-vous déjà entendu parler du mot « résilience » ?

Il faudrait avoir hiberné les six derniers mois pour être passé à côté du phénomène. Un mot jusque-là utilisé par une poignée d'initiés qui faisait probablement désormais partie des premiers mots enseignés aux enfants dans les écoles maternelles. « Ton camarade t'a volé le camion de pompier ? » « Résilience, mon petit. Il faut prendre acte de cet événement traumatique pour ne pas vivre dans la frustration et te construire d'une manière socialement acceptable. » Alors qu'avant on disait : « Il faut prêter les jouets à tes petits camarades. » Et on se demande en quoi le monde actuel est déconnecté de la réalité ?

— J'en ai effectivement entendu parler.

— Votre mari vous a quittée, c'est un fait, mais essayez d'envisager cette épreuve comme une opportunité de devenir plus forte.

Et qu'est-ce que je vais faire, forte et seule, dans un deux-pièces de banlieue ?

— J'ai peur de ne pas vous suivre, docteur...

— Eh bien, vous pouvez choisir de vous apitoyer sur votre sort et sombrer dans la dépression mais c'est la solution de facilité.

— Croyez-moi, ces dernières semaines ont été tout sauf faciles.

— Vous voyez ?

— Quoi ?

— Vous vous lamentez, c'est typiquement le genre de discours qui ne vous mènera nulle part.

Il faut encaisser en silence. Souffrir pour être belle. Souffrir pour enfanter. Souffrir pour être malheureuse. Tu souffriras, ma fille.

— Le malheur n'est pas une destinée, rien n'est irrémédiablement inscrit.

— Et concrètement, qu'est-ce que cela signifie ?

— Il ne tient qu'à vous de choisir d'aller de l'avant.

Avant que Clémence réponde qu'elle ne voyait toujours pas comment cela pouvait se traduire dans son quotidien, le psychologue annonça que la séance était terminée. Il inscrivit trois autres rendez-vous dans son agenda et la raccompagna jusqu'à la porte de son cabinet.

— Et, souvenez-vous Clémence, la ré-si-lience. En plus, ça rime.

#jaibesoindunverredetouteurgence #çarimeaussi

Chapitre 12

— Je ne comprends pas pourquoi tu es allée voir ce type !

À peine sortie du cabinet, Clémence avait envoyé un SMS à Alice, ou plutôt un SOS, qui en meilleure amie qui se respecte, s'était empressée de la rejoindre pour prendre un verre. Elles en étaient déjà à leur deuxième mojito.

— Pour avoir la paix !

— Clémence, rassure-moi, si ta mère te demande de te jeter sous un train, tu ne le feras pas ?

— C'est ma mère, pourquoi elle me demanderait une chose pareille ?

— C'était une image... quoique.

— Eh bien, tâche de trouver une image moins *Game of Thronesque*.

— Sincèrement, des soirées cocktails entre filles, voilà ce qu'il te faut !

— J'avais oublié à quel point c'était bon.

— Les mojitos ?

— Tout. L'ambiance, la musique, les gens qui font la fête, se sentir légère...

— Nos têtes, en revanche, risquent d'être lourdes demain au bureau.

— Pour une fois, on s'en fiche ! lança Clémence, grisée par l'alcool.

— On verra si tu penses toujours la même chose demain matin.

— Depuis qu'Antoine m'a quittée, j'ai l'impression que tout le monde me dit ce que je dois faire, ma famille, Internet, les magazines et maintenant ce psy. Il faut être heureux à tout prix, le vingt et unième siècle ou la quête du bonheur absolu, mais moi je viens de me prendre une météorite sur la tête – une semblable à celle qui a marqué la fin du crétacé –, je ne peux pas me relever et faire comme si de rien n'était. Il a fallu combien d'années à la terre pour s'en remettre ?

— Un certain nombre, consentit Alice.

— Tu sais, il n'y a qu'à toi que je peux dire ça, j'ai l'impression de devenir folle par moments.

— Toute femme qui se respecte se doit d'avoir un brin de folie ! plaisanta Alice.

— Oui mais là, je ne me reconnais plus. Je suis jalouse de cette fille, j'en arrive même à être envieuse de sa jeunesse, tu te rends compte ?

— Je ne suis ni psy, ni médecin, mais je dirais que c'est une réaction normale.

— Et je m'énerve pour un rien, le week-end dernier je me suis défoulée sur ma belle-sœur.

— Il faut reconnaître qu'elle en tient une couche.

— Ce n'est pas une raison. Tu crois que je suis en train de devenir une vieille fille aigrie ?

— Je crois surtout que tu es trop dure avec toi-même. Ton mari vient de te quitter et tu devrais rester la douce et docile Clémence ? En plus, monsieur continue de se pavaner au domicile conjugal. Ta vie est une sorte de vaudeville contemporain...

— Tu trouves que je suis docile ? répéta Clémence.

Alice ne voulait pas blesser son amie mais elle songea qu'il était temps d'avoir une discussion avec elle, pour son bien. C'était cela aussi l'amitié, être capable de dire à l'autre des choses difficiles à entendre.

— Écoute, tu es une personne empathique et généreuse, c'est tout à ton honneur mais ça se retourne parfois contre toi.

Clémence ne dit rien, elle se contenta d'écouter.

— Avec Antoine par exemple, ça fait des années que tu gères tout à la maison pendant que monsieur va jouer au squash, au tennis, au golf...

— Antoine ne joue pas au golf.

— Ce n'est probablement qu'une question de temps avant qu'il s'y mette. Ce que j'essaie de te dire, c'est que depuis que je te connais, je te vois te démener seule pour ta petite famille.

— Un couple est fait de concessions.

— Je suis d'accord, mais elles doivent être dans les deux sens.

— Antoine est très pris par son travail...

— Il l'est visiblement moins lorsqu'il s'agit de cette Lola.

Sa remarque avait fait mouche. Alice avait raison, le nouvel Antoine était disponible, inventif même, il sortait sa petite amie, l'emmenait en week-end. Cela faisait combien de temps qu'ils n'étaient pas partis en week-end tous les deux ? L'image de son pathétique déjeuner d'anniversaire dans la brasserie en bas de chez eux lui revint soudain en mémoire.

— Tu as raison, je réalise que ça fait un moment qu'Antoine me considère plus comme l'intendante de la maison que comme sa femme, que comme une femme tout court.

— Il est grand temps que tu penses à toi, ma belle. Et puisqu'on parle des sangsues, il est plus que temps aussi que tu coupes le cordon avec ta mère.

— Ma mère, une sangsue ?

— Oui. Elle te fait courir partout pour un oui, pour un non, et de

préférence en te prévenant à la dernière minute. Et toi, tu rappiques sans rien dire.

— Mais, elle n'a pas le permis et papa ne conduit plus avec ses problèmes de vue.

— Ôte-moi d'un doute, ton frère a bien le permis ?

— Oui...

— Alors, la prochaine fois que ta mère a besoin de tes services, tu lui demandes gentiment de s'adresser au petit dernier !

— C'est ma mère tout de même...

— C'est aussi la sienne, ça tombe bien.

— Vu comme ça...

— Je sais que pour le moment tu as l'impression d'être au fond du trou – je te l'accorde, c'est un peu le cas –, mais tu es une fille super, tu vas te relever. Et, je suis certaine que la vie te réserve de belles choses.

— Comme un petit T2 en banlieue parce que je ne vais pas avoir les moyens de me prendre un appart dans Paris ?

— Déjà, il y a des banlieues très sympas.

— Celles-ci affichent un prix du mètre carré semblable à celui de la capitale, répondit Clémence, morose.

— On oublie l'appart donc...

— Je me sens triste, je me sens seule, je me sens moche.

— Classique.

— Et aussi, je suis en colère parce que je n'ai rien demandé de tout ça !

— Bon, pour commencer, tu n'es pas moche, j'en connais même un qui te trouve plutôt à son goût.

— Ah oui, qui ça ? Thierry, le pervers du service juridique qui saute sur tout ce qui bouge ?

— Damien.

— Damien ? répéta Clémence en manquant de s'étrangler avec son cocktail. N'importe quoi, je ne suis pas du tout son genre ! Il me faut un autre verre. Serveur, une pina colada, s'il vous plaît.

— Tu es sûre que tu veux faire des mélanges ?

— Il faut profiter. *Carpe diem*. La vie est trop courte.

— Comme tu voudras...

— Son genre, c'est plutôt Émilie de la compta, cette fille a des jambes interminables.

— Les tiennes aussi sont jolies.

— Elles ne tiennent pas la comparaison. Émilie, c'est genre la tour Eiffel, alors que moi, c'est la France miniature !

— Je connais des hommes qui ont le vertige.

— Tu parles... Et puis, d'ici peu, j'aurai des varices et la ménopause me guette.

— Tu as raison, il faut envisager l'euthanasie au plus vite.

— Rigole, mais tu verras quand tu auras mon âge, plaisanta Clémence en levant le verre que le barman venait de déposer devant elle.

— Je n'ai que deux ans de moins que toi, répliqua Alice en l'imitant. À nous.

— À nous. Dis...

— Quoi ?

— Tu disais ça pour me remonter le moral ?

— Que tu as de jolies jambes ?

— Non, Damien.

— Ah, je vois que le beau Damien ne te laisse pas indifférente.

— N'importe quoi ! Je me demandais juste pourquoi tu avais dit ça.

— « Tes nouvelles lunettes te rendent terriblement sexy », mimait Alice d'une voix langoureuse.

— Il n'a pas dit ça ! pouffa Clémence.

— Bah, c'est en tout cas ce que ses yeux semblaient nous crier.

— Parce que tu es ophtalmo, maintenant ?

— Et toi tu es saoule.

— Peut-être...

— Ça n'a rien à voir avec l'ophtalmologie, Clémence, il s'agit de séduction et, crois-moi, je m'y connais en science de la séduction.

— Une science, carrément.

— Tu veux connaître mon diagnostic ?

— Pourquoi m'en priver puisqu'il semble que j'aie affaire à une experte ?

— Eh bien, tu es restée trop longtemps avec un homme qui ne te voyait pas à ta juste valeur, forcément cela a fini par entamer ta confiance en toi. Mais tu es belle, tu es drôle, tu es une nana géniale, une super amie et surtout, tu n'as rien à envier à cette gamine.

— Merci.

— Il n'y a donc rien d'anormal à ce qu'un mec comme Damien te trouve à son goût.

— Mouais...

— Et au travail, c'est pareil, arrête de douter. Si tu n'étais pas là, ce gros nul d'Éric se serait déjà fait virer depuis belle lurette.

— Tu as raison ! s'écria Clémence en sortant son téléphone de son sac.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'écris à Éric !

CLÉMENCE

J'arriverai plus tard au bureau demain, en fait non c'est déjà

aujourd'hui. Vous n'avez qu'à commencer à travailler sans moi. Pour une fois, ça vous changera. Et pour information, l'esclavage a été aboli en... je ne sais plus quelle année.

— C'est fou ce que ça fait du bien de dire ce qu'on pense.

— Attends, tu n'as pas envoyé ça ?

— Si, pourquoi ?

— Rien, c'est peut-être un poil trop direct.

— Alice...

— Quoi ?

— Je crois que je vais vomir, dit Clémence en portant sa main à sa bouche.

#jesuismalade #completementmalade

Chapitre 13

— Ma pauvre, ça ne te réussit pas de faire la fête ! persifla Antoine en guise de bonjour lorsqu'elle pénétra dans la cuisine.

Froid. Cassant. Le nouvel Antoine était devenu méchant. Ce cru ne serait certainement pas un millésime. Elle s'était peut-être mise des œillères pendant toutes ces années sur un prétendu bonheur conjugal qu'elle était finalement seule à entretenir mais d'aussi loin qu'elle se souvienne, son mari n'avait jamais été méprisant ou hautain. Chacun en tirera les conclusions qu'il voudra, toutefois, il semblait évident que sa nouvelle petite camarade avait une mauvaise influence sur lui.

— Bonjour à toi aussi.

— D'après ce que j'ai pu entendre, tu as passé une bonne partie de la nuit au-dessus de la cuvette des toilettes...

C'est toi qui me donnes envie de vomir.

— ... ce n'est plus de ton âge de boire !

Elle préféra ne pas répondre, elle n'était pas en état. Sa tête devait peser le poids d'une pastèque, et elle avait la désagréable impression qu'elle tournait. Était-ce contradictoire ? Apparemment non. Elle avait aussi quelques petits problèmes de coordination, se pouvait-il qu'elle soit encore saoule ? Le psy avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le mojito, c'était sa faute à lui si elle avait trop bu. Il faudrait qu'elle songe sérieusement à trouver un exutoire ayant moins d'effets secondaires, comme le yoga ou la boxe.

— Tu pourrais me prêter ta voiture demain ? demanda Clémence pour changer de sujet.

— Ma BM ?

— Oui, pourquoi tu en as une autre ?

— Tu as la tienne.

— Elle est trop petite. Une collègue se débarrasse de son meuble à chaussures, et étant donné que je vais devoir me remeubler très prochainement, j'anticipe.

— Je suis contente d'entendre que tu as décidé d'aller de l'avant mais désolé, c'est non pour la voiture.

— Pourquoi ?

— Je ne prête pas ma voiture, je n'ai pas envie de me retrouver avec des rayures...

— Il n'y a aucune rayure sur la mienne.

— Et je ne vais certainement pas aller au bureau en Smart !

Nous y voilà, ça ferait tache pour le futur DRH France de Gatex. Ou bien, la petite Lola pourrait avoir l'impression d'avoir mis ses œstrogènes

dans le mauvais panier. Pas de mauvais esprit Clémence, ne t'abaisse pas à ça.

— Tu n'as qu'à demander à ta collègue de te l'apporter à la maison.

— Bien sûr, elle me le donne et en plus elle devrait faire la livraison à domicile ?

— Écoute, tu te débrouilles comme tu veux, ce ne sont pas mes affaires.

— Tu avais dit en me vendant ton concept idyllique de cohabitation forcée qu'il fallait qu'on se comporte en adultes...

— Et ?

— Tu te comportes comme un gamin capricieux qui ne veut pas prêter ses jouets !

Le Doliprane 1000 qu'elle avait ingurgité au réveil commençait à faire effet, sa tête pesait désormais le poids d'un petit melon et, à son grand soulagement, elle avait cessé de tourner. Son ventre, en revanche, lui rappelait en permanence ses excès de la veille. Elle avait l'impression qu'un alien se baladait dans ses intestins. Pourvu qu'il s'en aille au plus vite et de préférence par intervention divine, les toilettes de la société n'étant pas particulièrement bien insonorisées.

Sa partenaire de crime n'était pas encore arrivée. Comme Clémence l'enviait, quelques heures de sommeil supplémentaires auraient sans doute permis de limiter les dégâts. Elle devrait prendre exemple sur Alice, d'ailleurs si elle se souvenait bien, cette dernière lui avait conseillé, quelque part entre un mojito et une pina colada, d'arrêter d'être gentille avec tout le monde. Antoine et Éric en tête de liste. Elle aurait dû s'octroyer un petit « retard conventionnel » ce matin. Mais puisqu'elle était déjà là, il ne restait plus qu'à commencer les injections de caféine au plus vite. À la cafétéria, elle trouva Damien en conversation avec Franck, un commercial de la division « Hygiène », ils s'interrompirent pour échanger avec elle.

— Salut Clémence.

— Bonjour Franck, bonjour Damien.

Damien ? Pourquoi ce prénom me dit quelque chose ?

— Je me trompe ou il y en a une qui a un peu trop fait la fête hier soir ? la taquina ce dernier.

Que signifie ce petit sourire ? Charmant au demeurant. Mais oui, c'est ça, ça me revient, Alice a prétendu qu'il en pinçait pour moi...

— N'importe quoi ! s'entendit dire Clémence à voix haute.

— Comment ça, n'importe quoi ? demanda Damien, amusé.

N'importe quoi, c'est le cas de le dire...

— Désolée, ça ne t'était pas adressé, ni à Franck d'ailleurs..., bredouilla Clémence.

Comme aucun des deux ne prenait la parole, elle se sentit obligée de se justifier.

— J'avoue, on a un peu forcé sur les mojitos avec Alice hier soir.

— Je vois, la prochaine fois que vous décidez d'aller faire la fête, les filles, faites-nous signe, dit Damien avec un petit clin d'œil.

C'est une invitation ? Bien sûr que non, rappelle-toi, ce genre de mec sort avec des filles comme Émilie. Et j'ai rêvé ou il m'a fait un clin d'œil ? Probablement un tic nerveux.

— Carrément, enchérit Franck.

Je suis sûre qu'ils disent ça à toutes les filles de la boîte... De toute façon, ce n'est plus de mon âge, ce genre de soirée.

— Tu es sûre que tu vas bien Clémence ? demanda Damien.

— Oui, pourquoi ?

— Tu viens de mettre du sucre dans ton potage.

— Ah oui... c'est un remède de grand-mère contre la gueule de bois...

— Jamais entendu parler.

— Ça vient du... Bhoutan.

Pourquoi j'ai dit ça ?

— Les moines bouddhistes boivent ? interrogea Damien de plus en plus perplexe.

C'est de pire en pire.

— Il faut croire que oui, conclut Clémence avant de retourner à son bureau avec son gobelet de soupe au sucre.

Super, maintenant il doit me prendre pour une alcoolique et une folle.

Clémence s'apprêtait à porter la potion de Bouddha à ses lèvres – il ne faut pas gaspiller la nourriture – lorsqu'Éric se matérialisa devant elle. Elle payait sans délai pour son mensonge.

— Finalement, vous êtes à l'heure, Clémence, lui dit-il avec un petit sourire beaucoup moins charmant que celui de Damien.

Je suis toujours à l'heure...

— Dans mon bureau ! aboya-t-il ensuite.

Vous pourriez parler moins fort, ça résonne dans ma tête.

— Fermez la porte.

L'affaire a l'air sérieuse. Fermeture d'usine. Plan social. Licenciements de masse.

— Vous pouvez m'expliquer ceci, dit-il en lui tendant son téléphone.

Zut de flûte. Un seul licenciement, le mien.

Clémence déglutit, avec difficulté au vu de sa bouche pâteuse, en lisant les mots affichés sur l'écran d'Éric. Des mots familiers.

CLÉMENCE

J'arriverai plus tard au bureau demain, en fait non c'est déjà aujourd'hui. Vous n'avez qu'à commencer à travailler sans moi. Pour une fois, ça vous changera. Et pour information, l'esclavage a été aboli en... je ne sais plus quelle année.

Elle essaya d'analyser la situation aussi vite que son cerveau le lui permettait, c'est-à-dire au ralenti. Avouer et par conséquent s'excuser, mais il lui faudrait dans ce cas reconnaître qu'elle n'était pas dans son état normal. Double humiliation. Ou mentir. Antoine lui avait bien menti pendant des mois. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle se retrouvait aujourd'hui dans cette situation pour le moins délicate.

— Mon petit-neveu a dû s'emparer de mon téléphone sans que je m'en rende compte.

— À une heure du matin ? demanda Éric, manifestement peu crédule.

La prochaine fois, j'éteins mon téléphone avant le premier verre.

— Il dormait chez moi la nuit dernière... et il est somnambule. C'est impressionnant, parfois il va ouvrir le frigo en pleine nuit...

— Vous me prenez vraiment pour un imbécile ?

Il n'y aura pas de prochaine fois.

— Je ne veux pas savoir ce que vous faites de vos nuits, mais que ça ne se reproduise plus ou je porte l'affaire aux ressources humaines. C'est clair ?

— Très clair.

L'humiliation est assez cuisante.

Elle s'apprêtait à sortir du bureau lorsqu'il l'interpella.

— Et Clémence...

Il a changé d'avis.

— Oui.

— Pour votre culture générale, l'esclavage a été aboli en 1848.

Pfff, je parie qu'il a regardé sur Internet !

— Bien sûr, je le savais. Une preuve supplémentaire que ce n'est pas moi qui ai envoyé ce message.

#jefaisnimportequoi #ilfautquecacesse

Chapitre 14

J'ai dû me tromper d'étage, la situation est pire que je le pensais.

Non, ce sont bien mes meubles.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Clémence, affolée en se retrouvant face à des inconnus dans son appartement.

Le fait qu'ils n'aient rien de cambrioleurs, ils viennent rarement accompagnés d'enfants, la rassura légèrement.

— Vous devez être Mme Delattre...

— Plus pour très longtemps. Et vous, qui êtes vous et surtout, que faites-vous chez moi ?

— Enchanté de faire votre connaissance, je suis Sébastien Thomas, dit-il en lui tendant une poignée de main énergique, un ami de Lola...

Clémence regretta aussitôt d'avoir saisi cette main traîtresse.

— ... je suis aussi agent immobilier, et ces gens sont là pour l'appartement.

C'est un cauchemar, ou une hallucination causée par l'excès de mojitos, je vais me réveiller.

La famille ne paraissait pas le moins du monde gênée par sa présence. L'homme et la femme allaient et venaient dans l'appartement, se permettant de faire des commentaires comme si elle n'était pas là, quant aux enfants ils semblaient ravis d'avoir trouvé un nouveau terrain de jeu. Ils couraient librement sous le regard approbateur de leurs parents. Clémence se sentait écœurée de voir son intimité ainsi piétinée par de parfaits étrangers.

— Vous laissez les rideaux ? demanda la femme qui n'avait même pas pris la peine de la saluer.

— Euh, je n'y ai pas réfléchi mais j'imagine que non...

— Dommage. Ils vont bien dans cette pièce, ça m'arrangerait de les garder.

Clémence resta bouche bée, il ne lui serait jamais venu à l'idée de poser ce genre de question et encore moins de répondre une chose pareille. Mais Alice avait sans doute raison, le monde appartenait aux gens culottés, aux sans-gêne, à ceux ou celles qui se servaient.

— Et la lampe ?

— Non, la lampe n'est pas à vendre, répondit Clémence, agacée, et vous pouvez demander à votre fils d'arrêter de mettre ses mains sur les vitres ?

— Ce n'est qu'un enfant...

Elle croyait rêver, un enfant qui n'était pas le sien était en train

de laisser ses empreintes un peu partout sur ses carreaux, elle serait bonne pour les refaire le lendemain, et elle ne devait rien dire ? La cocotte-minute allait bientôt exploser. Elle se tourna vers Thomas ou Sébastien, quelle importance.

— Pourquoi personne ne m'a prévenue ? Je veux dire, c'est la moindre des choses, j'habite ici.

— Désolé, je n'avais que les coordonnées de votre mari, nous avons organisé la visite ensemble.

— Et il est où, lui, d'ailleurs ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Il n'a pas jugé nécessaire de me parler de cette visite ! Au fait, comment êtes-vous entrés ? demanda Clémence, dépassée par la situation.

— Avec ça, répondit l'agent en agitant fièrement des clés devant son nez.

C'en était trop.

— Alors, déjà vous allez me rendre ces clés, dit-elle en s'emparant du trousseau. Ensuite, pour les prochaines visites, je veux être prévenue, elles se feront à mes conditions et pour terminer, tout le monde dehors.

— Quoi ?

— Tout le monde dehors, répéta Clémence sur un ton plus ferme.

— Mais, la famille Bernard est là, tenta mollement l'apprenti agent immobilier.

— Du balai !

— Ça ne va pas de crier comme ça devant des enfants ? s'insurgea la femme.

— J'ai dit de-hors, et plus vite que ça, autrement je vous promets que je vais me mettre à crier beaucoup plus fort !

— Vous êtes complètement folle !

— C'est ça, hurla Clémence avant de claquer la porte.

— C'est la première fois que vous venez ?

Clémence se trouvait cette fois en position assise face à un professionnel de la santé. Son dérapage épistolaire (peut-on considérer un SMS comme un courrier ?) avec Éric et son craquage lors de la visite surprise avaient agi comme un déclencheur. Il était temps qu'elle arrête de se voiler la face et de reconnaître qu'elle avait besoin d'aide. Sa première expérience avec un psychologue ne s'étant pas avérée concluante, elle avait choisi de se tourner vers un médecin généraliste qu'elle ne connaissait pas. Elle ne se sentait pas la force de raconter sa misérable vie au docteur Rénaut qui la suivait depuis la naissance de Gabriel et qui était devenu, au fil des années, le médecin référent de la famille.

— Oui.

En voyant cette femme de taille moyenne, assez corpulente, avec des cheveux poivre et sels attachés en chignon, relativement proche de la retraite, Clémence se demanda si son doigt ne lui avait pas encore joué un mauvais tour en s'arrêtant sur le docteur Jeanin. Elle devrait peut-être arrêter de s'en remettre ainsi au hasard.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Il me faut des cachets pour dormir, oublier, me détendre.

— Ça va faire beaucoup de cachets tout ça. Si vous m'en disiez un peu plus...

Clémence prit une profonde inspiration avant de se lancer pour une énième fois dans le récit de sa triste vie.

— Eh bien, Antoine, mon mari, est parti pour une jeune femme qui a vingt ans de moins que moi, enfin dix-sept pour être exacte, Lola. Bien entendu, elle est jeune et jolie, on quitte rarement pour prendre moins bien...

Ses explications étaient pour le moins confuses – la vente de l'appartement, le vol manifeste dans ses Tupperware, l'intrusion des Bernard, la colocation all inclusive –, toutefois le médecin la laissa parler sans l'interrompre.

— ... moi, je viens d'avoir 43 ans et j'ai le corps qui va avec. Je ne retrouverai jamais personne et le pire est que je n'en ai même pas envie. Ma vie est derrière moi, dit-elle enfin en guise de conclusion.

— Forcément à 43 ans vous n'êtes plus toute jeune, commença le docteur Jeanin.

J'aurais dû m'en douter, Mamie Nova ne risque pas de me comprendre et encore moins de m'aider !

— Vos fesses sont certainement moins toniques que celles de la lolita...

Clémence ne répondit pas, se contentant de regarder le docteur avec un air ébahi en songeant qu'elle ferait mieux de retourner à ses yaourts !

— Votre style... bof. Pour être tout à fait honnête, je comprends qu'il soit parti pour une autre.

Clémence accusa le coup en silence. Après cet entretien, elle avalerait probablement toute la plaquette de médicaments que le médecin lui prescrirait, peut-être même la boîte entière.

— En plus, si vous jouez les Calimero à longueur de journée, ça doit être lassant...

— Là, je ne vous permets pas, protesta Clémence dans un sursaut de dignité.

— Enfin...

— Enfin quoi ?

— Je me demandais quand vous alliez vous décider à réagir.

— C'est ça votre job, achever la bête à terre ?

— Vous n'êtes pas une bête, Clémence, quand à votre état, tout est question de point de vue.

— C'est-à-dire ?

— Je vais essayer de vous faire gagner un temps précieux.

Elle propose de m'euthanasier ?

— Alors, pour commencer je ne vais vous prescrire aucun somnifère, anxiolytique ou autre antidépresseur, hors de question que je vous assomme de cachets et que vous deveniez un fantôme de vous-même pendant que votre ex-mari – autant l'appeler ex, il est déjà loin, vous êtes d'accord – est manifestement en train de bien s'amuser, lui.

— D'accord, acquiesça Clémence, déconcertée par la franchise de la praticienne, avant de poursuivre fébrilement, pas de médicaments alors ?

— Pas de médicaments.

— Même pas un petit pour calmer mes accès de colère ? Vous savez, ça ne me ressemble pas de m'emporter, et je n'en suis pas particulièrement fière.

— Vous n'allez pas vous excuser en plus ! Dans votre situation, ça n'a rien d'anormal, c'est au contraire bon signe.

— Ah bon ?

— Oui, cela signifie que vous êtes humaine et non pas un gros légume. Vous ne voulez pas être un légume, Clémence ?

— Non.

— Parfait. Croyez-moi, certaines de mes patientes ont fait bien pire !

Comme découper leur conjoint adultère ? Non, en fait, je préfère ne pas savoir.

— Ensuite, j'ai une petite méthode assez efficace que j'appelle la phase de « démystification ».

Ne me dites pas qu'avec ma veine je suis tombée dans une secte.

— Cessez de voir cet homme comme votre gentil mari, il ne l'est plus. Et, ne ressassez pas le passé, c'est le meilleur moyen de sombrer dans la dépression, concentrez-vous à la place sur celui qu'il est devenu. Ce soir, chez vous, prenez un papier et un crayon et dressez une liste : insensible, froid, lâche, etc. Vous verrez que le tableau semble tout de suite moins reluisant.

— Pathétique aussi.

— Vous voyez, vous vous prenez déjà au jeu. Quant à cette histoire de colocation forcée, c'est une aberration sans nom, rendez-lui la monnaie de sa pièce.

— Comment ça ?

— Vous ne pouvez pas le mettre dehors, soit, faites-en sorte qu'il n'ait pas envie de rester...

Clémence écoutait à présent attentivement ce médecin pour le moins atypique qui, en un quart d'heure, lui avait dit plus de choses utiles que tout ce qu'on lui avait conseillé en un mois.

— Vous avez vu le film *Tanguy* ?

— Pas que je me souviene.

— Eh bien, programmez-vous rapidement une séance de rattrapage. Ne lui rendez pas la vie trop facile.

— Cette idée va plaire à mon amie Alice...

— Et pour finir, arrêtez de vous dévaloriser. Vous ne devez pas vous comparer à cette fille, vous ne jouez pas dans la même catégorie, elle a 26 ans. Si votre mari a décidé d'aller recruter du côté du bac à sable, c'est lui qui a un problème, certainement pas vous.

— Merci, même si ce n'est pas forcément réconfortant pour autant.

— Vous êtes une jolie femme, et je pense que vous êtes également une belle personne, croyez-en mon intuition, vous allez très vite vous relever.

— Je ne serais pas aussi optimiste que vous, mais merci docteur pour ce discours, je crois que c'est ce que j'avais besoin d'entendre...

— Je vous souhaite bonne chance pour la suite.

— Merci.

— Vous savez, Clémence, je crois en une sorte de justice divine, mais une divinité féminine. Je suis convaincue, comme Linda Lemay, que dans « la basse-cour du vieux Satan, y'a plein de poules en souliers verts, et y'a plein de maris innocents qui les ont jamais vus avant ».

#lessouliersverts #mercimamienova

Deuxième partie

Chapitre 15

J-65. Antoine avait raison, l'appartement s'était vendu en un rien de temps, alimentant au passage grassement le compte en banque de Sébastien Thomas. Si vous passez par la case « notaire », touchez vingt mille. Clémence avait insisté auprès d'Antoine pour que l'apprenti agent immobilier fasse un geste sur sa commission dans la mesure où son amitié avec Lola lui avait octroyé un mandat exclusif sur ce bien. Sa maison à elle. *Business is business* [4], avait répondu Antoine. *Life is a bitch* [5], avait pensé Clémence. La signature avait été une épreuve, il n'était pas facile de voir ce qu'ils avaient bâti au cours de ces vingt dernières années partir dans d'autres mains, mais Clémence s'était résignée, elle appliquait la méthode du docteur Jeanin, la démystification. Ce quatre-pièces dans le quinzième arrondissement n'était pas son petit cocon familial, il ne s'agissait que de murs, rien de plus. Et, elle allait en trouver d'autres très bientôt. Et puis, il fallait voir le côté positif, c'en était enfin fini des visites, ces gens qui piétinaient son intimité au sens propre comme au figuré, et cela sonnerait aussi bientôt le glas de cette colocation absurde. Dans soixante-cinq jours, pour être précis.

— Tu es encore en pyjama ?

Clémence manqua de renverser son café. Cela faisait maintenant un mois qu'Antoine lui avait signifié la fin de leur union, pourtant il se permettait encore régulièrement de lui faire des remarques. C'était, comme on dit, la double peine.

— Oui, on est samedi, j'avais envie de prendre mon temps. Ça te pose un problème ? demanda Clémence qui gagnait peu à peu en assurance.

— Non, mais je trouve que tu te laisses aller. Je dis ça pour ton bien, précisa Antoine en se servant un verre de jus d'orange.

Je t'en prie, sers-toi, prends mon Tropicana, pur jus d'orange pressée. Et, si tu crois que je n'ai pas remarqué que tu avais pris une part de mon gratin de légumes à la feta jeudi soir, tu te mets le doigt dans l'œil. Rassure-toi, Antoine, je ne me laisse pas aller.

— Je te sers un verre ? proposa Antoine, généreux.

On voit que monsieur est de bonne humeur à la perspective de son escapade romantique.

— Non merci.

— J'ai regardé la météo, il va faire un temps superbe à Cabourg ce week-end !

« Cabourg », tu as raison de le répéter au cas où je n'aurais pas

encore compris !

— Un collègue m'a recommandé un super hôtel en front de mer, il paraît que Brad Pitt y est déjà descendu.

— Je vois que tu as sorti le grand jeu à ta « copine ».

Clémence avait prononcé ce dernier mot avec amertume. Le temps passait mais certaines choses, elles, ne passaient pas.

— À mon âge, je ne vais tout de même pas dormir dans un Formule 1...

C'est clair, en plus avec les économies que tu fais grâce à cette colocation, tu aurais tort de te priver !

— J'imagine qu'il doit y avoir de super restaurants de fruits de mer ? demanda Clémence qui s'était radoucie.

— Oui, j'en ai d'ailleurs réservé un pour ce midi. Déguster un plateau devant la mer, le rêve.

Tu m'étonnes, j'en rêvais justement pour mes 43 ans.

— J'imagine...

— Bon, je dois y aller, tu n'aurais pas vu mes nouvelles lunettes de soleil ?

Je ne suis pas ta mère. Je ne suis plus ta mère. Tout compte fait, autant lui dire, il sera plus vite parti.

— Elles sont sur le meuble de l'entrée.

— Super, je file. Bon week-end !

C'est ça, bon week-end !

— Salut mam's, tu déjeunes avec moi ?

Ces dernières semaines, Gabriel avait passé peu de temps à l'appartement. Une nuit chez un pote, une soirée qui s'éternisait, un week-end entre copains, toutes les occasions étaient bonnes pour échapper à l'ambiance pesante de la maison. Clémence ne l'en blâmait pas, c'était bien plus sain pour un jeune homme de son âge. Il ne l'oubliait pas pour autant, ils s'organisaient régulièrement des petits tête-à-tête tous les deux, histoire de rattraper le temps perdu, comme ce matin.

— J'ai déjà pris mon petit-déjeuner mais je t'accompagne avec un café.

— Comment vas-tu ? interrogea Gabriel en se préparant des énormes tartines de Nutella. Clémence se demandait comment il pouvait ingurgiter tout ça.

— Je vais bien, ne t'en fais pas.

— Tu as meilleure mine en tout cas.

— Merci, répondit Clémence avec un sourire plein de tendresse. Gabriel était son rayon de soleil, heureusement qu'elle l'avait.

— Tu sais maman, je crois qu'il est temps que tu penses à toi.

— Je pense à moi, mon chéri...

— Que tu penses vraiment à toi. D'ici quelques mois, je vais partir à Bordeaux, tu n'auras plus besoin de laver et repasser mon linge, ni de faire ma cuisine même si je risque de regretter tes bons petits plats et tes desserts...

— Je t'en préparerai quand tu viendras me rendre visite.

— J'y compte bien !

— Je sais que je n'ai pas été un modèle d'exemplarité ces derniers temps mais rassure-toi, je reprends progressivement ma vie en main. Je commence à réfléchir à la suite.

— Je suis content pour toi, maman, tu mérites d'être heureuse.

— J'espère que quelqu'un là-haut t'entend, plaisanta Clémence.

— Là-haut, je ne sais pas mais j'y pense, il y a le papa d'une copine qui est divorcé et plutôt pas mal, je pourrais t'organiser une petite rencontre ? proposa Gabriel sérieux.

Clémence sourit en imaginant son fils entremetteur.

— Je te remercie mais ce n'est pas forcément à quoi je songeais quand je disais que j'allais penser à moi.

— Ok, c'est peut-être un peu tôt mais passons un accord, si tu n'as rencontré personne d'ici le bac, tu vas prendre un verre avec le père de Sofia.

— N'importe quoi !

— Un verre, ça n'engage à rien. Marché conclu ?

De toute façon, il aura probablement oublié d'ici là.

— Marché conclu.

Gabriel était parti retrouver Axel et Simon pour une journée paintball, c'est clair qu'il allait falloir se dépenser après toute cette pâte à tartiner. Clémence, qui s'était entre-temps douchée, était à présent en train de faire le ménage, pimpante, sur du Jean-Jacques Goldman. Elle avait zappé *La vie par procuration*, sujet trop sensible, et chantait à tue-tête sur *Je marche seul*, son plumeau à la main. Lasse de jouer les Cendrillon, elle avait essayé un temps d'ignorer le calcaire dans la salle de bains, les miettes dans la cuisine et les moutons sur le sol, mais c'était au-delà de ses forces, elle ne pouvait pas vivre dans une porcherie. Antoine, en revanche, semblait très bien s'accommoder. Ou alors, il la connaissait, et savait qu'elle allait finir par craquer. Elle avait donc trouvé une sorte de compromis, elle faisait le ménage en omettant la chambre d'Antoine, son étagère dans la salle de bains et sa « moitié » du frigo. Idem pour la lessive, il continuait de mettre son linge sale dans la poubelle mais depuis quelques semaines, il y restait. *Tanguy* faisait son chemin.

En faisant les poussières de la bibliothèque, elle tomba sur le livre de Dorothy Johnson, *La Sagesse de l'ours*, elle l'avait presque oublié. Elle le saisit et ouvrit une page au hasard.

« Mettez de l'énergie positive dans chacune de vos actions, même les plus insignifiantes. Et rappelez-vous qu'il y a toujours quelque chose de bon à retirer. Une heure de repassage, par exemple, peut être l'occasion de réfléchir, voire vous remettre en question. Avais-je vraiment besoin de cette nouvelle robe ? Pourquoi me suis-je emportée contre mon conjoint ? »

— Peut-être parce que c'est un salaud ! Comment j'ai pu lire de pareilles sornettes ? Et m'en inspirer en plus ? Je devais être sacrément désespérée. Combien de femmes as-tu conduit à leur perte, Dorothy ? Tu n'as plus rien à faire ici. Du balai ! Emmaüs ? Non, hors de question que tu fasses d'autres victimes. Poubelle, tu ne mérites rien d'autre !

Alice avait une fois de plus raison, elle aurait dû jeter ce « ramassis de conneries », c'étaient ses mots, depuis belle lurette.

— « J'm'en fous de tout, reprit-elle à tue-tête, de ces chaînes qui pendent à mon cou, j'm'enfuis, j'oublie, je m'offre... »

— C'est quoi, ce bordel ? hurla un Antoine, verdâtre depuis le couloir.

Pas la peine d'être grossier.

— Je fais le ménage, ça se voit, non ?

— Tu peux baisser cette musique ?

— Comme tu voudras, répondit Clémence en s'exécutant. Tu as oublié quelque chose ?

— Le week-end est annulé, j'ai dû choper une gastro...

Il y a une justice.

— Sûr que ce n'est pas très romantique, le week-end Cabourg qui se transforme en week-end cacabourg !

— Ce n'est vraiment pas le moment de faire de l'humour, s'énerva Antoine. Je suis sûr que c'est Claudine qui nous a ramenés ça au bureau, son fils était malade toute la semaine.

Forcément...

— Il n'y avait pas de toilettes chez Brad ?

— Je vois que la situation t'amuse...

— Avoue que c'est drôle, et puis je ne vais pas pleurer tout de même, j'ai déjà assez donné dans ce registre. Bon, j'avais justement fini, je file.

— Tu pars ? demanda Antoine visiblement déçu.

Il ne s'attendait tout de même pas à ce que je joue les gardes-malade ?

— Oui, j'ai un déjeuner.

Clémence appliquait ses bonnes résolutions, elle pensait à elle. Elle irait d'abord manger une salade dans une brasserie, elle n'avait pas encore arrêté son choix sur le lieu, puis elle s'offrirait ensuite un macaron Isphahan chez Ladurée. Après tout, elle le valait bien.

— Au fait, commenta Clémence en enfilant son manteau, il y a des lingettes sous l'évier pour nettoyer les toilettes. Et, tu n'oublieras pas d'aérer pour l'odeur...

Comme dirait Dorothy, profite-en pour réfléchir à ce que tu m'as fait !

— Tu sais si on a des médocs ? demanda Antoine, plié en deux.

— Regarde dans la pharmacie, suggéra Clémence avant de refermer la porte.

Bon courage, j'ai jeté la dernière boîte d'Imodium cette semaine justement. Elle était périmée.

#demerdetoï #sansmauvaisjeudemots

Chapitre 16

Le point G

Clémence s'interrogeait sur sa vie professionnelle. Elle avait jusque-là toujours pensé qu'elle aimait son travail, et c'était vrai d'une certaine façon, mais à bien y réfléchir, c'était surtout les gens qu'elle appréciait, le contact humain. L'équipe « Développement », et leurs idées parfois farfelues ; les commerciaux qui avaient toujours un mot pour la faire rire ; Alice, sa confidente ; Albin du service courrier, le monsieur potins de la boîte, pour ne citer qu'eux. Mais, de l'autre côté de la balance, il y avait Éric et il pesait sacrément lourd. Il venait régulièrement la hanter la nuit dans des cauchemars plus ou moins avouables. La dernière fois, son supérieur hiérarchique s'était présenté à sa porte en bleu de travail, torse nu sous sa salopette – c'est ce détail qui l'avait dissuadée de partager l'anecdote avec Alice – pour lui demander si elle pouvait le dépanner en boudoirs, il voulait faire une charlotte aux fraises. Quelle idée de se lancer dans une charlotte si on n'a pas de quoi réaliser les fondations ! L'esprit de Clémence avait une fâcheuse tendance à prendre des éléments sans aucun lien apparent – quelque chose qu'elle avait fait dans la journée, vu ou simplement entendu à la télé –, les associer de façon plus ou moins aléatoire, pour en faire des rêves très souvent surprenants. Il paraît que c'est très sain. Bref, cette relation toxique l'empêchait clairement de s'épanouir au travail. Elle pourrait bien entendu chercher ailleurs, vendre des yaourts, des téléphones portables, ou même des vêtements de luxe pour être plus glamour mais était-ce vraiment la vie à laquelle elle aspirait ? Elle était tranquillement entrée dans la quarantaine, et plus elle y réfléchissait, plus elle se disait que si elle avait eu le choix, elle aurait aimé faire autre chose. Mais, il aurait fallu y penser plus tôt, avant qu'Antoine ne décide de la quitter. Il avait un bon salaire, elle aurait pu se reposer quelque temps sur lui pour se réorienter, suivre une formation comme Bérénice par exemple. Mais à présent, il était trop tard. Elle s'apprêtait à rejoindre son chef dans son bureau lorsque son téléphone émit un bip.

Sylvain G.

Ça m'a fait super plaisir de recevoir ton message hier ! Qu'est-ce que tu deviens ?

Finalemnt, Éric peut bien attendre un peu.

Clémence D.

Facebook m'a suggéré ton profil... je me suis dit que c'était un signe !

Ok, ce n'est pas exactement comme ça que ça s'est passé mais quelle différence ?

Sylvain G.

Eh bien, je remercie Facebook. Ça doit faire au moins vingt ans ?

Clémence D.

Quelque chose comme ça...

Sylvain G.

Je te revois assise au premier rang en classe, avec tes deux nattes.

Clémence D.

Tu exagères, je n'étais pas toujours au premier rang.

Sylvain G.

À part peut-être au cours de M. Villette.

Clémence D.

Il me faisait peur.

Sylvain G.

Il en effrayait plus d'un. Tu te rappelles le jour où il a balancé le tampon effaceur à travers la classe sur ce fainéant de Stéphane Junot ?

Clémence D.

On n'oublie pas un épisode traumatique aussi facilement.

— Clémence, je n'ai pas toute ma journée ! meugla son supérieur depuis son bureau.

Ça aussi, il faut que ça cesse !

Clémence D.

Je suis désolée, je ne vais pas pouvoir parler maintenant, j'ai une réunion.

Sylvain G.

Aucun souci, moi aussi j'ai un CHSCT^[6].

Clémence D.

Je te fais signe en soirée ?

Sylvain G.

On fait comme ça. Bonne journée.

Clémence D.

Merci, toi aussi.

— J'ai beaucoup réfléchi au visuel pour le lancement d'Éclat, commença Éric dans un grand effort de concentration qui accentuait sa ride du lion.

J'ai peur. Pas du lion, plutôt du concept.

— Imaginez une femme, disons dans les 25 ans, nous sommes là pour faire rêver les gens...

C'est clair, personne n'a envie de voir une femme avec des rides, des

yeux de panda insomniaque et très probablement des vergetures, en train de récurer sa baignoire tout en criant à son aîné de rendre le doudou du petit, sous peine de sanctions, lourdes.

— ... qui nettoie sa salle de bains en dansant avec des écouteurs sur les oreilles.

Absolument pas crédible, mais passons sur ce détail.

— Bien entendu, jolie de préférence.

On ne va quand même pas prendre une moche.

— Et dans une tenue « attractive ».

Sexy.

— Je veux quelque chose de *punchy*, moderne, très millennials !

Les millennials ne font pas le ménage !

— Ils sont partout ! poursuivit Éric.

Partout, sauf dans les publicités pour détergents. En plus, je parie qu'ils n'achèteraient jamais notre produit, pas assez eco-friendly ^[7]!

— Bon, je vous laisse étoffer tout ça et envoyer le brief à l'agence, continua-t-il sans lui laisser le temps de répondre.

— Nous avons terminé ? demanda Clémence perplexe à l'idée de ce brief plus que controversé.

— Oui, enfin non, encore une chose, vous pouvez vous charger de faire circuler une enveloppe pour Laure ? Elle termine son stage dans deux semaines, j'aimerais lui organiser un pot de départ, cadeau, bref tout le tralala habituel.

Mission de la plus haute responsabilité ! En outre, j'ai du mal à voir en quoi cela entre dans mes fonctions.

— Très bien.

— Et, vous serez aimable de vous charger du cadeau également.

Parce qu'il pense que je n'ai pas assez à faire comme ça ?

— J'imagine qu'en tant que femme, vous avez certainement une idée de ce qui pourrait lui faire plaisir.

Ben voyons...

— Je ne la connais pas vraiment...

— Ne dites pas de bêtises, Clémence, vous autres, les femmes, avez un don pour ces choses-là.

Le don de nous faire couillonner alors.

— Par exemple, ma petite amie Thalie, c'est un prénom très rare, qui vient du grec Talia, une des neuf muses de Zeus. Vous saviez ?

— Euh, non...

Je ne vois pas comment j'aurais pu savoir un truc pareil ?

— Eh bien, elle a le chic pour choisir les cadeaux pour ma mère et ma sœur.

Qu'est-ce que je disais, la muse de Zeus est un pigeon comme les autres. Qui voudrait aller acheter le cadeau de sa belle-mère de son plein gré ?

— Elle est directrice de la communication chez Lully, la marque de sportswear.

Il fallait au moins une femme de ce standing pour un homme comme lui.

— Je peux compter sur vous, Clémence ?

— Bien entendu, Éric, c'est comme si c'était fait.

— Café ? demanda Alice.

— Un instant, répondit Clémence qui relisait son email. Voilà, j'envoie et je suis à toi.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Antoine ? interrogea Alice en désignant le goéland qui gisait au fond de la poubelle parmi des débris de verre.

— Il a fait une chute mortelle, répondit Clémence avec le plus grand sérieux.

— À mon humble avis, il a été légèrement aidé.

— Il faut croire qu'il y a une justice.

— J'adore quand tu tiens ce genre de discours. Paix à son âme.

— Ne t'inquiète pas pour lui, il s'est réincarné.

— Ah bon ?

— Oui, en brosse à WC.

— Quoi ? Tu as appelé ta brosse à chiottes Antoine ? demanda Alice hilare.

— C'est ça...

— J'ignore ce qui t'est arrivé mais je t'en supplie, ne change rien, tu es parfaite comme ça.

— Merci.

— Bon, on va se le prendre, ce café ?

— Ça sera un double pour moi.

— À ce point ?

— Éric me prend pour sa stagiaire, qui dans le cas présent doit se charger du pot de départ de son homologue stagiaire.

— Je n'y comprends rien.

— En gros, il me demande de me charger de la collecte de fonds pour le départ de Laure et de l'achat du cadeau.

— Pourquoi toi ?

— Parce que pas lui, j'imagine.

— Il faut que tu fasses quelque chose Clémence, ça ne peut plus durer. Tu pourrais en parler aux ressources humaines.

— Sans doute mais j'essaie déjà de remettre de l'ordre dans ma vie privée, je ne peux pas être sur tous les fronts à la fois.

— Tu as raison, chaque chose en son temps.

— Mais j'ai appris un scoop !

— Raconte ! intima Alice, impatiente.

— Je connais l'identité de sa copine.

— Non ?

— Si, elle s'appelle Thalie, c'est une des muses de Zeus, ironisa Clémence, et elle est directrice de la communication chez Lully.

— Éric sort avec une ex de Zeus ! commenta Alice en pianotant sur son portable.

— Il lui fallait quelqu'un à la hauteur de son immense talent.

— Bizarre...

— Quoi ?

— Tu es sûre que c'était bien ce nom-là ?

— Certaine, pourquoi ?

— Eh bien, regarde, je te présente la directrice de la communication de Lully, dit Alice en lui tendant son téléphone.

— Brigitte Bernard, lut Clémence à voix haute. Effectivement, ça ne sonne pas très grec.

— Je n'y crois pas, Éric Grandjean est un mytho ! Et rien à voir avec la mythologie, même s'il a effectivement essayé de t'endormir avec ses histoires d'origines grecques.

#menteur

Chapitre 17

Finis les week-ends déprime sur le canapé, Clémence avait décidé de se reprendre en main. Ou plutôt de s'occuper d'elle, parce que c'est de cela dont il s'agissait. Mais sans aucune contrainte sinon celle de se laisser porter par ses envies. Elle avait rendez-vous ce samedi matin à la salle de sport avec Alice, une première. En préparant ses affaires, elle réalisa que sa tenue devait remonter à l'époque où elle était encore étudiante, un cycliste Reebok noir virant sur le gris et un tee-shirt de la même marque rose fluo. Des pièces probablement « collector », qui, par chance, lui allaient encore. Elle jugea cependant préférable de les glisser dans son sac de sport pour le moment, elle ne se sentait pas d'assumer cette tenue très années quatre-vingt dans la rue.

— Tu pars en randonnée ? se moqua Antoine lorsqu'elle vint remplir sa gourde à l'évier de la cuisine. Avec la gourde de Gabriel en plus...

Pourquoi ce besoin systématique d'être méchant ? Il ne peut pas juste me fichier la paix ?

— Étant donné qu'il est parti en week-end repérage à Bordeaux avec Simon, je pense que ça ne devrait pas lui poser de problème. Et, pour ton information, je vais à la salle de sport.

— Toi, faire du sport ? On aura tout vu !

Eh bien non justement, attends d'avoir tout vu.

Par chance, le téléphone d'Antoine sonna, ce qui mit fin à la séquence « deux sarcasmes offerts, le troisième gratuit ». Monsieur était très généreux.

— Salut Eymeric. Tu ne peux plus te passer de moi, tu m'appelles même le week-end ?

— ...

— Un apéritif chez vous en soirée ? Avec plaisir.

Je vois qu'ils n'ont pas perdu de temps pour adopter la petite nouvelle !

— Par contre, pas avant 18 heures parce qu'on visite un appartement en fin d'après-midi. Un T4 de cent mètres carrés avec terrasse et vue sur la tour Eiffel, Lola en a déjà les yeux qui brillent...

Tu m'étonnes ! Moi aussi, mes yeux vont briller quand je vais me retrouver dans un T2 de banlieue avec vue sur un cimetière !

Clémence partit remontée à la salle de sport, elle se serait bien passée d'entendre à quel point la nouvelle vie d'Antoine allait être

géniale. Il devait probablement y avoir un cours de boxe dans ce club de gym, elle pourrait essayer de convaincre Alice ? Non, elle devait surtout se calmer et rester concentrée sur ses objectifs. Antoine était mort. Son corps n'ayant pas été retrouvé, il n'avait pas pu être enterré et elle n'avait pas pu pleurer son défunt mari. Le clone qui avait pris sa place était un premier essai laboratoire, raté. Encore un peu de patience, d'ici quelques semaines, cet imposteur serait sorti de sa vie. Elle prit une grande inspiration, souffla un bon coup et regarda autour d'elle : les arbres étaient en fleurs, les oiseaux chantaient (ok, elle embellissait légèrement le tableau), les pigeons roucoulaient (libérant au passage leur fiente sur des passants pressés), le soleil brillait et le mercure affichait enfin des températures printanières. Vingt degrés de prévus aujourd'hui, elles pourraient déjeuner en terrasse avec Alice. Un de ces petits plaisirs simples que Clémence chérissait. Et, cerise sur le clafoutis, elle ne serait pas obligée de supporter les Drumont. Même pour un apéro, c'était déjà trop. Ce rôle incombait désormais à la nouvelle première dame. Finalement, la vie était belle.

Elle s'arrêta brusquement sur le trottoir et rebroussa chemin, quelque chose avait attiré son attention. Oui, c'était bien lui, le salon de coiffure qui lui avait valu quelques larmes, deux mois plus tôt. Bien sûr, comparativement à celles incombant au départ sans préavis d'Antoine, c'était peu, mais il ne fallait pas minimiser la chose pour autant. Sans réfléchir davantage, elle poussa la lourde porte, une clochette annonça sa présence. Autant faire une entrée triomphante. Il y avait cinq personnes : une dame âgée en train de mijoter sous un casque, une femme déguisée en arbre à papillotes lisant un magazine, l'apprentie qui passait le balai, et maestro qui était à l'œuvre, probablement en train de massacrer une innocente. Il s'avança tout sourire vers elle, peigne dans une main, ciseaux dans l'autre. Attention, il était armé.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? demanda le coupable qui ne reconnaissait même pas sa victime. À sa décharge, les cheveux de Clémence qui avaient légèrement repoussé, étaient attachés en prévision de sa matinée sportive.

— Tout à fait ! répondit Clémence, faussement sûre d'elle.

— Je vous écoute...

— Eh bien, vous devriez peut-être apprendre votre métier.

Tous les regards étaient à présent tournés vers elle, et le sourire commercial du coiffeur s'était transformé en une sorte de rictus nerveux.

— Je vous demande pardon ?

— Oh, ne faites pas l'innocent, c'est vous qui avez transformé mon carré épaulés en un carré court, asymétrique...

— Vos cheveux étaient sans doute abîmés...

— Et alors ? Si je trouve que ce sèche-cheveux est abîmé, dit-elle en s'emparant de l'appareil posé sur l'étagère à côté d'elle, je le jette ?

— Reposez ça, s'il vous plaît madame.

— En plus, vous avez coupé de grosses mèches dans la longueur, regardez, continua-t-elle en défaisant sa queue-de-cheval et en saisissant une poignée de cheveux bien plus courte que les autres.

— Il fallait me dire que ça ne vous plaisait pas...

— Ah oui et qu'est-ce que vous auriez fait ? s'emporta Clémence. Vous les auriez recollés peut-être ?

— Ce n'est pas la peine de vous énerver.

— Mais si c'est la peine, vous n'écoutez jamais rien, vous êtes tous pareils ! Antoine, Éric, vous. Je vous avais dit deux centimètres. Un plus un. C'est difficile à comprendre ? Vous en avez coupé dix !

— Inutile de faire un scandale, madame, intervint la cliente aux papillotes sur un ton condescendant.

De quoi je me mêle ?

— Si j'étais vous, je m'occuperais plutôt de ma tête, parce qu'au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, vous ressemblez à une grosse pieuvre en aluminium.

— Écoutez, proposa le coiffeur avant que la pieuvre qui affichait à présent une mine furieuse ne s'énerve à son tour, je vous offre une coupe gratuite.

— Si vous croyez que je vais commettre l'erreur de vous confier à nouveau ma tête, vous vous trompez. Ça, c'était l'ancienne Clémence !

— Nous n'effectuons pas de remboursement si c'est ce que vous espérez.

— Rassurez-vous, je n'attends rien de vous, ni des autres d'ailleurs, ajouta-t-elle plus pour elle-même.

— Dans ce cas, pourquoi ce spectacle ?

— Parce que je n'ai plus l'intention de me laisser faire, voilà pourquoi ! Vous devriez avoir honte d'abuser des femmes en détresse ! lança-t-elle enfin en sortant de ce salon où elle ne remettrait plus jamais les pieds.

Elle avait peut-être un peu bafouillé, le message était sans doute légèrement confus, néanmoins elle avait eu le courage de le faire, et rien que ça, c'était une victoire.

En arrivant au cours, Clémence réalisa très vite que sa tenue vintage était loin d'être tendance. Si jamais l'essai de ce matin s'avérait concluant, elle investirait dans un nouvel ensemble, à prix raisonnable. Elle devait faire attention à présent, tandis que d'autres avaient les moyens de s'acheter un penthouse en plein cœur de la capitale.

— Tu sais, la tour Eiffel, c'est un truc à touristes, tenta de plaisanter Alice.

— T'inquiète, je ne les envie pas, répondit Clémence entre deux expirations.

— Plus haut les cuisses, lança la coach, enjouée.

— Tu ne dis pas ça pour me rassurer ?

— Non, sincèrement, je préfère passer mon temps à penser à ma vie plutôt qu'à jalouser la leur. Dis, c'est plutôt physique ton DAF.

— CAF. DAF, c'est Henri Leduc, notre directeur financier.

— On cesse de bavarder au fond !

— Eh bien, je crois que je préfère encore Henri Leduc, la prochaine fois on se réserve plutôt un soin dans un institut...

Clémence se félicita intérieurement de ne pas s'être précipitée dans les boutiques pour acheter un ensemble legging brassière ultraseyant comme les filles en portaient dans cette salle. Elle ne l'aurait porté qu'une fois et, avec les litres qu'elle était en train de transpirer, elle n'aurait jamais pu le rapporter au magasin.

— C'est la première séance la plus difficile, tu verras après on y prend goût.

Clémence était proche de l'agonie, ses jambes tremblaient davantage à chaque squat, bientôt elles ne la porteraient plus du tout.

— Il n'y aura pas de deuxième fois. Je crois que le sport, c'est pas mon truc, je préfère la pâtisserie.

— Les deux ne sont pas incompatibles, au contraire, il est même vivement recommandé de les associer !

— Bon, ça suffit au fond, vous arrêtez de parler ou vous sortez ! menaça la coach.

De toute façon, Clémence n'était plus en état de parler. Elle se contenta de vaguement imiter les autres jusqu'à la fin du cours, levant tantôt une jambe, tantôt un bras, souvent au mauvais moment, mais l'important était de participer, et lorsque vint enfin la séance de stretching, elle imita l'étoile de mer sur son tapis. L'étoile de mer morte.

Son corps meurtri se détendait sous l'effet de la chaleur humide du hammam. Après l'effort, le réconfort. Les tensions se dissipaient peu à peu.

— Tu as des pistes pour l'appartement ?

— J'ai commencé à regarder mais je n'ai rien vu pour le moment.

— Tu pourrais prendre un petit trois-pièces à Paris avec l'argent de la vente, tu n'es pas obligée de déménager en banlieue.

— Je préfère être prudente, je ne peux compter que sur moi-même désormais.

— Ta famille te dépannerait si tu étais dans le besoin. Vois ça comme le paiement de tes honoraires de ces dix dernières années.

— Tu exagères. Ils sont un peu spéciaux, c'est vrai, mais c'est le lot de toutes les familles d'être un peu bancal, non ?

— Certaines plus que d'autres.

— Je ne peux malheureusement pas les changer, en revanche j'ai compris qu'il fallait que je pose certaines limites.

— Alléluia ! s'écria Alice.

— C'est pas bientôt fini ? gronda une voix masculine de derrière l'épais nuage de vapeur.

— Désolée, je pensais qu'on était seules, s'excusa Alice.

— Eh bien non ! siffla l'homme.

— Eh, oh, vous pourriez répondre autrement. Je me suis excusée !

Silence.

— Pas de réponse, je vois. Courageux mais pas téméraire !

Nouveau silence.

— Il faut rester chez vous si vous ne supportez pas les gens !

— Espèce de folle ! lança le mystérieux inconnu en claquant la porte du hammam.

— C'est dingue, ça, on ne peut être tranquilles nulle part ! se plaignit Alice, exaspérée.

— D'un autre côté, il faut reconnaître qu'il y a un petit écriteau « Merci de respecter le silence » à l'entrée du hammam.

— Ça va, on n'est pas en train de faire une retraite yoga à Bali non plus !

— Effectivement. Au fait...

— Quoi ?

— J'aurais un petit service à te demander.

— On en parle à table tout à l'heure si ça ne te dérange pas, je meurs de faim.

— Non, aucun souci. Moi aussi j'ai faim. Je crois que je vais me prendre un burger frites.

— Idem, avec ketchup et mayo.

— Oui, et une petite crème brûlée en dessert.

#apresleffortlereconfort #autantsefaireplaisir

Chapitre 18

Rêve d'enfant

— Tu rentres bien tard ce soir, constata Antoine alors que Clémence déposait son sac et ses clés sur le meuble de l'entrée.

Tu n'es pas le seul à avoir une vie sociale même si la mienne peine à redémarrer comme la vieille Renault 5 de maman sur le parking du Macumba à 6 heures du matin en plein hiver.

— Oui, je prenais un pot avec un ami.

— Robe, commenta-t-il en voyant sa tenue, c'était un rencart. Je le connais ?

— Non, c'est un camarade de classe.

— Vous vous êtes retrouvés comment ? questionna Antoine, curieux.

— Sur Facebook.

— Méfie-toi, c'est classique le mec qui contacte une ancienne connaissance sur les réseaux sociaux parce qu'il s'ennuie avec bobonne et les enfants !

— C'est moi qui l'ai contacté.

Ça t'en bouche un coin ?

— Je disais ça pour ton bien.

C'est sans doute aussi pour mon bien que tu m'as quittée. Sacré Antoine, son altruisme le perdra.

— Et toi, tu rentres bien tôt ce soir...

— Oui, Lola dîne avec ses parents.

— Tu n'as pas été convié ?

— Je préfère les laisser en famille.

Tu m'étonnes, j' imagine la tête de son père en découvrant que le petit ami de sa fille a son âge.

— C'est dommage, vous devriez avoir plein de sujets de conversation, étant donné que vous êtes de la même génération !

— Très drôle.

Vus de l'extérieur, ils ressemblaient à un couple « normal ». Clémence était lovée sous une couverture dans le canapé, son ordinateur portable sur les genoux, une tasse de thé fumante posée sur la table basse. Antoine était assis sur le fauteuil avec son téléphone. Certes, ils ne se parlaient pas, mais cela n'était en rien propre aux couples en instance de divorce. Pourtant, bientôt il faudrait se partager les meubles et tout le reste. Qui prendrait le canapé ? Lequel des deux garderait le fauteuil en velours ?

Clémence avait toujours eu un coup de cœur pour Biarritz, une

ville où elle n'avait pourtant mis les pieds qu'une fois lorsqu'elle était enfant. Pourquoi cette ville l'avait-elle marquée plus que les autres ? Elle ne saurait dire mais elle s'était toujours imaginée vivre « quand elle serait grande » dans une jolie maison en pierre face à l'océan. Au lieu de cela, elle habitait dans un quatre-pièces à Paris. Son rêve d'enfant paraissait bien loin, néanmoins elle venait ce soir de prendre une décision, elle allait partir en week-end à Biarritz dans un futur très proche. Et, les images qui défilaient devant ses yeux la rendaient encore plus impatiente de redécouvrir cette petite station balnéaire, jadis très prisée des têtes couronnées. Elle irait dès le lendemain trouver Éric pour poser une journée. Elle avait hâte de raconter aux filles.

Les Toquées du siphon

PAULINE

Tu me donneras la recette de tes cookies, Clémence, ils ont l'air trop beau !

CLÉMENCE

Je te l'envoie en mp.

JULIE

Suis aussi preneuse.

CLÉMENCE

Ok, je la poste dans le groupe.

PAULINE

Comment vas-tu ?

CLÉMENCE

Plutôt bien... Je suis en train de me prévoir une escapade à Biarritz.

MARIE

À côté de chez moi !

CLÉMENCE

Tu habites où ?

MARIE

Saint-Jean-de-Luz.

CLÉMENCE

C'est fou.

MARIE

C'est un signe ! Tu ne peux pas venir à Biarritz sans qu'on se rencontre !

CLÉMENCE

Tu as raison, ça serait trop bête.

MARIE

Dès que tu as tes dates, préviens-moi pour qu'on se cale un

déjeuner ensemble.

CLÉMENCE

Je m'en réjouis à l'avance.

PAULINE

Je vous envie...

CLÉMENCE

Viens avec nous !

PAULINE

J'ai personne pour garder mes deux loulous.

CLÉMENCE

Et comment va notre étudiante en compta ? Est-elle en ligne ce soir ?

BÉRÉNICE

Premiers examens dans trois semaines, soit à peu près autant de nuits blanches en perspective. Je stresse.

MARIE

Courage.

CLÉMENCE

Tiens bon, ma belle, on est avec toi.

BÉRÉNICE

Merci, j'y retourne les filles. À plus.

CLÉMENCE

Bonne soirée, les toquées !

Les réseaux sociaux étaient une véritable manne pour les amateurs de cuisine en général et de pâtisserie en particulier. Ils rivalisaient d'images toutes plus belles les unes que les autres, de quoi ériger certains desserts au rang de véritables œuvres d'art. Clémence était en train de surfer sur Pinterest à la recherche de nouvelles inspirations lorsqu'Antoine se mit à crier dans le salon.

— Merde !

Un incendie a ravagé une usine du groupe, mettant deux cents personnes au chômage technique ? Un employé a eu le doigt sectionné par une machine ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un mec que je ne connais pas a lancé de fausses rumeurs à mon sujet !

Ça va, il n'y a pas mort d'homme.

— C'est grave ?

— Un connard est en train d'essayer de pourrir ma réputation sur RHForce, alors oui c'est grave ! répondit Antoine, cinglant.

— Sur ton *chat* ?

— Ce n'est pas un *chat*, comme tu dis, mais un groupe de discussion très sérieux.

Effectivement, très sérieux les GIF porno.

— J'ai pourtant cru apercevoir quelques photos de demoiselles peu vêtues...

— C'est pour décompresser ! Les mecs postent parfois quelques images « détente ».

Chacun sa conception de la détente.

— Et qu'est-ce qu'il a pu dire de si « grave » ?

— Il a dit que j'avais menti sur mon CV pour me faire embaucher chez Gatex ! expliqua Antoine, furieux.

— C'est le cas, non ? Si je me souviens bien, à l'époque, tu avais un peu enjolivé la réalité...

— Tu ne vas pas t'y mettre aussi ! On se demande de quel côté tu es ?

Certainement pas du tien.

— C'était il y a six ans, il y a prescription, non ? tenta de relativiser Clémence.

— Étant donné que je suis en plein processus de recrutement pour le poste de DRH France, ces informations tombent plutôt mal, madame Je-Sais-Tout.

— Je croyais que tu étais dans les petits papiers du *big boss*, pour citer Eymeric.

— Justement, ce mec a aussi laissé entendre que je préparais le marathon de Lausanne parce que Pierre-Alain le faisait.

— Ben, ça aussi, c'est vrai, non ?

— Tu n'y comprends rien ou tu le fais exprès ? s'emporta Antoine.

— Pas la peine de t'énerver après moi.

— Désolé, mais cette histoire me rend dingue, le connard m'a traité de lèche-bottes opportuniste !

Là encore, si j'osais, je dirais que ce n'est pas faux.

— Et tu sais qui est ce type ? demanda Clémence.

— Non, mais compte sur moi, je vais trouver. Tagada76, quel pseudo ridicule !

— Tu peux critiquer « Les Toquéés du siphon » tant que tu veux, mais il n'y a aucune malveillance sur notre groupe.

— Les gens savent que je suis en lice pour le poste de DRH France, forcément ça suscite de la jalousie. Ce ne sont pas quelques muffins ou autres tartes qui vont faire des envieux !

C'est une insulte à mes compétences, je sais faire bien plus qu'une simple tarte.

— Ce mec est un jaloux qui veut juste saboter ma réputation. Gratuitement. Un frustré. Un raté.

Attention, tu es en train de devenir aigri.

— Bon, je te laisse mener ta petite enquête, dit Clémence en se

levant du canapé. Il est tard, je vais me coucher. Bonne nuit.

— Ça m'étonnerait qu'elle soit bonne, je suis super énervé avec cette histoire !

#insomnies #chacunsontour

Chapitre 19

Clémence apercevait enfin le bout du tunnel dont on lui avait tant parlé. Le chemin à parcourir était certes encore long, dans moins de deux mois elle se retrouverait à la rue, et elle n'avait pas le début d'une piste sérieuse de ce côté-là ; la situation au bureau avec Éric n'allait pas en s'améliorant mais, fait nouveau et pas des moindres, elle n'avait plus ce poids sur la poitrine qui l'empêchait presque de respirer lorsqu'elle imaginait Antoine avec cette fille. La démystification avait fait son œuvre. Elle le trouvait pathétique et lâche aussi d'avoir abandonné le nid au premier chant du coucou, sans même essayer de se battre pour sa famille, pour elle. Le respect et l'admiration qu'Antoine lui inspirait à une certaine époque s'étaient transformés en du mépris et de la colère. Même si elle parvenait dorénavant à contenir cette dernière et ne la laissait plus éclater à la première occasion, elle était toujours là, en elle. La prochaine étape serait de transformer cette énergie négative en quelque chose de positif. Le week-end à Biarritz était un premier pas dans cette direction.

Elle se sentait d'humeur particulièrement joviale ce matin à la perspective de cette escapade. Elle était en train de s'habiller dans sa chambre en se déhanchant sur *Dancing Queen* d'ABBA lorsqu'elle reçut un message.

« Rappel : vous avez rendez-vous aujourd'hui avec le docteur Maquet. »

Clémence dut lire le SMS à deux reprises avant de comprendre qu'il s'agissait du psychologue. Un souvenir qu'elle avait enfoui bien profond dans sa mémoire. Elle ne tenait pas spécialement à se remémorer la soirée qui avait suivi le premier rendez-vous, et comment elle s'était étourdie de cocktails au point de faire n'importe quoi, comme insulter son chef détesté. Il semblait plus sage d'annuler. De toute façon, c'était une perte de temps et d'argent.

« Je ne souhaite pas donner suite. Cordialement, Mme Delattre. »

À la place, elle irait le soir même faire les boutiques et utiliserait les cinquante euros d'honoraires du docteur Résilience pour se faire plaisir. De toute façon, elle était en bonne voie de guérison, il serait fier d'elle. Finalement, les choses paraissaient simples, parfois.

Antoine et Gabriel étaient en grande discussion sur le programme de mathématiques de terminale devant leur petit-déjeuner, ce qui produisait à peu près le même effet sur Clémence que deux personnes qui parlaient une langue étrangère, une langue sans racines latines. Les mathématiques avaient toujours été une discipline obscure, elle s'en sortait avec les opérations de base et, fort heureusement, dès lors qu'il y avait un peu trop de chiffres, quelqu'un avait eu la bonne idée d'inventer les calculatrices mais quand il était question de théorème ou d'intégrale, elle était perdue. Au mieux, ce terme évoquait une épilation du maillot qu'elle se sentait trop vieille pour tester. Dans une autre vie peut-être.

— Je ne fais que passer, ne vous interrompez surtout pas pour moi, dit-elle en se servant un café.

— Salut maman, tu es super belle aujourd'hui !

— Merci, mon chéri. Ça faisait longtemps que cette robe dormait dans mon placard.

— Eh bien, tu devrais la mettre plus souvent !

— Je te promets d'y réfléchir, toi en revanche, tu n'aurais pas été chercher un tee-shirt non repassé dans la poubelle à linge ?

— T'inquiète, c'est à la mode !

— Si la mode permet de réduire ma charge de travail, alors je m'incline, plaisanta Clémence.

— Assieds-toi un instant avec nous, on avait terminé avec les maths.

— Gabriel, le bac est dans moins de deux mois, protesta Antoine.

— Ça va, papa, je suis dans les temps.

— C'est gentil, mais je suis pressée ce matin, j'avale ce café et je file.

— C'est ton *crush* de la maternelle qui te met de si bonne humeur ? la provoqua Antoine.

C'est ça, rigole...

— C'est vrai, tu vois quelqu'un, maman ? demanda Gabriel, enthousiaste.

— Chéri, tu sais bien qu'on ne peut pas faire confiance à ton père, répondit Clémence avant d'embrasser son fils et de s'éclipser.

Celle-là, il ne l'a pas volée.

Habituellement, il suffisait qu'il prononce son prénom pour que ses poils se hérissent mais aujourd'hui, une fois n'est pas coutume, Clémence était pressée de voir Éric. Bien entendu, cela était purement intéressé. En arrivant chez Propre & Net, elle passa déposer ses affaires à son poste, alluma son ordinateur et se dirigea d'un pas décidé vers le bureau de son supérieur. Vide. C'était prévisible, à

8 h 30, « monsieur » était probablement encore sous la couette avec sa petite amie imaginaire. Il ne lui restait plus qu'à prendre son mal en patience, d'un autre côté, elle avait de quoi s'occuper en l'attendant. L'étude de marché sur les détergents verts lui faisait de l'œil depuis plusieurs jours déjà, il faudrait bien qu'elle s'y colle un jour ou l'autre pour en faire la synthèse pour son chef bien-aimé. Pensée positive, c'était le mantra du jour.

Une heure plus tard, ses yeux commençaient à piquer et Clémence était sur le point d'appeler Alice pour un *shot* de caféine quand la grosse voix d'Éric résonna dans le couloir. Pas de précipitation pour autant, elle connaissait la bête, mieux valait ne pas lui sauter dessus tout de suite si elle voulait obtenir ses faveurs, il était irascible avant son café. Enfin, encore plus que d'habitude. Elle décida d'aller seule à la cafétéria, inutile de donner à son supérieur une occasion de la surprendre avec Alice et d'en tirer des conclusions hâtives et fausses, sa spécialité. Exemple « Je constate que je ne vous donne pas assez de travail, ma chère Clémence » ou « Encore à la cafétéria, Clémence, c'est à croire qu'on ne vous a pas attribué de bureau ». Quel humour. Elle revenait à son poste avec un gobelet fumant lorsqu'Hildegarde l'interpella avec un air pincé qui n'aurait rien de bon.

— Tu as fait une bourde dans ton email !

Zut de... merde !

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'inquiéta Clémence.

J'espère au moins que je n'ai pas écrit « Monsieur Connard » en guise de signature. Je le pense tellement fort.

— Tu as utilisé l'ancien modèle de mémo interne.

— Tu m'as fait peur !

— Parce que tu penses que ce n'est rien ?

— L'important est que tout le monde ait reçu l'information.

Et que personne n'ait découvert tout le bien que je pense d'Éric Grandjean.

— Moi, je trouve que ça ne fait pas professionnel, et il en va de la réputation d'Éric.

— Tu sais, Hildegarde, n'hésite surtout pas à te proposer pour faire la communication interne de notre division. Je serais ravie de te laisser ma place.

— Fais attention, je pourrais bien te prendre au mot !

Chiche. Quelle plaie, celle-là.

Clémence retourna s'enquérir des détergents « propres ». Un constat s'imposait de façon évidente à la lecture de cette étude, Propre & Net allait devoir reconsidérer son approche du « green ». Mettre une fleur sur le packaging ou sur la robe du mannequin ne serait désormais plus suffisant pour convaincre les consommateurs de

notre engagement pour la planète. Il était temps. En revanche, convaincre son boss de cette évolution des mentalités ne serait pas une mince affaire. À propos, Clémence regarda sa montre, 10 heures, le moment était venu. Par chance, il était seul. Elle signala sa présence en frappant à la porte de son bureau et entra.

— Bonjour Éric, vous avez un moment ?

— Je n'ai pas beaucoup de temps...

Apparemment, même pas assez pour dire « bonjour ».

— ... j'ai une réunion.

— Ça ne sera pas long.

— Je vous écoute.

— Je souhaiterais poser mon vendredi la semaine prochaine.

— La semaine prochaine, comme dans une semaine ? interrogea Éric.

— Oui, c'est ça.

— Il faut me prévenir à l'avance...

Genre, un an à l'avance ?

— C'est ce que je suis en train de faire...

— Comment voulez-vous que j'organise le planning dans ces conditions ?

Quel planning ? Il me donne toujours tout à la dernière minute.

— Ne vous inquiétez pas, les livrables seront livrés en temps et en heure, le rassura Clémence.

Comme il semblait toujours hésitant, elle décida d'employer les grands moyens. Hors de question de repousser ce voyage.

— Ma grand-tante Odette est malade et... elle habite à Biarritz.

Je n'aime pas mentir mais il ne me laisse pas vraiment le choix.

— Maman m'a dit que son état était sérieux.

Autant y aller à fond.

— Elle a 93 ans...

Si avec ça, il ne craque pas.

— Je vois, bien sûr, prenez votre vendredi, concéda-t-il enfin. On va s'arranger.

— Merci, vous êtes un ange ! lâcha Clémence portée par un sentiment d'allégresse.

Un ange, qu'est-ce qui m'est passé par la tête ? Et puis, un peu de retenue par égard pour tata Odette.

— Bon, je vous laisse, vous avez une réunion à préparer.

Et moi un voyage à organiser : acheter les billets de train, réserver l'hôtel, prévenir Marie, etc.

— Clémence ? l'interpella son supérieur au moment où elle sortait de son bureau.

— Éric ?

— Et si par malchance votre tante décédait, ce que je ne lui

souhaite pas bien entendu, vous devriez reprendre des jours pour l'enterrement, j'imagine ?

Ce qui est peu probable dans la mesure où je n'ai pas de grand-tante, mamie était fille unique.

— Effectivement.

#untoutpetitmensonge #amoilaliberte

Chapitre 20

Cela faisait une semaine qu'elle planifiait ce voyage dans les moindres détails, Clémence avait une fâcheuse tendance à ne rien laisser au hasard, et voilà, dans cinq minutes, son train s'arrêterait en gare de Biarritz. Un rêve qui allait devenir réalité. Elle espérait ne pas être déçue, c'est ce qui arrive parfois lorsqu'on a tellement voulu quelque chose au point de l'idéaliser, mais il n'y avait pas de raison. Quand elle avait annoncé à Antoine, la veille au soir, qu'elle partait en week-end, il en était resté bouche bée – elle avait jubilé intérieurement – avant d'ajouter sur un ton moqueur « qu'il ne l'aurait jamais crue capable de partir seule ». Décidément, toujours aussi sympathique. Qu'il bavasse autant qu'il voulait, il ne connaissait rien de la nouvelle Clémence.

Elle avait hâte d'arriver à l'hôtel pour se débarrasser de sa valise à roulettes qui faisait un raffut de tous les diables sur les pavés et pour ôter son trench et son pull-over, elle mourait de chaud sous toutes ces épaisseurs. Son collègue Laurent, le commercial en charge de la région Sud-Ouest, l'avait mise en garde contre la météo capricieuse, il pouvait soi-disant pleuvoir des trombes d'eau en continu plusieurs jours d'affilée. Heureusement, vu le beau ciel bleu, ça ne semblait pas être au programme.

— Bonjour, bienvenue à l'hôtel Les Flots ! annonça gaiement la petite dame qui se trouvait à la réception.

Je sens que je vais me plaire ici.

— Bonjour.

— Vous avez une réservation ?

— Oui, madame Tessier, deux nuits.

Clémence avait choisi de faire la réservation sous son nom de jeune fille. C'était un détail mais à cette idée, elle se sentait plus libre, légère. Le début d'une nouvelle ère.

— Voici vos clés, vous serez à la 314, une chambre avec vue sur l'océan, comme vous l'avez demandé.

— Merci ! J'habite à Paris alors je n'ai pas souvent l'occasion de voir la mer.

— Vous connaissez Biarritz ?

— J'y suis venue une fois lorsque j'étais enfant, je devais avoir 12 ans, mais j'ai fait quelques repérages sur Internet.

— C'est assez calme en ce moment. Si vous voulez, je vous propose de monter vos affaires dans la chambre et de vous mettre à

l'aise, venez ensuite me retrouver sur la terrasse pour un café, c'est moi qui invite, je vous donnerai quelques adresses d'initiés.

— Oh merci, vous êtes adorable.

— Je vous en prie. Au fait, moi c'est Jeanne.

— Clémence.

— Enchantée.

Clémence ne regrettait pas d'avoir arrêté son choix sur ce petit hôtel sans prétention. Il était à l'image de sa propriétaire, accueillant et chaleureux. Jeanne lui apprit qu'il était dans sa famille depuis quatre générations, ce n'était pas tous les jours facile mais pour rien au monde elle n'aurait souhaité être ailleurs. Le contact était tout de suite bien passé entre les deux femmes et le café en avait entraîné un deuxième. C'était tellement bon de prendre le temps de vivre. Clémence s'appêtait à partir lorsqu'elle remarqua qu'elle avait reçu un message.

Sylvain G

Je ne sais pas comment te remercier ! Enfin, si, j'ai bien une petite idée... Profite de ton week-end, essaie le surf, tu verras c'est génial ;) Je te tiens au courant. Bises.

Elle sourit, rangea son téléphone dans son sac, salua Jeanne et se mit en marche, direction la grande plage où quelques enfants jouaient dans le sable avec leur pelle et leur seau. On était seulement début mai pourtant, la station affichait déjà des allures de vacances. Ce devait être ça, vivre au bord de la mer, elle imagina l'espace d'un instant ce que pourrait être son quotidien si elle habitait ici. Elle continua sa balade vers le fameux Rocher de la Vierge, qu'elle avait vu tant de fois en photos, il était encore plus beau en vrai, puis elle poussa jusqu'à la plage du Port-Vieux, avant de revenir par la ville. Un après-midi délicieux. Elle avait pris des photos, beaucoup, elle en effacerait probablement la moitié, mais elle voulait immortaliser chaque instant de ce pèlerinage. Elle avait également prélevé un peu de sable pour le mettre dans un flacon, il n'était pas particulièrement fin mais il lui rappellerait ce week-end, cette parenthèse hors du temps.

Pour le dîner, Clémence décida d'essayer un des restaurants recommandés par Jeanne, elle ne fut pas déçue. Les chipirons à la plancha étaient délicieux et la panna cotta aux fraises, les premières de la saison, à tomber. Les « autochtones » étaient toujours de bon conseil. Une fois le repas terminé, elle ne traîna pas, la balade l'avait épuisée et, les jolis escaliers pittoresques lui vaudraient sans doute quelques courbatures dans les prochains jours. Elle regagna sa

chambre, des étoiles plein les yeux, une première journée, plus exactement demi-journée juste parfaite. Le lendemain s'annonçait tout aussi prometteur, elle devait retrouver Marie, son amie toquée, pour le déjeuner. Elle admira une dernière fois l'océan avant de gagner son lit. Le matelas était ferme et la couette douillette, exactement comme elle les aimait. Morphée ne tarda pas.

— Bonjour Clémence, vous avez bien dormi ?

— Bonjour Jeanne, comme un bébé, je vous remercie.

— Qu'est-ce que je vous sers ce matin ? Thé ou café ?

— Un grand café noir, s'il vous plaît.

Elle contempla la vue, il devait être difficile de s'en lasser. Du bleu à perte de vue, cette vision était tellement apaisante. La journée commençait on ne peut mieux jusqu'à ce que Clémence s'aperçoive qu'elle avait reçu un message de sa mère. Avant même d'avoir pris connaissance du contenu, elle sentit ses épaules se raidir.

Maman

J'ai besoin que tu m'emmènes à la ferme Saint-Bernard dans l'après-midi, je dois récupérer deux paniers bio. Tu passes me prendre à 14 heures ? J'aimerais me reposer un peu avant notre dîner chez les Macet.

— Je l'aurais parié ! commenta Clémence à voix haute.

— Un souci ? demanda Jeanne qui revenait les bras chargés.

— Rien d'inhabituel, ma mère qui me prend pour son taxi.

— On ne choisit pas sa famille, commenta Jeanne en déposant de quoi nourrir un régiment sur la table.

— Mais, je ne pourrai jamais avaler tout ça !

— On dit que l'air marin creuse, plaisanta l'hôtesse, et puis vous devez goûter cette baguette, vous m'en direz des nouvelles, c'est Armand, un ami boulanger, qui l'a faite.

— Dans ce cas, je m'incline.

Clémence avala son jus d'orange pressé tout en réfléchissant à sa réponse. Comme elle l'avait annoncé à Alice, elle était décidée à ce que les choses changent, elle ne devait plus laisser sa mère empiéter sur sa vie. Cela ne se ferait pas sans heurts, toutefois cela devrait se faire, et ça commençait dès aujourd'hui.

Clémence

Bonjour maman, je suis contente de recevoir de tes nouvelles (*en espérant qu'elle saisisse l'ironie*). Je suis à Biarritz pour le week-end, pour une fois tu n'as qu'à demander à Olivier de te conduire.

La réponse ne tarda pas.

Maman

Tu aurais pu me prévenir. Qu'est-ce que tu fais là-bas ?

Ben voyons, à 43 ans, je dois rendre des comptes à ma mère ? Et surtout ne me demande pas comment je vais, c'est tellement dérisoire comparé aux paniers bio. À défaut de lui livrer ses légumes frais, je vais lui livrer le fond de ma pensée, et ça risque de ne pas lui plaire !

Non, mieux. Je ne vais pas répondre. La connaissant, elle va enrager. Elle ne supporte pas que les choses n'aillent pas dans son sens.

Maman

Pourquoi tu ne réponds pas ?

Qu'est-ce que je disais.

Maman

Olivier est parti voir un match de foot avec des copains.

Tu n'as qu'à demander à Sophie, vu le nombre de fois où tu gardes leurs enfants, elle te doit bien ça. Moi, je file, je suis attendue.

Elles s'étaient donné rendez-vous dans un restaurant sur la plage du Port-Vieux, une adresse de carte postale. Clémence, qui était arrivée la première, avait choisi une table en terrasse, autant profiter de cette météo estivale. Marie l'avait prévenue, elle aurait un peu de retard, elle avait dû déposer sa fille Lucie chez une amie et l'opération avait pris plus de temps que prévu. Clémence avait répondu qu'elle n'était pas pressée. En outre, avec le petit-déjeuner gargantuesque que Jeanne lui avait servi ce matin, elle n'avait pas spécialement faim. Elle la reconnut immédiatement, une grande blonde pétillante, à l'allure sportive. Marie était prof de sport dans un collège et avait le physique de l'emploi. À 35 ans, elle était maman d'une petite Lucie, quatre ans, dont elle avait la garde partagée avec son ex qui s'était lui aussi fait la belle, deux ans plus tôt, avec une collègue. Quel manque d'imagination ! Contrairement à Clémence, Marie s'en était très bien remise et profitait pleinement de son célibat et de son demi-temps libre pour enchaîner les conquêtes. Elle amusait d'ailleurs régulièrement le groupe avec le récit de ses plans plus ou moins foireux, Meetic, Tinder, speed dating, elle avait tout essayé.

Après une étreinte chaleureuse comme si elles se connaissaient depuis toujours, elles avaient commencé à discuter le plus

naturellement du monde. Il faut dire qu'elles se côtoyaient quasi quotidiennement sur le groupe de pâtisserie, forcément cela créait des liens.

— Je suis fan de ce dessert, il me faut la recette !

— Je doute qu'ils te la donnent. Ici, le gâteau basque est une véritable institution, un secret bien gardé, qui ne se transmet que dans la famille.

— Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à épouser un Basque, plaisanta Clémence.

— Tu te sens prête à revenir sur le marché ? démarra Marie au quart de tour. Si tu veux, je t'inscris sur Tinder, si ça se trouve le beau mec assis à la table là-bas y est aussi.

— Avec le polo bleu marine ?

— Oui, pas mal, non ?

— Il est surtout accompagné.

— Et alors, ça ne veut rien dire, crois-moi.

— C'est sympa, mais je préfère les méthodes plus traditionnelles. Enfin, pour plus tard, parce que ce n'est pas encore à l'ordre du jour. En tout cas, ce week-end me fait le plus grand bien, je me vide complètement la tête.

— Tu as une mine superbe.

— Merci, j'ai pris quelques couleurs hier en me promenant sur le bord de mer. C'est si beau.

— Dommage que tu repartes demain, autrement je t'aurais fait visiter les environs, des petits villages dans les terres, je suis certaine que tu aurais adoré.

— Je rêve déjà de revenir ! Je ne saurais expliquer pourquoi mais je me sens liée à cet endroit.

— Si tu l'aimes tellement, pourquoi tu ne viendrais pas t'installer dans la région ?

— Mais, ma vie est à Paris...

— Ton job est à Paris, mais j'ai cru comprendre que tu étais à deux doigts d'éliminer ton boss par overdose de canard WC !

— C'est un produit concurrent...

— Tu as saisi l'idée. Et ton fils s'apprête à quitter la maison pour venir étudier à Bordeaux, si ce n'est pas un signe ?

— Ça paraît tellement simple énoncé ainsi.

— Moi je dis, ça vaut la peine de réfléchir. Qu'est-ce qui te retient là-bas ?

— Pas grand-chose...

Clémence se surprit à rêver à un futur ici, loin de l'agitation parisienne, avec une qualité de vie indéniable, la nature omniprésente et cette vue à couper le souffle qui pourrait devenir la sienne. En plus, elle avait déjà une amie sur place. Bon, le rosé qui commençait à lui

monter à la tête n'y était sans doute pas pour rien dans cet élan d'euphorie.

— Si on faisait une petite photo pour les toquées ?

— Elles vont être vertes de jalousie !

#jiraiaboutdemesreves #JJG

Chapitre 21

Clémence n'en croyait pas ses yeux. Elle les ferma puis les rouvrit, c'était bien lui. Damien sortait de l'eau, démarche assurée, planche de surf sous le bras, des gouttelettes ruisselaient sur ses abdominaux qui n'avaient rien à envier à une tablette de chocolat Lindt. Coefficient « sexytude » très élevé. La seule chose que Clémence aurait changée si on lui avait demandé son avis, son caleçon moulant Nemo. Elle l'aurait imaginé avec quelque chose de différent, plus viril. Malgré ce léger détail, elle n'arrivait pas à détourner les yeux, on aurait dit un dieu grec, un dieu descendu sur terre et qui travaillait dans le même bureau qu'elle. La vie était plutôt bien faite, non ? En passant à côté de son transat, il lui adressa un sourire ravageur et Clémence eut soudain très chaud. C'est pile ce moment que Jeanne Mas choisit pour chanter sa toute première fois.

— Maudit réveil, marmonna Clémence.

Depuis ce matin, elle se sentait étrange, étrangement bien, toutefois les choses risquaient de se gâter très prochainement dans la mesure où Éric était en train de beugler son prénom depuis son bureau.

— Clémence, j'aurais besoin que vous passiez chercher mon costume pour ce soir, les réunions s'enchaînent aujourd'hui et je ne vais pas avoir le temps.

Propre & Net célébrait cette année son cinquantième anniversaire et, à cette occasion, la société organisait une fête pour ses collaborateurs, sur le thème « soirée tropicale ». Et, histoire de pousser à fond le concept, l'événement aurait lieu sur une péniche amarrée sur les quais de Seine. Clémence avait trouvé sa tenue depuis longtemps, une jolie robe à fleurs corail et des escarpins dorés. Ils attendaient patiemment dans son armoire leur heure de gloire. Elle ne comprenait pas pourquoi Éric n'avait toujours pas sa tenue et encore moins pourquoi elle devait s'en charger.

— Prenez la voiture de fonction, suggéra-t-il, je ne voudrais pas vous faire perdre du temps.

C'est une blague ? Si vous ne voulez pas me faire perdre de temps, arrêtez de me prendre pour votre bonniche.

— J'ai peur de ne pas avoir bien saisi, bredouilla Clémence.

— La boutique se trouve dans le dix-neuvième arrondissement, c'est un peu loin, mais il paraît qu'ils ont les meilleurs déguisements de la capitale.

Je crois rêver. Mais apparemment pas assez pour oser lâcher le fameux mot de cinq lettres qui me démangent les lèvres.

— Très bien, j'irai en début d'après-midi.

— Non, en fait j'aurais besoin que vous y alliez maintenant.

— Mais c'est ma pause déjeuner...

— Voyons, Clémence, vous n'êtes plus un bébé, vous pouvez décaler vos repas.

— J'ai un rendez-vous...

Ça fait un mois que je me suis calé un soin éclat du visage et leurs conditions sont très claires, annulation gratuite jusqu'à 24 heures avant, autrement le soin est perdu. Alors annulation à H-24 minutes...

— Dans d'autres circonstances je n'aurais pas insisté, mais avec mon emploi du temps de ministre, je ne peux vraiment pas me permettre de m'absenter aujourd'hui.

Ministre de l'esclavage.

— Vous n'avez qu'à reporter votre rendez-vous à demain. Merci Clémence.

Cette fois, c'est décidé je commence à monter un dossier.

En sortant de son bureau, Clémence retourna directement à son poste, ouvrit un document Word sur son ordinateur et commença à taper « courses personnelles sur ma pause déjeuner (costume pour soirée), RDV esthéticienne perdu, s'en contrefiche royalement ».

À mesure que l'après-midi défilait, Clémence avait vu son temps de préparation pour la soirée rétrécir comme une peau de chagrin. La société célébrait peut-être ses 50 ans, toutefois l'activité ne cessait pas pour autant. Elle avait fini par quitter le bureau à 18 h 30, la fête commençait à 19 heures. Étant donné qu'elle devait repasser chez elle pour se changer, le calcul était vite fait, quoi qu'elle fasse, elle serait en retard. Elle qui pensait profiter de cette occasion pour se pomponner, c'était raté. Comme son soin éclat du midi. Elle dû se contenter d'une retouche maquillage rapide.

Des flamants roses en papier, des palmiers gonflables, des transats (*pourquoi ça me dit quelque chose ?*), si on ajoutait à cela le fait qu'on était sur l'eau, aucun doute on était bien dans le thème « soirée tropicale ». Même si elle connaissait la majorité des personnes, dans la mesure où il s'agissait de ses collègues, Clémence n'était pas très à l'aise dans ce genre de grand rassemblement. Heureusement, elle ne resta pas seule longtemps.

— Tiens, profitons-en, ce soir c'est gratuit, dit Alice en lui tendant un verre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du punch. Goûte, il est délicieux.

— Je dois te rappeler la règle d'or à respecter dans les soirées

d'entreprise ? Ne pas abuser de l'alcool.

— Oh, détends-toi, Clémence, c'est la fête. Regarde, il y a plein de beaux mecs, en plus ils sont trop sexy avec leurs colliers de fleurs.

— Et la deuxième règle, attention aux flirts entre collègues !

— Je disais ça pour toi, moi je ne fais que regarder. Oh, non...

— Quoi ?

— Tu as voulu me garder l'effet de surprise ?

— Quoi ? répéta Clémence qui ne comprenait pas pourquoi Alice était morte de rire.

En suivant le regard de son amie, elle réalisa vite. Éric venait de faire son apparition dans un costume vert criard avec des flamants roses. Heureusement que le ridicule ne tuait pas, autrement il aurait été foudroyé sur place.

— Ne me dis pas que j'ai manqué mon super soin du visage pour « ça » ?

— Tu ne l'avais pas vu ?

— Non, il était dans une housse.

— Et tu n'as pas eu la curiosité de regarder ?

— Je crois que si j'avais ouvert cette housse, ça aurait été pour faire une petite découpe au niveau de l'entrejambe.

— Tu aurais dû !

— Bien sûr, et il ne se serait absolument pas douté que ça venait de moi.

— Bien vu. Regarde, on dirait qu'il s'est trouvé une vahiné, ajouta Alice en désignant la femme à son bras.

— Attends, on dirait la fille du site Lully.

— Tu as raison ! Nous avons un mystère à élucider ce soir, mais, pour l'heure, Gilbert nous appelle sur la piste, s'écria Alice en commençant à se dandiner sur le *Sunlight des tropiques*.

Clémence avait oublié à quel point c'était bon de danser, ne plus penser, simplement se laisser guider par la musique. Il faut dire que les occasions se faisaient plutôt rares. Elle avait depuis longtemps cédé sa place à Gabriel dans les boîtes de nuit, les soirées entre amis – du temps où elle avait un mari et où elle était encore conviée à ce genre de soirées – se passaient assis autour d'une table, et pour son dernier Noël, Proper & Net avait organisé un *escape game*. Donc, si on excluait les fois où elle dansait seule devant son miroir, sa dernière expérience sur une piste de danse devait remonter au mariage de sa petite cousine Justine, trois ans plus tôt. Les gens avaient plus ou moins joué le jeu de la soirée tropicale, certains se contentant d'un simple chapeau de paille. Néanmoins, Clémence ne regrettait pas d'avoir investi dans sa tenue, contrairement à Éric, elle pourrait la reporter facilement aux beaux jours.

— Viens, dit Alice en la tirant par le bras, il est temps d'aller rendre une petite visite à la muse grecque.

La muse en question errait comme une âme en peine au pied d'un palmier gonflable. La pauvre fille avait l'air de s'ennuyer ferme.

— Mais qu'est-ce qu'on va lui dire ?

— T'inquiète, je vais improviser.

— C'est bien ce qui m'inquiète.

— Bonjour, Alice Roussel, dit-elle en tendant une poignée de mains franche à la femme qui devait à présent regretter de s'être habillée en vahiné. Je vous ai vue arriver avec notre cher Éric, mais je constate qu'il a déjà disparu, très probablement appelé par ses obligations professionnelles, j'imagine.

Très forte...

— C'est ça, répondit la femme manifestement soulagée que quelqu'un vienne lui faire la conversation. Je vois que vous le connaissez bien...

Trop bien.

— ... je suis Brigitte Bernard, sa petite amie.

Clémence et Alice échangèrent un regard en reconnaissant le nom du site internet.

— Enchantée, Clémence Tessier. Je suppose que vous ne devez pas connaître grand monde.

— Je ne connais personne et pour être tout à fait honnête, j'aurais préféré ne pas venir mais Éric tenait tellement à me présenter à ses collaborateurs.

On se demande d'ailleurs ce qu'il attend pour vous présenter à Bénédicte Leroy, la DRH, avec qui il est en grande conversation depuis dix minutes. Tiens, le voilà justement, il semble s'être rappelé qu'il était venu accompagné.

— Thalie chérie, je vois que tu as fait connaissance avec une partie de mon équipe...

Nouvel échange de regards, cette fois incrédules, entre Clémence et Alice.

— ... viens, je voudrais te présenter à notre PDG, poursuivit-il, pas le moins du monde gêné d'interrompre une conversation.

Du Éric dans toute sa splendeur. La terre tourne autour du soleil et le monde tourne autour d'Éric Grandjean.

— Un instant, j'arrive, lui répondit cette dernière, alors qu'il s'éloignait déjà, assoiffé de pouvoir et de reconnaissance.

Alice saisit l'opportunité.

— Excusez-moi, j'ai cru entendre Éric vous appeler Thalie ?

— Oui, c'est lui qui a choisi ce prénom, il trouve qu'il est plus en accord avec mon moi intérieur. C'est mignon, non ? Alice, Clémence, j'ai été ravie de faire votre connaissance.

— Pareillement, répondit Alice en attendant qu'elle soit partie pour livrer le fond de sa pensée.

— Tu as entendu ce que je viens d'entendre ? demanda Clémence.

— Je confirme. En langage décodé, il trouvait que Brigitte faisait trop ringard, alors il est allé déterrer un vieux prénom grec.

— Il lui a demandé de changer de prénom, non mais tu te rends compte ? Cet homme est un pervers narcissique, dommage que je ne puisse pas ajouter cette pièce à mon dossier.

— Effectivement, je doute que la RH te suive sur ce coup-là. Bon, je crois qu'il me faut un verre pour me remettre !

— Moi aussi.

Damien s'avavançait vers le bar, vêtu d'une chemise à fleurs, d'un jean et de tongs. Le thème tropical seyait mieux à certaines personnes qu'à d'autres.

Pourquoi j'ai l'impression d'avoir déjà vécu cette scène ? Damien qui marche, moi qui le regarde. Nemo. Merde.

— Salut les plus belles, lança Damien en retirant son collier de fleurs pour le passer autour du cou de Clémence.

— Salut, bredouilla Clémence, gênée en repensant à son rêve.

— Tu as de jolies couleurs, continua Damien qui ne l'avait pas encore croisée depuis son retour de Biarritz.

— Merci, je suis partie en week-end sur la côte basque...

Et dans mes rêves, tu étais là aussi. Vite, une gorgée de punch.

— Eh bien, l'air marin te va à ravir... Vous m'excusez un instant, je vais me chercher un verre et je reviens.

— Et tu oses encore dire qu'il ne craque pas pour toi ?

— Quoi ? demanda Clémence avec un petit sourire.

— « Tu as de jolies couleurs », « ça te va à ravir », « les plus belles »...

— Ça, ça vaut pour toutes les deux, corrigea Clémence.

— Passons pour les plus belles. Mais le collier de fleurs, là, il marque carrément son territoire. Si tu veux mon avis, il est passé à la phase deux.

— C'est quoi la phase deux ? interrogea Clémence, légèrement paniquée.

— Opération séduction.

— N'importe quoi, et puis, souviens-toi de la règle...

— Quelle règle ? demanda Damien qui était de retour avec une bière.

— Clémence me disait justement que la règle était qu'il n'y avait plus de règles ! Depuis sa séparation, elle a décidé de profiter de la vie !

Clémence fusilla Alice du regard.

Qu'est-ce qui lui a pris de dire ça ? Autant annoncer clairement, Clémence est open ce soir. Ma meilleure amie est folle.

Damien se contenta de hausser les sourcils avec un petit air entendu.

Génial, il pense maintenant que je craque sur lui. Ce qui n'est pas faux.

— Tu ne bois pas de punch ? demanda Alice pour changer de sujet.

— Non, c'est traître ce truc-là.

— Moi, je crois que je vais en reprendre un, lâcha Clémence qui aurait voulu disparaître sous terre.

D'autres collègues les avaient rejoints et Clémence avait dépassé depuis longtemps le seuil d'alcool à ne pas dépasser dans les soirées d'entreprise. Elle se sentait d'humeur festive et avait envie de s'amuser. Après tout, les fameuses règles étaient faites pour être enfreintes. Elle se sentait bien, belle aussi dans les yeux de Damien, ça faisait longtemps qu'un homme ne l'avait pas regardée de cette façon, et c'était bon. Elle se surprenait à le chercher du regard, l'alcool la rendait audacieuse. Elle adorait ce petit jeu de séduction entre eux, elle n'avait pas envie que cette soirée se termine.

— Tu crois que je devrais aller dire à Éric que je le déteste ? balbutia Clémence.

— Je ne pense pas que le moment soit opportun, répondit Damien avec un sourire craquant, en plus je crois qu'il est déjà parti.

Il est super beau de près. Je me demande s'il porte des slips Nemo dans la vraie vie ?

— Déjà ? Vraiment, ce mec ne sait pas profiter de la vie !

— Il est quand même 3 heures.

— Du matin ?

— Oui, du matin, rigola Damien. Il est peut-être temps de rentrer...

— Je crois que je ne suis pas en état de conduire...

— Effectivement, il me paraît plus sage de ne pas prendre le volant.

— De toute façon, je suis venue en transport...

— Dans ce cas, la question est réglée, conclut Damien qui ne put s'empêcher de sourire à nouveau devant les propos incohérents de Clémence, d'ordinaire si réservée. Si tu veux je te raccompagne ?

Comme quand j'avais 14 ans et que Stéphane Michelot me raccompagnait chez moi après la boum. Sauf que lui, je n'avais pas envie qu'il m'embrasse.

— Oui, c'est sympa, Stéphane.

— Euh, moi c'est Damien.

— Je sais. Tu es beaucoup plus beau que lui...

— On est partis ?

— On est partis, répondit Clémence en levant un pouce en direction d'Alice qui était en train de danser un zouk endiablé avec Henri Leduc.

Elle n'était probablement pas la seule à avoir forcé sur le punch.

#vasyfranky #nuitdefolie

Chapitre 22

Des flamants roses. Partout. Sur la veste d'Éric. Gonflables. Du punch. Beaucoup. Trop. Un marteau-piqueur. Dans sa tête. Damien. Les yeux de Damien. Les souvenirs lui revenaient par bribes, des flashes de la soirée. Elle se revit marchant bras dessus bras dessous avec lui, oui, c'était ça, il l'avait raccompagnée. La voix d'Antoine qui hurlait comme un coucou de l'autre côté du mur. La bouche de Damien. Sur la sienne. Ils s'étaient embrassés ! Ensuite, c'était le trou noir. Elle n'avait aucune idée de comment elle était arrivée dans son lit. Après un rapide coup d'œil sous la couette, elle constata qu'elle portait encore sa robe de la veille, ça ne lui était jamais arrivé de se coucher tout habillée, même dans sa jeunesse. Ses sandales gisaient par terre, à côté de son sac à main et de la clé de son casier du bureau. Elle décida de se concentrer sur l'information essentielle : elle avait embrassé Damien. Et cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'un rêve, elle en était certaine, elle pouvait se remémorer ses lèvres sur les siennes, mais que s'était-il passé ensuite ? Ce trou noir l'angoissait, elle n'avait pas pour habitude de perdre le contrôle, pire elle détestait ça.

Elle enfila un pyjama, hors de question d'être prise en flagrant délit d'ébriété par son ex, elle imaginait déjà les remarques acerbes, et se dirigea vers la cuisine en quête d'un café. Du couloir, elle aperçut Antoine au téléphone qui faisait les cent pas dans le salon, son interlocuteur avait l'air de passer un sale quart d'heure.

— Salut chéri, dit Clémence en déposant un baiser sur la joue de Gabriel attablé devant son petit-déjeuner.

— Salut Mam's.

— Qu'est-ce qui prend à ton père de hurler comme ça au téléphone ? On dirait ma mamé Lucette ! Si les symptômes persistent, on va devoir lui acheter un sonotone !

— Papa est furieux, quelqu'un lui a rayé sa voiture. Il est en ligne avec son assurance.

— Sa BM ? demanda Clémence avec des yeux ronds, mesurant à présent l'étendue du préjudice.

Antoine bichonnait sa voiture. Un dimanche par mois, il l'emmenait à la station de lavage automatique. Intérieur, extérieur, tout y passait et « son bijou » revenait comme neuf. Quand Clémence, du temps où elle n'était pas *persona non grata* dans cette voiture, avait le malheur d'oublier un kleenex ou un papier dans la porte, elle en entendait parler pendant des heures, alors une rayure.

— Elle est grosse ?

— Qui ?

— La rayure.

— Apparemment oui, toute l'aile gauche, porte conducteur et passager.

— Je vois, on en a au moins pour le week-end ! Je ne vais pas le plaindre...

— C'est de bonne guerre. À propos, comment ça va toi ?

— Bien, répondit Clémence avec un large sourire.

— Je te trouve différente.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas, on dirait que tu t'autorises enfin à penser à toi. Tu te fais jolie, tu vas voir des expos, tu as osé sécher le traditionnel repas du dimanche ! Mamie devait être verte...

— Je ne te le fais pas dire.

— Tu te lâches, quoi.

Ça, je me demande si je ne me suis pas un peu trop lâchée hier soir ?

— Tu sais, si jamais tu changes d'avis, ma proposition de rencart avec le père de Sofia tient toujours...

Je préfère d'abord tirer au clair ce qui s'est passé cette nuit.

— C'est gentil mais pas dans l'immédiat.

— C'était bien ta soirée ?

— Très bien, coupa Antoine qui venait de faire irruption dans la cuisine, si on en juge l'heure à laquelle tu es rentrée...

— Oui, c'était effectivement très bien, acquiesça Clémence, un grand sourire aux lèvres.

Enfin, j'espère que je ne me suis pas comportée piteusement devant Damien.

— Quelqu'un a vandalisé ma voiture cette nuit...

C'est rassurant de constater que quelque part, il y a une justice et que tout finit par se payer...

— ... je pars courir pour me calmer !

J'ignore quel parcours tu as prévu mais, vu ton état, fais deux tours.

Gabriel était parti retrouver une « copine », habituellement il passait le week-end avec Simon et Alex, ses deux acolytes, toutefois Clémence s'était retenue de poser des questions. Après tout, est-ce que son fils lui avait demandé si elle avait embrassé Damien ? Depuis son réveil, toutes ses pensées la ramenaient à ce baiser. Dans son bain, elle s'était rejoué la scène en boucle, enfin uniquement les passages dont elle se souvenait, c'est-à-dire peu, néanmoins assez pour dire que la sensation était divine. Comme c'était frustrant de ne pas connaître la suite de l'histoire, un peu comme une série qu'on adore qui se termine sur un *cliffhanger*. La suite dans la prochaine saison. Alice pourrait peut-être l'aider à y voir plus clair.

— Alors, raconte ! la somma sa meilleure amie, oubliant au passage de s'affranchir des politesses d'usage.

— Bonjour, à toi aussi. Ton engouement me laisse penser que je devrais craindre le pire...

— Il aurait fallu être aveugle hier soir pour ne pas remarquer qu'il y avait des étincelles entre Damien et toi. L'ambiance était électrique.

— Tu crois que tout le monde a vu ?

— On s'en fout... Raconte !

— En fait, c'est assez flou dans ma tête, je crois qu'il m'a raccompagnée...

— Je confirme, d'ailleurs je suis partie peu de temps après vous, Henri Leduc semblait être tombé amoureux.

— Mais oui, je me souviens de ce zouk !

— Et moi, je me souviens d'autre chose qui commence également par la lettre « z » pendant ce zouk.

— Oh non ? pouffa Clémence.

— Oh oui, malheureusement. Alors quand il a voulu m'entraîner de force pour un deuxième Franky Vincent, j'ai préféré prendre la fuite.

— Sage décision.

— Et vous deux ?

— Eh bien, on a marché jusqu'à chez moi...

— Ça fait une sacrée balade.

— Enfin, pour être honnête, je nous revois marcher ensemble mais combien de temps, je n'en ai aucune idée et puis, on s'est embrassés...

— Énorme ! s'emballa Alice. Et après ?

— Le néant.

— C'était nul ? Le beau Damien fait partie « de ses tocards qui n'ont pas assurés^[8] » ?

— Quoi ? Non. Enfin je ne sais pas ! J'espère que nous ne sommes pas allés jusque-là...

— Comment ça, j'espère ?

— Après le baiser, je ne me souviens plus de rien. Je me suis réveillée ce matin tout habillée dans mon lit.

— J'adore ! s'esclaffa Alice.

— Tu trouves ça marrant ?

— Très, il se passe enfin quelque chose dans la vie de la très sage Clémence.

— Et je suis censée faire quoi maintenant ?

— Rien, attendre qu'il te contacte !

— Attendre qu'un homme vous rappelle, c'est ça le féminisme du vingt et unième siècle ?

— Ça n'a rien à voir. Contrairement à toi, Damien n'était pas bourré, il a tourné à la bière toute la soirée, il y a donc de fortes chances qu'il se rappelle ce qui s'est passé.

— Zut de flûte !

— J'ai compris...

— Quoi ? demanda Clémence sérieuse.

— Tu lui as sorti cette expression improbable, il a paniqué, t'a assommée, fin de la soirée et donc de tes souvenirs.

— Très drôle.

— Bon, plus sérieusement, en gentleman qu'il est, je parie qu'il va t'envoyer un petit message pour te demander comment tu te sens.

— Et s'il ne le fait pas ?

— Eh bien, on passera à la phase deux.

— C'est-à-dire ?

— On improvisera en temps voulu. Crois-en mon expérience, ça ne sert à rien de faire des plans sur la comète.

— Merci.

— De rien, maintenant que les détails techniques sont réglés, dis-moi, ça t'a fait quel effet ?

— Je suis complètement paniquée, comment je vais devoir me comporter au bureau lundi ? Il avait bu et regrette probablement déjà cet échange salivaire...

— Clémence, qu'est-ce que je viens de dire, on ne met pas la charrue avant les bœufs...

— Tu n'as pas une image un peu plus glamour pour parler de ce baiser ?

— On ne vend pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, même si cette expression est moins appropriée.

— Je crois que je préférerais la première finalement. Bref, j'ai trouvé ce baiser fort agréable et j'ai peur d'avoir un léger béguin pour Damien.

— C'est génial !

— Au contraire, c'est la catastrophe ! Damien n'est pas un homme pour moi.

— Pourquoi ? Il est divorcé et célibataire.

— Il est trop beau pour être vrai, c'est un séducteur. J'aurais dû craquer sur Albin...

— Albin est gay.

— Voilà, c'est ce que je dis.

— Moi je dis, tu arrêtes de tourner en rond chez toi, tu sors prendre l'air. Va au ciné, faire les boutiques, ce que tu veux, mais tu cesses de réfléchir. Il va t'appeler.

— Et qu'est-ce que je vais lui dire ?

— Sur ce coup-là, je te laisse te débrouiller, ma vieille !

Alice avait raison, si elle restait une minute de plus dans cet appartement, elle allait finir par devenir folle. Toutefois, avant de sortir, il fallait qu'elle prenne le temps de manger quelque chose, son estomac émettait des sons très bizarres depuis ce matin. Une part de ses délicieuses lasagnes chèvre épinard aiderait sans doute à calmer le chaos intérieur causé par l'excès de punch. Mais en ouvrant le frigo, elle déchantait. La portion de lasagnes avait diminué de moitié, inutile de chercher bien loin le coupable, elle l'entendait justement qui revenait. Décidément, il ne doutait de rien. Elle était tellement excédée que ça lui coupa l'appétit.

— Merde ! Ça fait des jours que je dis que ces sacs n'ont rien à faire dans l'entrée !

D'encore plus mauvaise humeur, c'est pas possible, quelqu'un lui a rayé l'autre aile ou quoi ?

— Clémence ?

Ravie de constater qu'il se rappelle au moins mon prénom.

— Oui...

— Tu peux m'apporter de la glace ?

Là, j'ai dû mal comprendre. À moi le sonotone.

— Qu'est-ce que tu disais ? demanda Clémence en s'avançant dans le salon.

Antoine était allongé sur le canapé, le visage tordu dans une grimace.

— Je me suis fait un claquage en courant, c'est à cause de cet incapable d'assureur ! Quand je pense à tout l'argent que je leur laisse depuis des années. Eh bien, crois-moi, ils ne sont pas près de me revoir, dès lundi je change d'assurance !

Moi je. Moi je. Moi je.

— Tu peux m'apporter de la glace ? Et dépêche-toi, s'il te plaît, j'ai super mal !

Comment j'ai pu ne pas me rendre compte en vingt ans que je vivais avec un égoïste ?

— J'en profite pour t'apporter le reste des lasagnes également ?

— Qu'est-ce que tu dis ? Pourquoi tu me parles de lasagnes ?

— Je dis merde ! lâcha Clémence avant de laisser Antoine en plan.

J'aurais aimé être petite souris pour voir sa tête quand j'ai claqué la porte.

Même si elle aimait beaucoup l'été, le printemps était sa saison préférée. Cette période de renouveau après de longs mois d'hiver, la nature qui se réveille, on se surprend à s'émerveiller du chant d'un oiseau, des arbres en fleurs, autant de petites choses que nos yeux de

gens pressés ne voient plus. Les anciens ne cessent de répéter que c'était mieux avant, d'une certaine façon, c'est sûrement vrai. La météo quasi estivale semblait avoir poussé les Parisiens hors de chez eux, les terrasses étaient bondées à l'instar des magasins. Clémence avait fini par se retrouver dans une cabine d'essayage. Une envie de changer sa garde-robe ? Typique de la femme amoureuse. Elle avait craqué sur une blouse fleurie, elle serait parfaite pour aller travailler. Elle voulait se faire jolie au bureau ? Ça se passe de commentaire. La vendeuse lui avait ensuite déniché le jean pour aller avec, qui en plus flattait sa silhouette. Détail qui avait fini de la convaincre. Elle s'apprêtait à rentrer à l'appartement, en espérant qu'Antoine serait parti retrouver sa dulcinée, quand son téléphone sonna.

— Salut.

C'est lui.

— Salut...

— Je voulais m'assurer que tu étais bien rentrée hier soir.

Alice devrait se reconvertir en médium.

— Pour être honnête, je ne me souviens pas vraiment comment je suis arrivée jusque chez moi mais, je te confirme, je me suis bien réveillée dans mon lit ce matin.

Autant entrer d'emblée dans le vif du sujet.

— (rires)

Est-ce que c'est bon signe ?

— Tu ne te souviens vraiment de rien ?

— Uniquement de vagues impressions, mentit Clémence.

— Je t'ai raccompagnée.

Jusque-là tout va bien.

— On avait plus ou moins flirté à la soirée, tu te rappelles ?

— Oui.

— Et sur le retour, tu t'es faite plus entreprenante.

Oh, mon Dieu.

— Tu m'as embrassé.

Oh non, je lui ai sauté dessus, il n'en avait pas envie.

— Ce n'était pas désagréable, loin de là, ensuite tu m'as attiré sous un porche...

Je ne veux pas en entendre davantage.

— ... j'ai été surpris de te découvrir si audacieuse.

Je jure de ne plus jamais boire une goutte d'alcool.

— On en avait très envie tous les deux. Tu as commencé à déboutonner ma chemise hawaïenne...

— Oh non, ne me dis pas que nous l'avons fait en pleine rue ? s'insurgea Clémence.

— Techniquement, nous étions sous un porche...

— C'est pareil.

— Mais non, rassure-toi, on ne l’a pas fait, comme tu dis.

— Ouf.

— Quand le clochard qui dormait au fond de la cour s’est réveillé et nous a demandé de faire moins de bruit, ça t’a coupé dans ton élan.

— La honte !

Je crois que j’aurais préféré ne pas savoir. Comment je vais pouvoir le regarder dans les yeux après ça ?

— Mais non, je te fais marcher, finit par lâcher Damien hilare.

— Quoi ?

— On s’est bien embrassés, c’est vrai, à ton initiative, c’est également vrai, mais ça s’est arrêté là.

Je ne lui plais peut-être pas tant que ça finalement.

— Je t’ai raccompagnée à ta porte, aidée à composer ton code car tu avais un peu de mal à viser les touches et tu es rentrée chez toi.

— Ah...

— On dirait que tu es déçue ?

Bravo, ça fait la pauvre fille maintenant.

— Non, je suis soulagée...

— Pas trop quand même j’espère, parce que je voulais justement te demander si ça te dirait de venir finir ce qu’on a commencé ?

— Chez toi ?

— À moins que tu ne préfères sous un porche.

Et si pour une fois je réfléchissais après ?

#jaiunrencart #carpediem

Chapitre 23

Les détails de la fin de soirée lui étaient finalement revenus en mémoire, et elle se souvenait à présent s'être jetée sur Damien pour l'embrasser. Au fur et à mesure qu'elle approchait, Clémence ne se sentait plus si sûre d'elle. Les choses avaient semblé naturelles la veille mais qu'en serait-il aujourd'hui sans le punch qui coulait dans ses veines ? Et si la magie n'opérait plus ? D'un autre côté, Damien n'était pas Merlin l'Enchanteur, c'était juste un homme, séduisant au demeurant, qui l'avait invitée à partager son lit, l'espace d'un instant. Il était très probablement un habitué des rencontres éphémères, elle se conditionnait donc à la même chose. Pas d'effusion de sentiments, on range son côté fleur bleue, deux adultes consentants qui ont décidé de passer un bon moment ensemble. Et si ce n'était pas bon ? Si elle ne savait plus comment faire ? Vingt ans que son corps était habitué à celui d'Antoine, pas certain qu'il se laisse apprivoiser si facilement par un autre. Elle réfléchissait trop, il suffisait de se laisser porter. Elle appuya sur la sonnette.

La porte s'ouvrit sur un Damien tout sourire, en jean, tee-shirt, cheveux en bataille. Même sans alcool, le charme opérait toujours.

— Salut.

— Salut, répondit Clémence timidement.

— Bienvenue dans mon humble demeure ! Entre, je t'en prie.

L'entrée était encombrée de chaussures, elle dut faire le grand écart pour pénétrer dans l'appartement, manqua de trébucher et se rattrapa de justesse à la console sur sa droite, jetant au passage un rapide coup d'œil sur le petit meuble. Clés, courrier, chewing-gum, balle anti-stress, bouteille d'eau à moitié vide, brosse à dents. Première constatation, Damien n'était pas un maniaque du rangement.

— Je te débarrasse de ton sac ?

— Merci, je préfère le garder...

Au cas où les choses tournent mal, je pourrais toujours prétendre que j'ai une bombe lacrymogène. N'importe quoi.

— Je te propose qu'on s'installe dans le séjour pour commencer, plaisanta Damien.

Je n'aurais jamais dû venir, ce n'est pas mon truc, ce genre de rendez-vous...

— Je peux t'offrir un verre ?

Avec un Lexomil, s'il te plaît.

— Avec plaisir, merci.

— Rouge, ça te va ? demanda Damien en se dirigeant vers la

cuisine.

— C'est parfait.

Damien n'était peut-être pas un as du rangement mais il avait du goût, la pièce était joliment aménagée. Il y avait d'un côté le coin repas avec une grande table ronde – Clémence n'aurait pas choisi du plexiglass, elle imaginait déjà la corvée quotidienne d'enlever les traces de doigts, ce qui ne devait toutefois pas faire partie des préoccupations de son hôte – avec six chaises scandinaves dépareillées. Le résultat était plutôt sympa. Le coin salon était cosy, Clémence se serait bien vue enfoncer ses orteils dans le tapis moelleux, avec une jolie bibliothèque sur laquelle se trouvaient des livres, quelques bibelots, une bouteille d'eau – décidément, c'était une tradition dans cette maison – ainsi que des cadres photos. Elle reconnut Damien sur une plage avec un jeune homme mais elle n'osa pas s'approcher de peur d'être prise en flagrant délit de curiosité. De loin, ses abdominaux avaient l'air comme dans ses souvenirs, enfin plus exactement le souvenir de ce rêve prémonitoire en quelque sorte. Damien revint avec deux verres et l'invita à prendre place dans un des fauteuils, il s'assit en face d'elle sur le canapé.

— À cette soirée spéciale, déclara Damien avec un sourire charmeur en levant son verre.

— À cette soirée, répéta Clémence en ressentant une petite décharge dans le creux de son ventre.

— Franchement, j'ai été de surprise en surprise hier...

Quelque chose sous le canapé attira l'attention de Clémence. Une chaussette. Manifestement déjà portée comme l'indiquait sa forme rabougrie.

— Cette petite robe fleurie t'allait à merveille...

Elle ne parvenait plus à se concentrer sur ce que Damien lui disait.

— ... même si je n'avais qu'une idée en tête toute la soirée, l'enlever.

Comment parler séduction quand cette chaussette sale la narguait ? Depuis combien de temps était-elle ici ?

— Et puis ce déhanché sur la piste...

Lui arrivait-il de passer l'aspirateur ? Pourrait-elle vivre avec quelqu'un de si désordonné ? Hors de propos. Elle n'était pas là pour parler mariage. D'ailleurs, elle était déjà mariée. Tout absorbée qu'elle était par ses réflexions, elle n'avait pas remarqué que Damien s'était levé, il lui enlevait à présent son verre des mains et l'invitait à se lever à son tour. Elle s'exécuta, hypnotisée par son regard. Quelques centimètres les séparaient, elle sentit sa respiration s'accélérer. Elle sentit son parfum aussi, une odeur boisée, masculine, qui lui seyait

bien. La chaussette était à présent très loin. Il posa ses lèvres sur les siennes, et, à ce moment-là, elle sut que c'était comme le vélo, ça ne s'oubliait pas. Les gestes revinrent, naturels, elle passa ses mains dans ses cheveux, cela faisait des semaines qu'elle en rêvait en secret, il la serra plus fort, elle entrouvrit ses lèvres et la langue de Damien s'invita dans sa bouche d'abord timide puis plus pressante. Un baiser à vous mettre la tête à l'envers. Ils s'arrêtèrent au bout d'un moment pour reprendre leur souffle.

— Tu veux poursuivre la visite de l'appartement ? Ma chambre a vue sur la tour Eiffel.

— J'ai peur qu'il s'agisse d'une proposition indécente, mais la tour Eiffel, ça ne se refuse pas.

Damien n'avait pas menti, on apercevait la dame de fer au loin. Il vint se placer derrière Clémence et l'enlaça par la taille. Ses doutes quant à se lancer dans une relation sans lendemain, très probablement une nuit ? Disparus. Sa gêne à l'idée de se retrouver nue devant un autre homme ? Envolée. Elle ne pensait plus qu'à une chose, leurs deux corps réunis. Damien effleura son cou du bout de ses lèvres, un frisson parcourut son corps. Aucun doute, le courant passait entre eux.

Clémence avait remonté le drap sur elle. Même si elle assumait parfaitement ce qui venait de se passer et qui allait probablement se reproduire très prochainement, elle n'était pas pour autant à l'aise à l'idée d'avoir une conversation en tenue d'Ève.

— Qui est le jeune homme que j'ai aperçu sur les photos dans la bibliothèque ?

— Paul, mon fils, il a 16 ans.

— Fils unique ?

— Oui. J'aurais bien voulu lui donner une petite sœur mais mon ex repoussait sans cesse jusqu'à ce qu'elle finisse par m'avouer un jour qu'elle ne voulait pas d'autre enfant.

— Tu l'as mal vécu ?

— Non, je suppose qu'avec le temps, je m'étais fait à l'idée. Toi aussi, tu as un ado ?

— Et comment tu sais ça ?

— Disons que je me suis renseigné, répondit Damien avec un petit sourire énigmatique.

Clémence se sentit flattée à l'idée qu'il s'était intéressé à elle avant cette fameuse soirée.

— Il s'appelle Gabriel. Il passe le bac cette année, et si tout se passe bien, il part étudier l'œnologie à Bordeaux à la rentrée prochaine.

— Tu as des étoiles dans les yeux quand tu parles de lui, j' imagine que vous vous entendez bien ?

— Oui, nous sommes très proches.

— Si tu as quelques conseils, je suis preneur, parce qu'ici, nous en sommes plutôt à la phase « l'école, c'est nul, mon téléphone est nul et mon père est nul ».

— Nous avons été, semble-t-il, épargnés par la malédiction de l'adolescence, plaisanta Clémence.

— C'est ton téléphone ? demanda Damien lorsqu'un bip retentit dans la pièce.

J'ai préféré emmener mon sac à main et ma bombe lacrymo imaginaire jusque dans la chambre, au cas où. Je suis légèrement méfiante, voire parano.

— Oups, désolée, j'ai oublié de couper le son, s'excusa Clémence en enroulant le drap autour d'elle pour aller éteindre son téléphone.

Deuxième bip.

— Tu peux répondre si c'est important...

— Non.

Troisième bip.

— Tu es sûr ? Ça a l'air urgent.

— C'est ma mère, dit-elle en regardant l'écran. Elle a sans doute un colis à aller chercher au point relais, ou alors elle est à court de papier toilette...

Lorsqu'elle se retourna, Damien était nu comme un ver sur le lit. Un ver sexy.

— Oups, bis. Je n'avais pas remarqué que j'avais embarqué le drap.

— Menteuse, je parie que tu l'as fait exprès, la taquina Damien en s'avançant vers elle.

#interditauxmoinsde16ans

Chapitre 24

Tout doit disparaître

— Clémence, je suis ravi d'avoir fait ta connaissance.

— Moi aussi.

— Je te fais signe dès que j'ai la réponse de la banque.

— Très bien, je croise les doigts et passe le bonjour de ma part à Marie !

— Je n'y manquerai pas.

— Bonne journée, conclut Clémence avant d'éteindre FaceTime.

9 h 55, Antoine n'allait pas tarder. La vente et le déménagement approchaient à grands pas, ils s'étaient donné rendez-vous ce samedi matin pour partager les meubles, les appareils électroménagers, les plantes vertes, vingt ans de vie commune. Clémence n'avait toujours pas trouvé d'appartement mais bizarrement cette perspective ne l'inquiétait pas plus que ça, elle se sentait sereine et avait confiance en sa bonne étoile. Les choses allaient finir par rentrer dans l'ordre. Antoine, lui, avait signé pour ce superbe quatre-pièces de cent mètres carrés avec terrasse panoramique, elle avait même eu l'honneur de voir quelques photos, dont le futur dressing de sa remplaçante. Dire qu'à l'époque, elle devait partager ses étagères avec Antoine et subir sa méthode du rangement par le chaos. Comme quoi, certaines choses changeaient. Toutefois, Clémence était tout sauf jalouse.

— Tu as l'air en forme, la complimenta Antoine.

Avoir un amant me réussit plutôt bien.

— Tu rentres de plus en plus tard ces derniers temps, c'est ton camarade de classe ?

Laisse donc Sylvain où il est.

— Je suis content que tu te sois retrouvé quelqu'un !

— Ça te donne probablement bonne conscience, répondit Clémence qui ne voulait pas laisser passer une si belle occasion.

— Je pensais qu'on avait dépassé ce stade.

— Tu veux dire le stade où tu te comportes comme un gros salaud ?

— Ça ne te va pas d'être vulgaire.

— Ne te méprends pas, il ne s'agit pas d'un gros mot, j'ai regardé dans le dictionnaire. Ce terme désigne un homme méprisable qui agit de façon déloyale, je trouve cette définition assez appropriée.

— Si tu veux jouer sur les mots...

C'est fou, cette incapacité à reconnaître ses erreurs. Comme si cela allait nuire à sa virilité, lui arracher un testicule. Remarque, je veux bien

me porter volontaire pour cette entreprise.

— On commence par le salon ? suggéra Antoine désireux de changer de sujet.

Lâche : personne qui manque de courage.

— Comme tu voudras...

— Je te laisse le canapé, commença-t-il, grand seigneur.

J'avoue que ça m'arrange. Convertible en plus, il pourra servir de lit dans un premier temps.

— Très bien.

— Lola en a repéré un chez Roche Bobois.

— Je vois que ton amie a des goûts de luxe, j'espère que tu as gagné au loto.

— Au loto non, mais l'annonce de ma nomination devrait arriver dans les prochains jours...

Domage, j'avais pourtant brûlé quelques cierges pour que ça n'arrive pas.

— Au fait, tu as trouvé qui était ce Tagada76 ?

— Oui, s'anima soudain Antoine, on a mené notre petite enquête avec Eymeric et j'ai appris que Stéphane Bonduel, il est RH sur le site de Lille, brigait aussi le poste de DRH France.

Pauvre Stéphane Bonduel...

— Forcément, quand il a appris que j'étais le meilleur candidat, il a dû être vert. D'une certaine façon, je le comprends, il se voyait probablement déjà au siège à Paris. Qui voudrait passer sa vie à Lille ?

Cette capacité à tirer des conclusions plus qu'hâtives est effrayante. Limite effrayante.

— Et tu as pu le confronter ?

— Oui, mais il a nié en bloc, le lâche !

Ça vous fait un deuxième point commun.

— Je prends l'étagère, si tu es d'accord.

— Ok, je garde le fauteuil en velours, poursuivit Clémence avant que la sonnerie de la porte d'entrée ne vienne les interrompre.

— Je vais ouvrir !

Il attend une livraison ?

— Entre, je t'en prie...

De la visite, apparemment.

— J'adore ce polo et je ne dis pas ça parce que c'est moi qui l'ai choisi !

Antoine rit bêtement. Elle ne connaissait pas cette voix mais à la façon de minauder et au changement d'attitude de son ex-mari, elle avait deviné. Non, il ne pouvait pas lui faire cet affront ?

— Clémence, je te présente Lola...

Si, c'est bien en train d'arriver.

— ... on ne reste pas longtemps, s'empressa-t-il d'ajouter devant

la mine stupéfaite de Clémence. Lola voulait voir la machine à café, après on file au restaurant.

— Bonjour, lança la jeune femme qui arborait un sourire triomphant au bras de son trophée.

Lui cracher à la figure ? Trop vulgaire, en plus Clémence n'avait jamais su cracher. Lui arracher sa jupe trop courte ? Qui sait ce qu'elle allait trouver en dessous ? Lui flanquer une bonne gifle ? S'énervier n'était pas bon pour ses chakras. Si elle avait gardé le ramassis de conneries de Dorothy Johnson, elle aurait pu lui envoyer à la figure – le pavé, pas les inepties –, mais elle l'avait détruit afin d'éviter qu'il ne tombe dans des mains innocentes comme le journal de Tom Jedusor^[9]. La solution s'imposa à elle, l'ignorer. Cette fille n'était rien. Ce n'était pas dans ses habitudes de se montrer impolie, toutefois Clémence estima n'enfreindre aucune règle de bienséance en ne répondant pas. Ce qui n'était pas le cas de cette jeune personne qui avait osé se présenter chez elle, avec son mépris, elle pouvait le lire dans ses yeux. Elle respirait l'arrogance. Une fois de plus, Antoine la décevait en s'amourachant de ce genre de fille, c'était tellement cliché.

— Pour la machine à café, c'est réglé, je la prends ! annonça Clémence sur un ton qui était sans appel.

— J'ai quand même mon mot à dire, protesta Antoine.

— Je ne crois pas, non, c'était mon cadeau de Noël ! Maintenant, si tu veux bien faire sortir cette « personne » de chez moi, parce que je ne peux pas garantir que je vais parvenir à garder mon calme plus longtemps.

— Tu as vu comment elle me parle ?

— Laisse tomber, bébé...

Bébé ? Seul Johnny Castle^[10] peut prononcer ces mots sans avoir l'air ridicule.

— Et tu ne vas pas lui laisser la machine à café ?

— Si, c'est la sienne, commenta Antoine mollement.

— Et si cette « personne » pouvait se taire, renchérit Clémence qui était à deux doigts de l'implosion.

— C'est bon, on s'en va, abdiqua Antoine qui sentait que la situation était sur le point de déraiper.

— Et la lampe de salon dont tu m'avais parlé ?

J'hallucine, cette fille est en train de faire son marché.

— Ce n'est pas une brocante ici, du balai !

— Une brocante, c'est le terme, tout est moche de toute façon, je ne veux rien !

— À la bonne heure !

— Je comprends pourquoi tu l'as quittée, mon lapin, cette femme est complètement folle !

Lapin. Bébé. Si ce n'est pas pathétique...

— Comme je suis bonne joueuse, je veux bien vous laisser le cactus de Cruella ! cria Clémence depuis la cuisine. C'est cadeau !

— Qui est Cruella ?

— Personne, bébé, elle dit n'importe quoi pour t'énervier...

— Ah, je vois que vous n'avez pas encore rencontré belle-maman ! Vous savez quoi ? Je vous fais un lot, la mère et le fils pour le même prix. Gratis !

#affaireconclue #bondebarras

Chapitre 25

Le grand saut

Clémence était en train de rédiger un email, lorsqu'elle reconnut une voix familière. En relevant la tête, elle tomba dans les yeux bleu azur de Damien qui était en train de saluer ses collègues, un regard qui suffisait à réveiller en elle des sensations à la limite de la décence. Depuis la soirée tropicale, la météo était au beau fixe entre eux. Ce qu'elle ne pensait être qu'une aventure d'un soir semblait bénéficier d'un sursis, et elle avait décidé d'en profiter, sans se poser de questions. Ils s'étaient revus à plusieurs reprises et pas uniquement pour des retrouvailles sous la couette même si cela finissait inmanquablement comme ça. À plusieurs reprises, Damien l'avait invitée à dîner, il se débrouillait d'ailleurs plutôt bien en cuisine. Clémence découvrait une vie nouvelle dans laquelle elle n'était pas seulement moteur – planifier les repas, faire les courses, la cuisine, le ménage – mais également acteur. Actrice. Elle prenait le temps de se faire jolie, achetait un petit chemisier plutôt qu'un filet mignon et surtout, elle découvrait le luxe de se laisser guider par quelqu'un et de se faire servir aussi. En résumé, elle profitait de la vie et c'était bon. Damien et elle avaient décidé d'un commun accord de garder cette histoire secrète au bureau, ils n'avaient aucune envie d'alimenter les potins de la boîte. À part Alice, personne n'était au courant. Elle adressa un sourire, qu'elle espéra discret, à son Roméo qui le lui rendit, avant de rejoindre Alice à la cafétéria pour leur pause-café quotidienne.

— Efface-moi ce sourire niais de ton visage, c'est agaçant pour les gens comme moi qui sont mariés depuis une éternité.

— Ça se voit tant que ça ?

— Je peux lire en toutes lettres sur ton front AMOUREUSE.

— Je préfère ne pas appeler ça de l'amour...

— Appelle ça comme tu voudras, mais tu es rayonnante !

— Merci.

— Tu l'as bien mérité.

— Il faut que je te dise quelque chose, commença Clémence timidement.

— Damien t'a fait un truc de dingue, tu ne soupçonnais même pas que ça puisse exister ?

— Tu regardes trop de séries télé... ou alors tu es trop frustrée.

— Probablement les deux.

— Non, ce que j'ai à te dire n'est pas facile...

— Arrête, tu commences à me faire peur !

— J'envisage d'aller m'installer à Biarritz.

— Biarritz comme Biarritz à côté de Bayonne ? Il n'y en a pas un en banlieue parisienne dont je n'aurais pas entendu parler avant ?

— Ce Biarritz-là.

— Je ne suis pas certaine que le café soit la boisson qui convienne pour ce genre de conversation, j'aurais besoin de quelque chose de plus fort.

— Je crois qu'Éric cache des bouteilles dans son bureau...

— On va se contenter du café pour le moment. J'imagine que cette idée ne date pas d'hier.

— Elle a commencé à germer lors de ce fameux week-end. Je regardais les gens, l'océan, la douceur de vivre et je me suis dit, qu'est-ce qui me retient ? Enfin, pour être tout à fait honnête, c'est mon amie Marie qui m'a posé la question.

— Eh bien, je ne remercie pas cette Marie ! commenta Alice avec une moue boudeuse.

— Oh, toi aussi tu vas me manquer...

— Je comprends mieux maintenant pourquoi tu n'étais pas si pressée que ça de trouver un nouvel appartement.

— Effectivement, cela a dû y contribuer...

— Et tu ne m'as rien dit ?

— J'attendais que les choses deviennent plus concrètes, je ne voulais pas t'inquiéter inutilement, répondit Clémence sincère.

— C'est un point de vue, répliqua Alice en adressant un sourire à son amie.

— J'ai regardé le prix des loyers sur place, je pourrais louer un petit trois-pièces avec vue sur l'océan...

— La chance, je veux ma chambre !

— Je pensais plus à Gabriel mais je suis certaine qu'il sera d'accord pour partager. Et puis, la vie est bien faite parfois, Marie m'a mise en relation avec un copain à elle qui est en train de monter un concept store et il cherche quelqu'un.

— Non ? C'est énorme !

— On s'est parlé par FaceTime ce week-end, le contact est super bien passé entre nous, enfin c'est l'impression que j'ai eue. Il m'appelle dans les prochains jours pour me dire s'il a le prêt de sa banque. Marie m'assure que son dossier est bon et qu'il ne devrait pas y avoir de problème.

— C'est génial ! En plus, tu seras à côté de Gabriel.

— Tout à fait. C'est marrant comme les choses semblent évidentes parfois. Simples.

— Et Damien dans tout ça ?

— Damien, c'est une belle parenthèse, très belle même, mais je

ne veux plus laisser ma vie dépendre d'un homme.

— Ils ne sont pas tous pareils, tu sais ?

— Je sais, mais j'ai assez vécu pour les autres, il est temps que je pense à moi, à ce que je veux. Il faut savoir rester maître de son destin... Au secours, voilà que je parle comme Dorothy, tenta de plaisanter Clémence qui sentait déjà que ce départ ne serait pas facile. Quitter sa meilleure amie. Et quitter cet homme.

— Tu lui en as déjà parlé ?

— Pas encore, je pense le faire ce soir. Tu sais, on ne s'est rien promis...

— C'est dommage, je trouve que vous formiez un beau couple mais, tu as raison, c'est ta vie.

— Je suis désolée, je vais devoir y aller. J'ai une réunion avec mon tyran de boss. Bien entendu, tout ce que je viens de te dire doit rester strictement confidentiel.

— Motus et bouche cousue !

Si elle n'avait pas décidé de quitter la région, et par conséquent ce job, elle aurait probablement fini par commettre l'irréparable. Pendant qu'Éric se livrait comme à son habitude à un monologue, Clémence, elle, réfléchissait à différents scénarios possibles. Enfoncer son crayon de papier dans sa gorge, pile sur la veine jugulaire, en plus elle l'avait taillé ce matin en arrivant. Si ce n'était pas un signe, ça !

— Vous attendez quoi pour noter ?

J'ai regardé assez de séries policières pour savoir qu'il ne faut laisser aucune preuve, tout est dans la tête.

— Vous savez quelle différence significative il y a entre un chef et son subordonné ? demanda Éric, suffisant.

— Le salaire, pensa Clémence à voix haute.

— Pardon ?

Ses deux sourcils parviennent presque à se toucher, impressionnant. Mais aussi très mauvais signe.

— Ce n'était manifestement pas la réponse que vous attendiez ? tenta Clémence.

— Cette attitude est typique, vous prenez tout à la légère. Vous n'êtes pas impliquée dans ce que vous faites ! Elle est là, la différence !

Euh, avec toutes les heures sup' que j'ai accumulées depuis le début de l'année, je pense pouvoir affirmer que je suis impliquée, tout du moins un peu.

— Bon, reprenons ! aboya Éric. Je n'ai pas que ça à faire moi !

Moi non plus, j'ai un dossier à constituer pour signalement de harcèlement. Vous ne vous en sortirez pas comme ça.

Après quelques exercices de respiration ventrale dans les

toilettes, nécessaires et efficaces pour faire retomber la pression, Clémence était de retour à son poste et travaillait sur les pages internet de la division. Elle devait fournir d'ici la fin de la semaine au département « Communication » un texte de présentation de leur activité ainsi que de leurs principaux produits, pile le genre de chose qu'elle adorait faire. En outre, elle était plutôt douée pour ce qui était d'écrire. Elle était en train de réfléchir à une formulation de phrase lorsqu'une fenêtre s'ouvrit sur son écran. C'était le logiciel de messagerie interne.

Alice Roussel

Urgence café.

Clémence Delattre

On en a déjà pris un il y a une heure et [ELT\[11\]](#) est en alerte rouge.

Alice Roussel

J'ai déterré un truc énorme !

Cinq minutes plus tard, Clémence prenait place à la cafétéria avec un café allongé, se demandant quel scoop pouvait bien avoir déniché son amie. La boîte allait être rachetée par des Chinois ? Le siège allait déménager en banlieue pour réduction de coûts ?

— J'ai deux nouvelles, une bonne et une mauvaise, lâcha Alice en se laissant tomber sur le fauteuil.

— Commence par la mauvaise, c'est toujours plus facile dans ce sens.

— Tu vas devoir abandonner ton dossier sur Éric.

— Non, tu ne peux pas me faire ça, je ne vais pas tenir.

— Mais j'en ai une bonne, je t'ai dit, très bonne même !

— Il est viré ? s'emballa Clémence.

— Mieux.

— Mort ? Je l'aurais remarqué, il beuglait encore au téléphone quand je me suis levée pour venir ici.

— Nous sommes en train de changer de messagerie et ton très cher boss avait un problème, ces emails ne répliquaient pas sur son téléphone portable. Il m'a donc demandé de « régler le problème de toute urgence » étant donné qu'il travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce sont ses mots.

— Tu parles, c'est pour pouvoir partir plus tôt du bureau et faire semblant de bosser en répondant à quelques mails en soirée !

— Bien évidemment. Toujours est-il que j'ai profité de l'occasion pour faire un petit tour dans ses fichiers effacés.

— Mais, c'est interdit...

— On s'en fout. Regarde ce que j'ai trouvé, s'exclama Alice, en

lui mettant le gros plan d'un attribut masculin sous le nez.

— Non, mais ça ne va pas, cria Clémence dégoûtée. C'est quoi, ce truc ?

— J'espère pour toi que tu sais ce que c'est ! En revanche, la question est, à qui est-ce ? Et d'après ce que j'ai pu lire, je pense pouvoir affirmer qu'il s'agit de celle d'Éric.

— Beurk.

— Tu l'as dit.

— Mais il est malade d'envoyer des choses comme ça depuis son téléphone professionnel.

— Je te l'ai toujours dit, ce type est un pervers. Et devine qui est la destinataire de toute cette correspondance graveleuse, parce que, bien entendu, il y a d'autres photos et même quelques vidéos.

— Non ?

— Si. Alors, tu donnes ta langue au chat ?

— Je ne donne ma langue à rien du tout, surtout avec ce genre de photos.

— Bénédicte Leroy !

— La DRH ?

— En personne. Il l'appelle « ma petite cochonne », et elle « mon chaud lapin ». Il y a aussi des références à leurs ébats, apparemment ici, au bureau...

— Stop, je ne veux pas en entendre davantage.

— Bref, tu comprends mieux pourquoi ça ne sert à rien de te présenter à elle avec un dossier sur Éric Grandjean ?

— Effectivement. Je plains la pauvre muse grecque.

— C'est clair, quand je pense que cet enfoiré l'oblige à changer de prénom en plus ! En revanche, ces nouveaux éléments changent la donne en ce qui te concerne !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Cela va faire un argument de poids dans ta demande de rupture conventionnelle.

— C'est illégal...

— C'est aussi très illégal d'envoyer ce genre de document depuis son adresse professionnelle. Crois-moi, avec ça, il ne devrait pas trop faire d'histoires pour te laisser partir.

— Tu as raison, il faut savoir tirer profit des occasions qui se présentent. Attends un instant, s'excusa Clémence, je viens de recevoir un message.

Sylvain G

Tu es libre pour un dîner prochainement ;))

— Une bonne nouvelle ? demanda Alice devant la mine réjouie

de son amie.

— On peut dire ça. Je crois qu'un autre gros dossier épineux est sur le point d'aboutir.

#alaguerrecommealaguerre #toutvientapointaquisaitattendre

Chapitre 26

Une fois de plus, la feue petite famille se retrouvait dans la cuisine autour du petit-déjeuner. Une situation très embarrassante dans les premiers temps, à laquelle Clémence avait fini par s'habituer même si elle était toujours stupéfaite de voir à quel point Antoine se comportait comme si de rien n'était. Pour sa part, elle se contentait de l'ignorer, s'efforçant de répondre courtoisement à ses questions pour ménager Gabriel qui n'avait rien demandé de tout ça. Aujourd'hui était un jour comme un autre, Antoine étalait son bonheur, comme Gabriel son Nutella sur ses tartines, généreusement.

— Je viens de recevoir une convocation de Pierre-Alain, je crois que le grand jour est arrivé ! fanfaronna Antoine.

Moi aussi, je l'attendais avec impatience.

— Ce soir, vous aurez devant vous le nouveau directeur France des Ressources humaines de Gatex !

— Toutes tes heures sups' auront fini par payer ! commenta Gabriel, une pointe de sarcasme dans la voix.

Il était certes un ado mais, ces dernières années, il avait vu son père rentrer tard le soir, au motif qu'il occupait un poste très important, pendant que sa mère se démenait pour faire tourner la maison, seule.

— Pas toutes, chéri, rectifia Clémence, faisant allusion aux fausses réunions inventées par son père pour passer du temps avec sa jeune maîtresse.

— Ce n'est pas la peine d'être mesquine ! Il s'agit d'un moment très important pour ma carrière, tu devrais te réjouir pour moi.

Ah ça, tu peux compter sur moi, je vais me réjouir.

— Je ne suis pas mesquine, juste factuelle. Sur ce, je vous laisse, moi aussi j'ai un travail même si tu as toujours eu tendance à l'oublier !

— Bonne journée, lança Gabriel avec un petit clin d'œil complice à sa maman.

À 11 heures, le message qu'elle attendait impatiemment arriva. Corentin, l'ami de Marie, avait eu le feu vert de la banque pour son concept store, et il était prêt à se lancer dans l'aventure avec elle. C'était un grand saut dans le vide, il lui avait expliqué qu'il ne s'agirait au début que d'un temps partiel, lui-même ne savait pas quand il pourrait se payer. Qu'importe, c'était de loin la meilleure nouvelle qu'elle ait reçue depuis une éternité. Un nouveau départ, dans une

ville où elle avait toujours rêvé d'habiter. Un nouveau job dont la finalité ne serait pas de faire croire aux gens que leur vie allait devenir meilleure grâce à un gel pour la cuvette des toilettes. Si le canard WC rendait heureux on se serait mis à en boire à l'apéro depuis belle lurette, dilué dans un peu d'eau bien sûr. Non, son nouveau job allait réellement apporter sa petite pièce au grand édifice du bonheur, offrir un peu de légèreté aux gens en leur proposant un lieu de convivialité basé sur des valeurs humaines. Bon, avant cela, il y avait la question de son emploi actuel à régler, ou comment amener son chef tyrannique à lui rendre sa liberté avec en prime un petit chèque. Mais, elle réfléchirait à tout cela plus tard. L'heure était à la célébration.

Clémence Delattre

Pause déjeuner à midi pile !

Alice Roussel

C'est super tôt. Tu es affamée aujourd'hui ! On se retrouve à la cafété ?

Clémence Delattre

Non, sur le trottoir en bas du bureau.

Alice Roussel

J'ai apporté un taboulé maison. Le batch cooking, tu connais ? J'ai passé plus d'une heure dimanche à préparer tous les ingrédients, du coup, il est grand temps de le manger. On partage si tu veux ?

Clémence Delattre

Oublie le taboulé, je t'invite !

Alice Roussel

On a quelque chose à fêter ?

Clémence Delattre

Oui.

Alice Roussel

Je peux y être à 11 h 50.

Clémence Delattre

On reste sur midi, j'ai réservé une table en terrasse chez Alfred.

Alice Roussel

On va être bien avec ce soleil.

Clémence Delattre

C'est exactement ce que je pensais. Il se pourrait même que je me laisse aller à prendre un petit verre de rosé.

Cette journée semblait trop belle pour être vraie. Les pièces du grand puzzle se mettaient petit à petit en place et l'avenir radieux de Clémence commençait à se dessiner. Si on lui avait dit ça ce jour de mars où sa vie avait basculé, elle ne l'aurait jamais cru. Cette épreuve avait bien failli l'anéantir, elle avait flirté dangereusement avec la

dépression les premières semaines, mais elle s'était relevée et c'est une Clémence indépendante, forte et déterminée, qui renaissait de ses cendres. Antoine s'en mordrait bientôt les doigts.

La journée était passée à une vitesse folle, le fait que le déjeuner en terrasse se soit prolongé jusqu'à 14 heures y était sans doute pour quelque chose. Clémence avait ensuite *chaté* en douce avec son amie Marie qui était tout excitée à l'idée de voir une toquée s'installer très prochainement dans la région. Excitation partagée. Et, pour une fois, elle s'était autorisée à quitter le bureau de bonne heure, sans motif exceptionnel. Elle ne serait jamais permise une chose pareille auparavant. Lorsque Gabriel rentra du lycée, tout était fin prêt pour une petite fête.

— Je me trompe ou il y a comme une odeur de lasagnes dans l'air ?

— Tes préférées, mon chéri.

— Tu te rends compte qu'en mettant la barre si haut, jamais aucune femme ne trouvera grâce à mes yeux, plaisanta Gabriel.

— Zut, il me reste trois semaines pour te gaver de plats sous vide. On n'a qu'à prendre dans le stock de ton père, après tout lui ne se gêne pas pour me voler mes Tupperware !

— Je crois qu'il est temps que cette cohabitation se termine.

— Je le pense aussi.

— Sincèrement, je te tire mon chapeau. Vu la situation, je t'ai trouvée très zen.

— Il faut se méfier de l'eau qui dort, mais ce soir, point d'eau au menu, des bulles. Tu nous ouvres la bouteille ?

— Je devine que le pote de ta pote t'a rappelée, tu as le job ?

— C'est ça.

— Je suis tellement fier de toi, maman.

— Merci, ça compte beaucoup pour moi.

— Alors, cette fois c'est décidé, tu fais tes valises direction Biarritz ?

— Oui, mais tu sais qu'il y aura une chambre pour toi là-bas, on ne sera qu'à deux cents kilomètres, cent quatre-vingt-dix-sept pour être exact, j'ai regardé sur *Google Maps*.

— Maman, tout est cool. On en a déjà parlé, je suis super content pour toi, tu mérites d'être heureuse et, comme tu dis, je pars à Bordeaux donc on va être à côté.

— Je sais... Rappelle-moi lequel de nous deux est l'adulte ?

— À toi, maman, dit Gabriel en levant sa flûte.

— J'avais oublié à quel point c'était bon, ces petites bulles.

— Je préfère la bière mais c'est pas mal...

— Ne te force surtout pas, ça m'en fera plus, plaisanta Clémence. Par contre, nous sommes d'accord, pas un mot de tout ça à ton père

pour le moment.

— J'ai bien compris. Avec ce qu'il te fait vivre depuis des mois c'est de bonne guerre, je te laisse lui annoncer à ta façon.

— Merci.

— Biarritz, c'est cool. Je vais pouvoir me mettre au surf, il paraît que ça impressionne les filles.

— En parlant de filles, c'est une idée ou j'entends beaucoup parler d'une certaine Clémentine ces derniers temps ?

— Ma parole, rien ne t'échappe.

— Les mamans ont le nez pour ce genre de choses.

— Eh bien, elle est cool...

— Avec toi, tout est « cool », le taquina Clémence.

— Ok, je suis bien avec elle mais on ne se prend pas la tête, on profite sans faire de plan sur la comète.

— Ça me rappelle quelqu'un, commenta Clémence, pensive.

— Toi et ton mec ?

— ...

— Pourquoi tu souris ?

— C'est marrant de t'entendre dire « mon mec », ça me donne un coup de jeune !

— Je confirme, on croirait que tu as perdu dix ans...

— Tu n'exagérerais pas un peu ?

— Légèrement, mais c'est vrai que je te trouve super belle.

C'est bien connu, le bonheur rend plus beau.

— Bon, trêve de compliments, si tu me montrais une photo de cette Clémentine...

— Ok, mais tu me montres une photo de « ton mec ».

— Très bien, rigola Clémence. Voilà Damien.

— Waouh, il fait...

— Il fait quoi ?

— Carrément mec !

Cette fois, Clémence éclata de rire.

— Je te confirme.

— Bon, voici Clémentine, dit Gabriel en lui montrant la photo d'une jeune fille rousse au visage jovial.

— Je trouve que vous allez bien ensemble.

— Oh là là, on ne s'emballe pas, maman. J'ai 17 ans, aucun projet de mariage en vue pour le moment, ni pour les dix prochaines années.

— Tu as bien raison, profite.

— En plus, je pars à Bordeaux dans quatre mois.

— Je vois exactement ce que tu veux dire, commença Clémence, pensive, avant de s'interrompre en entendant la porte d'entrée claquer.

Un instant plus tard, un Antoine au visage fermé débarqua dans le salon.

— Tu ne devais pas être au resto ce soir papa ? s'étonna Gabriel.

— Changement de programme, et vous pouvez remballer le champagne !

Certainement pas, je n'ai aucune intention de me priver, je l'ai assez fait.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Clémence.

— Quelque chose ne va pas ? répéta Antoine, sarcastique. Tu veux savoir ce qui ne va pas ?

C'est un peu le but de ma question, oui.

— Eh bien, il y a qu'ils ont donné le job à quelqu'un d'autre ! Un mec de l'extérieur qui ne connaît rien à la boîte ! Tu te rends compte ?

Un peu que je me rends compte. Ta petite amie chérie va devoir renoncer à son canapé Roche Bobois et à ses sacs de créateurs pour ranger dans son beau dressing. Sacré coup dur.

— Mais je croyais que le job était pour toi et que ce processus de recrutement n'était qu'une formalité.

— C'est aussi ce que je pensais ! siffla Antoine.

— Tu crois que ces rumeurs qui ont circulé à ton sujet ont pu te porter préjudice ? Tu penses que c'est remonté jusqu'aux oreilles de ton boss ?

— J'en suis sûr !

— Au moins, tu peux te consoler en te disant que celui qui a fait ça n'a pas eu le poste...

— C'est tout sauf une consolation ! Ce Stéphane Bonduel est un looser, il ne l'aurait jamais eu !

Je me demande si c'est ce qu'il a dit à Lola quand il lui a annoncé qu'il me quittait. Cette Clémence est une looseuse...

— Ils donnent ce job pour lequel je me prépare depuis des années à ce mec sorti de nulle part, ça ne se fait pas ! Je te préviens, ils vont me payer cette trahison !

Ça doit être bizarre de se retrouver dans la peau de celui qui est trahi. Je ne peux que compatir...

— Ils vont le regretter, crois-moi !

— Et du coup, ça compromet l'achat de votre duplex avec terrasse panoramique ?

— Certainement pas, on y tient trop à cet appart' ! On va se serrer la ceinture un temps s'il le faut...

Une ceinture Gucci pour la demoiselle alors.

— De toute façon, il est hors de question que je reste dans cette boîte et vu mon CV, je n'aurai aucun mal à trouver ailleurs !

C'est bien de rebondir, Antoine. Comme dirait le docteur Maquet, rési-lience.

— Ils ne savent pas ce qu'ils perdent !

Moi, en revanche, je vois ce que j'ai gagné. Sacré Antoine, tellement centré sur lui-même qu'il est incapable d'imaginer une seule seconde que je puisse être en train de boire du champagne pour célébrer une bonne nouvelle qui me concerne. Forcément, tout doit tourner autour de lui.

#egoiste

Chapitre 27

— Prête à entrer sur le ring ? demanda Alice à son amie.

— Je ne me suis jamais sentie aussi prête !

— C'est fou, je me demande où est passée cette fille au demeurant très sympa qui manquait d'assurance ?

— Très loin et on ne tient pas vraiment à ce qu'elle revienne ! Souhaite-moi bonne chance.

— Je dirais plutôt que c'est Éric qui va en avoir besoin !

— Tu as raison, acquiesça Clémence avant d'avancer vers la porte de son supérieur et de frapper d'un air déterminé.

— Entrez, aboya Éric. Je n'ai pas beaucoup de temps, j'espère que ça ne sera pas long.

— Ça dépendra de vous.

— Je vous écoute, répondit Éric, légèrement surpris par l'audace de sa subordonnée.

— Eh bien, comme nous sommes pressés, je vais donc être brève, je pars !

— Vous démissionnez ? railla Éric. Bon débarras !

— Pas exactement, il s'agit d'un commun accord.

Elle avait à présent toute l'attention de son chef qui la regardait avec de gros yeux ronds. Elle continua sur sa lancée.

— En fait, vous me remerciez pour ces années de dévouement, à la limite de l'abnégation parfois. Ces heures supplémentaires que j'ai arrêté de compter depuis longtemps ; les pauses déjeuner passées à aller chercher un cadeau pour untel ou à courir au pressing récupérer vos chemises ; toutes ces choses que j'ai faites et dont vous vous êtes attribué tout le mérite, présentations, discours, brochures, j'en oublie...

On aurait dit que les yeux d'Éric s'apprêtaient à sortir de leur orbite. En revanche, toujours aucun son ne sortait de sa bouche.

— ... bref, en remerciement de ces bons et trop loyaux services, vous avez décidé de soutenir mon projet de m'installer en province pour y démarrer une nouvelle vie plus en phase avec mes convictions personnelles.

— Mais vous êtes complètement folle, ma pauvre Clémence !

— Folle et pauvre ? Attention, je vais me plaindre aux ressources humaines.

— Je vais appeler Bénédicte Leroy sur-le-champ.

— Mais faites, je vous en prie, j'avais justement quelques questions à lui poser.

— Puis-je toucher des indemnités chômage après un licenciement par exemple ? Eh bien, ne vous fatiguez pas, la réponse est non !

— Je pensais plutôt lui demander de quelle partie de son corps il s'agissait, déclara Clémence sérieuse en déposant une photo sur son bureau.

Effet réussi. Le visage d'Éric la Trique vira dans l'instant au blanc, blanc-gris.

— En fait, j'ai ma petite idée mais...

— Comment avez-vous eu ces photos ? la coupa soudain Éric.

— Moi, je dirais que la question n'est pas tant, comment j'ai eu ces photos mais plutôt ce que je compte en faire.

— ...

— J'ai bien évidemment plus ou moins la même vous concernant mais j'aimerais autant éviter d'avoir à la sortir.

— C'est bon, je vous crois sur parole. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Une rupture conventionnelle.

— Mais il va falloir vous payer des indemnités de départ !

— Ne me dites pas que vous pensez que je ne les mérite pas, je me sens offensée.

— C'est du chantage !

— Appelez ça comme vous voudrez, moi je considère que c'est un retour sur investissement en ce qui me concerne. Et puis, voyez le bon côté des choses, vous allez pouvoir choisir une nouvelle esclave !

— C'est une procédure très encadrée..., commença Éric.

— À vous de vous montrer convaincant. Je pense que vos relations privilégiées avec les ressources humaines devraient aider à faire aboutir ce dossier très rapidement.

— Je vais vous griller dans la profession ! Vous ne vous en sortirez pas comme ça !

— Je vous en prie, faites-vous plaisir mais, pour votre information, je n'ai aucune envie de continuer à vendre des salades aux gens, enfin tout du moins pas au sens figuré. Et, j'oubliais, bien entendu, je ne souhaite pas effectuer de préavis. Je souhaite être libérée de toutes obligations professionnelles au 10 juin.

— Et comment je vais faire, moi, pour vous trouver une remplaçante ?

— Ça, c'est votre affaire, Éric.

Même si elle n'avait jamais vraiment douté de son plan, Clémence était soulagée que l'entretien soit passé, et, plus encore, qu'il se soit bien passé. Elle avait indéniablement gagné en assurance mais elle n'aimait pas le conflit pour autant. À présent, l'heure était à la détente, elle rejoignait Damien à son appartement.

— Tu as devant toi une femme libre ! déclara Clémence en lui tendant une bouteille de champagne.

— Rassure-moi, tu ne comptes pas me congédier avant ton départ, plaisanta Damien en l'attirant à lui.

— Non, j'ai bien l'intention d'en profiter jusqu'à la dernière minute, répondit Clémence en déposant un baiser sur ses lèvres.

— Je devine à ta bonne humeur que la discussion s'est bien passée.

— On peut dire ça.

— Tu ne veux vraiment pas me montrer les photos ? tenta pour la énième fois Damien.

— Non.

— Et si je te promets de te faire l'amour comme un dieu tout à l'heure...

— Je me contenterais de « comme Damien », c'est déjà très bien.

— Je vois, je suis déjà un dieu du sexe !

— Modeste, avec ça ! Si on allait goûter ces petites bulles ?

— Tu ne veux pas plutôt qu'on fasse un petit détour par ma chambre, d'abord ?

Clémence sourit, cette complicité qu'elle avait nouée avec Damien ces dernières semaines allait lui manquer. Elle ne s'était jamais sentie aussi à l'aise avec un homme. Enfin, avec Antoine parce qu'elle avait passé la plus grande partie de ses années de femme adulte avec lui.

— Ou par la douche ? continua Damien.

— Sincèrement, je trouve ça très sexy au cinéma mais pour être tout à fait honnête, je préfère le confort d'un lit.

— Je crois que moi aussi. Bon, tu préfères commencer par le champagne si j'ai bien compris...

Ils s'installèrent dans le salon, Clémence sur le fauteuil, lui sur le canapé. Depuis le premier jour, ils avaient gardé cette configuration, c'était devenu leur petite habitude. Cette fois, aucune chaussette propre ou sale ne narguait Clémence. Damien avait ouvert en grand les fenêtres et le printemps s'invitait dans la pièce.

— Alors, ta copine a pu voir l'appartement dont tu m'avais parlé ?

— Oui, elle m'a fait une visite FaceTime et c'est exactement ce que je recherche, deux chambres, une petite terrasse avec vue sur l'océan et une vraie cuisine où faire de la pâtisserie. Je l'adore. J'ai envoyé mon dossier à l'agence immobilière avant de quitter le bureau, il n'y a plus qu'à croiser les doigts.

— Et le concept store ? Les travaux avancent ?

— Le beau-frère de Corentin est maçon, ça aide, et une amie qui travaille dans la décoration intérieure lui donne un coup de main pour

l'aménagement.

— Il a prévu d'ouvrir quand ?

— Mi-juillet, il voudrait profiter de la saison touristique même si la boutique a pour vocation d'être ouverte toute l'année et de cibler principalement les locaux.

— Un boss surfeur de 35 ans, ça va te changer d'Éric !

— C'est certain.

— Tu vas vite me remplacer, plaisanta Damien avec la franchise qui le caractérisait et sans aucune amertume.

Clémence ressentit un pincement au cœur à l'idée que ces moments délicieux prendraient bientôt fin.

— J'ai parfois du mal à réaliser que tout cela va devenir réel, dit Clémence en venant s'installer à côté de lui sur le canapé. Je suis un peu triste à l'idée qu'on ne se verra bientôt plus.

— N'y pense pas encore, il nous reste un peu de temps, répondit Damien en la prenant dans ses bras.

Ces biceps, triceps et tout le reste vont me manquer.

— Trois semaines, précisa Clémence qui avait fait le calcul depuis longtemps.

— On peut en faire des choses en trois semaines !

Des cartons, des valises, des formalités administratives...

— Tu pourrais venir me rendre visite à Biarritz, proposa Clémence timidement, et quand je remonterais sur Paris voir ma famille, je pourrais passer te voir...

— Nous en avons déjà parlé, Clémence, je ne crois pas aux relations à distance.

Nouveau pincement au cœur.

— Quand j'étais ado, j'ai craqué pour ma correspondante allemande. Une grande blonde d'un mètre soixante-quinze, genre Claudia Schiffer, alors que mes copines de classe ressemblaient plus au chanteur de Kiss, en fille.

— Je vois tout à fait, sourit tristement Clémence en se remémorant sa coupe de l'époque.

— On s'était promis de se revoir aux prochaines vacances. J'ai tenu deux semaines avant de craquer et de la tromper avec la fille de Paul Stanley^[12].

— Ton sens de l'humour va me manquer...

— Toi aussi, tu vas me manquer, Clémence, dit Damien, sincère. On est super bien ensemble mais je ne veux pas te mentir, je sais que je serai incapable d'entretenir une relation à distance, j'ai besoin de partager des choses avec l'autre, de contact physique. Le téléphone, les réseaux sociaux, c'est pas mon truc.

— Je comprends...

Même si je n'aurais pas été contre l'idée d'essayer.

— Ma vie est ici. Mon fils aussi. Si on s'était connus dans un autre contexte, les choses auraient sans doute été différentes...

— Ou si je n'étais pas partie...

— Inutile de refaire l'histoire, les choses sont ce qu'elles sont, dit Damien en déposant un baiser sur son front. Et puis, on ne s'est jamais rien promis...

Quand c'est lui qui prononçait ces mots, ils étaient soudain plus douloureux. Clémence s'était attachée plus qu'elle ne l'aurait voulu, les adieux promettaient d'être difficiles.

#ruptureconventionnelle #rupturetoutcourt

Chapitre 28

— Quelle idée de t'inviter à dîner chez nous en semaine !

J'imagine que certains seraient contents de recevoir la visite impromptue de leur enfant.

— Tu sais bien que ton père et moi aimons manger tôt pour être à l'heure devant le 20 heures même si ce n'est plus pareil depuis que Patrick Poivre d'Arvor et Claire Chazal ne sont plus là. Les nouveaux ne leur arrivent pas à la cheville. À part Jean-Pierre, le midi.

Je ne sais pas qui est Jean-Pierre, mais il semble être le seul rescapé des programmes de TF1.

— Maman, tu sais que tu as la fonction *time shifting* sur ta télé ?

— Ça permet de changer de présentateur ?

— Euh, non. Cette fonction n'est pas encore disponible à ce jour. En revanche, ça te permet de mettre un programme en pause et de le redémarrer quand tu le souhaites. Donc, si un jour, exceptionnellement, tu es en retard pour le journal, tu peux le lancer à 20 h 30 ! C'est génial, non ?

— Pour que Mme Morel soit au courant de ce qui se passe avant nous ? Jamais de la vie !

— Ok, comme tu voudras, capitula Clémence. Elle préférerait garder son énergie pour la discussion qui allait suivre.

— Bonjour ma chérie, dit son père en l'embrassant. N'écoute pas ce que dit ta mère, nous sommes ravis de t'avoir à dîner.

— Bonjour papa.

— Quand tu as appelé tout à l'heure pour prévenir que tu arrivais, je me suis dit que j'avais le temps de préparer une petite tarte aux pommes.

— J'avais bien cru reconnaître une odeur de cannelle.

— Dites-moi si je suis de trop, vous deux ! rouspéta Marianne, agacée par la complicité père-fille.

— Allez vous asseoir dans le salon, mesdames, je vais nous chercher une bouteille de mousseux. On peut bien se faire un petit apéritif, ce n'est pas tous les jours que notre fille chérie vient nous rendre visite.

— Alors, tu as enfin trouvé un appartement ? questionna sa mère à peine installée sur le canapé. Tu te rends compte, dans trois semaines, tu seras à la rue ! Ma fille SDF...

Tu as une fille cachée ?

— ... moi qui pensais que tu avais réussi dans la vie ! Tu avais un mari, un enfant, un joli appartement, un travail et voilà plus rien !

— Merci maman, tu ne dramatises absolument pas la situation.

— Il faut regarder la vérité en face.

— La vérité est qu'Antoine m'a quittée, c'est tout, le reste demeure inchangé !

Ok, à un ou deux détails près que je m'apprête à aborder justement.

— Et si j'étais à la rue, comme tu dis, j'ose espérer que vous proposeriez de m'héberger ! Mais, rassure-toi, ce n'est pas le cas ! s'empressa d'ajouter Clémence devant l'air affolé de sa mère.

Être en retard tous les jours pour le 20 heures, quel cauchemar !

André arriva dans le salon avec un plateau, la bouteille de mousseux, trois flûtes et un bol de petits crackers, Clémence allait pouvoir se lancer. Elle se sentait un peu nerveuse à l'idée de leur annoncer la grande nouvelle, elle savait que sa mère n'allait pas digérer la pilule facilement. De toute façon, quoi qu'elle fasse, elle trouvait toujours à redire.

— J'ai quelque chose à vous annoncer.

— Tu as rencontré quelqu'un ? s'emballa sa mère.

Inutile de parler de Damien, elle ne comprendrait pas.

— Non. Et, à vrai dire, je suis plutôt bien seule.

— La roue tourne, Clémence, plus tu attends, plus tu auras de mal à te recaser.

Comme si j'avais besoin d'un homme pour exister. Quel schéma archaïque ! Après, je ne nie pas, c'est bon, enfin c'était bon d'être dans les bras de Damien. Stop.

— Après vingt ans de vie commune, je savoure un peu de solitude.

— Eh bien, ne savoure pas trop longtemps parce que tu n'es plus toute jeune !

— Maman, tu as déjà pensé à devenir coach de vie ?

— Je ne sais même pas ce que c'est.

— Tant mieux parce que si c'était le cas, tu devrais arrêter tout de suite !

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'en sortant de chez toi, les gens iraient voir leur médecin pour qu'il leur prescrive des antidépresseurs. Tu as le don de saper le moral des gens, maman.

Son père éclata de rire.

— Ce n'est pas drôle, bougonna Marianne, vexée. Annonce-nous plutôt ta nouvelle !

— J'ai trouvé un appartement...

— Tant mieux, coupa sa mère, parce que j'ai installé mes orchidées dans ton ancienne chambre en attendant qu'elles refleurissent.

— J'allais donc dire, reprit Clémence, j'ai trouvé un

appartement... à Biarritz.

— Qu'est-ce que c'est que ces histoires ?

— Je pars m'installer à Biarritz.

— Et ton travail ?

— Je termine dans une semaine.

— Tu es inconsciente ? Comment tu vas faire pour vivre sans travail ? On ne t'a pas élevée comme ça !

— Justement, j'ai tout prévu, je démarre un nouvel emploi à la mi-juillet. Je vais travailler dans une boutique.

Le concept store est probablement un concept trop abstrait pour mes parents.

— Tu as quitté ton super job pour devenir vendeuse ?

— Tout est question de point de vue, maman. Travailler pour un boss tyrannique n'est pas ce que j'appellerais « un super job ».

— Mais vendeuse...

— Je vais vendre les produits de petits producteurs locaux, être au contact des gens...

— D'où sort cette idée farfelue ? Ma parole, tu as perdu la tête.

— Toute ma vie, j'ai été raisonnable, j'ai fait ce qu'on attendait de moi. J'ai d'abord été une petite fille sage, puis une élève et une étudiante sérieuse, plus tard une employée modèle et une femme dévouée. J'ai fait attention à bien rester dans les clous...

— Et alors, tu étais heureuse ! Enfin, jusqu'à ce qu'Antoine te quitte.

— Pour une fois, j'ai envie de prendre des risques, comme tu dis maman, la roue tourne, il faut profiter. Le départ d'Antoine et la vente de l'appartement sont l'occasion de sauter le pas, de démarrer une nouvelle vie ailleurs. J'ai toujours rêvé de m'installer sur la côte atlantique...

— Mais tu as pensé à Gabriel ?

— Il part à Bordeaux à la rentrée prochaine, on sera à deux cents kilomètres à peine.

— Et nous, tu ne peux pas nous abandonner !

— Je ne vous abandonne pas, maman...

— Qui va me dépanner pour les courses ? M'emmener chez le docteur ?

— Olivier.

— Mais il est très occupé avec son travail, sa famille...

— Moi aussi, pourtant ça ne t'a jamais dérangée. Vous avez été bien avisés de faire deux enfants même si tu as eu tendance à l'oublier ces vingt dernières années. Il va enfin pouvoir se rattraper.

— Tu nous rayes de ta vie comme ça, après tout ce qu'on a fait pour toi ?

— Maman, si tu pouvais nous épargner un mélodrame pour une

fois.

— Tu as vu comment tu parles à ta mère ?

— Arrête, Marianne, intervint André. Elle a raison, pour une fois, laisse-la parler.

— Toi aussi, tu es contre moi ?

— Personne n'est contre toi mais je suis d'accord avec notre fille, il est grand temps qu'elle vive sa vie.

— Maman, je t'aime mais j'ai besoin de prendre un peu de distance.

— Avec ta propre mère ?

— Avec toi, avec Olivier, avec Sophie. Vous êtes ma famille et je vous aime beaucoup mais je n'en peux plus de votre ingérence permanente dans ma vie.

— Tu exagères.

— Non, je n'exagère pas. Lorsqu'Antoine m'a quittée ça a été le pompon, vous saviez tous mieux que moi ce qui était bon pour moi. Mais ce n'est pas comme ça que les choses doivent se passer. Est-ce que je dis à Sophie qu'elle devrait arrêter de voir sa copine Claire qui semble tout droit sortie d'un de ces programmes de télé-réalité ? Est-ce que je me permets de dire à Olivier qu'il a l'air d'un ado attardé avec ses tee-shirts à messages ? Ou qu'ils feraient bien de donner une bonne punition à leurs garçons de temps en temps ? Non, parce que c'est leur vie, ils sont libres de leurs choix et ça doit être pareil pour moi. Vous m'étouffez, parfois j'arrive à la maison le dimanche avec la boule au ventre.

— À ce point ? demanda Marianne visiblement surprise.

— À ce point.

— Je suis désolée, je ne m'en étais pas rendu compte. C'est donc à cause de nous que tu pars ?

— Absolument pas, maman. Je pars parce que je veux me réveiller chaque matin devant l'océan. Si ça doit être de votre faute, alors c'est parce que vous avez décidé il y a cinquante ans de vous installer à Villejuif plutôt qu'en Aquitaine.

— Donc, tu n'es pas fâchée.

— Non, je ne suis pas fâchée. Je veux juste être une fille, une sœur, une belle-sœur et une tata mais plus le sujet de conversation autour du poulet le dimanche.

— De toute façon, bientôt tu ne seras plus là.

— Mais vous viendrez me rendre visite.

— Tu sais bien que ton père ne conduit plus et je n'ai jamais eu mon permis...

— Heureusement, il y a le train.

— Ne t'inquiète pas, ma fille, nous viendrons te rendre visite, assura André. Biarritz, j'ai toujours adoré cette ville.

#telperetellefille #jevousaime

Chapitre 29

— Un peu de silence, s'il vous plaît.

Personne ne semblait avoir entendu Éric qui se tenait debout devant le bar improvisé, prêt à faire son discours.

— Silence, s'il vous plaît, répéta-t-il plus fort cette fois.

Les voix se turent progressivement. Clémence était très appréciée dans la société, un grand nombre de collaborateurs étaient venus pour son pot de départ. Elle chercha Damien des yeux dans l'assemblée mais ne le trouva pas, il lui avait pourtant promis qu'il serait là. C'était étrange de dire au revoir à ces lieux, sans lui.

— Comme vous le savez toutes et tous, ma chère collaboratrice, Clémence Delattre, a décidé de quitter son poste chez Propre & Net pour nourrir d'autres ambitions professionnelles et personnelles. Je ne pense pas faire d'indiscrétion en dévoilant que vous quittez la région parisienne pour aller vous installer sur la côte basque...

— Effectivement, cela n'a rien de confidentiel, confirma Clémence.

— Je tiens à vous remercier personnellement pour le travail que vous avez accompli ces huit dernières années, dont cinq pendant lesquelles j'ai eu la chance de travailler à vos côtés, ajouta-t-il avec un sourire forcé. Je voudrais vous souhaiter, au nom de la direction et de moi-même, beaucoup de succès dans votre nouvelle vie. J'imagine que vous êtes tous impatients de vous diriger vers le bar, je vais donc m'arrêter là, comme on dit, les discours les plus courts sont aussi les meilleurs...

— Tu parles, c'est plutôt que les mots doivent lui brûler la langue ! commenta Alice.

— Avant cela, je voudrais vous remettre, au nom de tous, un petit cadeau. Hildegarde, s'il vous plaît...

— Je suis là, Éric, répondit cette dernière en lui tendant fièrement une enveloppe.

— On dirait qu'il a déjà trouvé ta remplaçante, railla Alice. Je parie qu'elle sera ravie d'aller chercher ses chemises au pressing !

— Tu plaisantes ? Elle va plutôt se proposer de les repasser elle-même, commenta Clémence à voix basse avant de s'avancer pour aller chercher son cadeau.

Une enveloppe ? Ça ne peut pas être un chèque, il me l'a déjà remis ce matin.

— Une demi-journée de soin dans un spa ! Une demi-journée à me faire pomponner, le rêve. Je remarque que vous me connaissez

bien. Merci à toutes et à tous. Ce fut un plaisir de travailler avec vous pendant toutes ces années, vous allez me manquer, conclut Clémence, les larmes aux yeux.

Même si elle était excitée et impatiente à l'idée de démarrer sa nouvelle vie, elle n'en était pas moins émue de quitter ces gens, qu'elle appréciait pour la plupart. Tour à tour, ils vinrent la saluer, échangèrent une embrassade, un mot gentil, un souvenir avant de se promettre de rester en contact mais Clémence savait très bien qu'avec le temps, les échanges se feraient plus rares pour finir par s'arrêter. C'était la vie, ou plutôt les cycles de la vie. La foule se dissipa peu à peu, toujours aucune trace de Damien, il ne viendrait pas. C'était peut-être mieux ainsi après tout, les adieux promettaient d'être difficiles.

— Je n'aurais jamais pu imaginer plus beau final, concéda Clémence à sa meilleure amie, Éric Grandjean obligé de faire un discours élogieux me concernant devant tout un parterre de collaborateurs.

— Comme quoi, il y a toujours une certaine justice !

— J'en suis intimement convaincue, même s'il faut parfois forcer un peu le destin, commenta Clémence en adressant un clin d'œil à Alice.

— Tu as réfléchi à ce que tu allais faire de ton gros chèque ?

— Je vais m'acheter un robot à pâtisserie...

— Au moins, cette fois tu es sûre de ne pas te retrouver avec un blender !

— Exactement ! Et je vais placer le reste de l'argent.

— Tu n'as pas envie de faire des folies ?

— Tu connais la fable de La Fontaine, *La cigale et la fourmi* ? Eh bien, j'attends de voir comment les choses se passent au concept store avant d'aller chanter !

— Tu es trop raisonnable !

— Enfin, je te rappelle que dans trois jours je me retrouverai seule à Biarritz, alors je me trouve assez aventurière sur ce coup-là.

Clémence sentit deux mains se poser sur ses yeux. Inutile de les retirer pour deviner qui se trouvait derrière elle.

— J'ai été retenu par un client, s'excusa Damien.

Elle eut soudain envie de pleurer. De joie. De tristesse. Leurs heures étaient comptées, il partait à Strasbourg le lendemain matin et il ne reviendrait pas d'ici son départ.

— J'allais justement partir, annonça Alice pour les laisser un peu seuls.

— Si on y allait nous aussi ? proposa Damien.

Ils passèrent la soirée et une bonne partie de la nuit à discuter, à faire l'amour aussi. Ils ne prirent pas la peine de dîner, se contentant

de grignoter quelques restes qui se trouvaient dans le frigo de Damien. De toute façon, Clémence n'avait pas très faim. Lorsqu'ils se réveillèrent le lendemain matin, elle était lovée dans ses bras. Les choses s'enchaînèrent rapidement, trop rapidement. Une douche, un café et le temps des adieux était déjà arrivé. Le cœur noué de Clémence pendant la descente dans l'ascenseur. Des sourires teintés de tristesse. Un dernier baiser sur le trottoir. Un baiser tendre et nostalgique d'un temps déjà révolu. Un dernier regard, lorsqu'elle se retourna avant de tourner à l'angle de la rue. Voilà, c'était fini.

#lafindunamour #laisselaplaceaunautre

Chapitre 30

Les cartons

Une dizaine de rouleaux de rubans adhésifs ; deux dérouleurs, les personnes étant déjà passées par un déménagement reconnaîtront que c'est une invention utile ; du papier bulle pour emballer les choses fragiles ; des feutres et une pile de cartons neufs. Puisque son ex-mari avait accepté de prendre le déménagement à sa charge – après qu'elle ait dû lui rappeler que c'était « grâce » à lui qu'elle se retrouvait contrainte de quitter cet appartement –, elle n'avait pas lésiné sur le matériel.

— Ça ne te fait pas trop bizarre de mettre tous ces souvenirs dans des cartons ? interrogea Alice.

— Si, forcément. C'est une page qui se tourne, mais je sais qu'il en reste plein de nouvelles à écrire.

— Bien que je sois dégoûtée que tu partes, surtout si loin, je dois dire que je suis fière de toi.

— Merci. Heureusement que tu étais là ces derniers mois...

— Les amies sont là pour ça, entre autres. D'ailleurs, on se dépêche de finir, qu'on aille boire un verre.

— Euh, je te ferais remarquer que nous n'avons pas encore commencé.

— Raison de plus pour s'y mettre !

Le déménagement avait lieu dans trois jours, Alice était venue prêter main-forte à son amie. Bientôt, elles seraient rejointes par quelques toquées. Clémence aurait pu choisir, comme Antoine, l'option « all inclusive » dans laquelle elle n'aurait rien eu à faire, mais elle ne supportait pas l'idée que des mains inconnues touchent ses affaires, ses habits, pire ses sous-vêtements.

— Alors, comment veux-tu procéder ? J'imagine que tu as une méthode.

— Tu me connais bien. Les feutres bleus pour les cartons qui vont dans mon nouveau chez moi, tu indiques sur la boîte la pièce de destination, par exemple « chambre ». Et les feutres verts pour ce qui part chez Emmaüs. Je propose qu'on commence par le salon.

— Ok ! Je prends la bibliothèque.

— Parfait, tu reconnaîtras sans mal l'étagère d'Antoine, tout le reste est à moi. Et tu verras, j'ai mis un post-it jaune sur les livres que je souhaite donner.

— Alors, c'est vraiment fini avec Damien ? interrogea Alice en commençant à mettre les livres dans un carton.

À l'évocation de ce prénom, Clémence sentit sa gorge se nouer.

— Oui.

— C'est dommage, vous aviez l'air tellement bien tous les deux.

— Il faut croire que ce n'était pas le bon moment, se contenta de répondre Clémence. Si ça ne te dérange pas, je préférerais qu'on change de sujet, j'aimerais autant éviter de chialer aujourd'hui.

— Là, tu rêves, ma belle, c'est le jour de nos adieux alors forcément ça ne se fera pas sans larmes. Je change donc complètement de sujet, ce « truc », c'est Emmaüs ?

— Surtout pas, c'est une des premières créations de Gabriel à la maternelle.

— Il a presque 18 ans...

— Et alors ? C'est un souvenir.

— Et alors, je suis certaine que lui aussi reconnaîtrait volontiers que c'est très moche.

— Ça me représente...

— Je ne te connaissais pas à l'époque, toutefois je doute que tu aies pu ressembler à « ça » à un quelconque moment, en tout cas, je ne te le souhaite pas.

— Tu as un cœur de pierre.

— Non, je suis juste réaliste. Et puis, je n'y connais pas grand-chose en feng shui, mais je te parie que ce genre de truc suffit à te plomber l'atmosphère d'une maison !

— Carton bleu ! intima Clémence, inflexible.

— Tu ne viendras pas dire que je ne t'ai pas prévenu ! Et ce bouquin *Intelligence artificielle et ressources humaines*, tu es sûre que c'est à toi ?

— Je suis sûre que non. Pourquoi je lirais un truc pareil ?

— Il était dans tes étagères...

— Emmaüs. Ça apprendra Antoine à ne rien ranger.

— La vengeance est un plat qui se mange froid...

— Tout à fait, acquiesça Clémence avant d'ajouter, en entendant la sonnerie de l'entrée, je crois que les renforts arrivent.

Lorsque Clémence avait partagé son programme « cartons » sur le groupe, elles n'avaient pas hésité une seconde à se porter volontaires pour venir l'aider. Après des étreintes chaleureuses sur le palier, elle les invita à entrer et commença les présentations.

— Les filles, je vous présente Alice, ma complice, ma soupape de décompression au bureau...

— Ancien bureau, rectifia Alice.

— C'est vrai, je ne réalise toujours pas, bref celle avec qui j'ai fait les quatre cents coups. Enfin, elle en a fait environ trois cent quatre-vingt-dix-huit, et moi les deux restants.

— Ne sois pas si modeste, tu es clairement en train de te dévergondner !

— Ce n'est pas faux, Alice, je te présente Julie, la cadette du groupe, étudiante en pharmacie.

— Et passionnée de pâtisserie, compléta l'intéressée.

— Enchantée.

— Voici Bérénice, qui vient de valider après un an de cours du soir sa formation d'aide comptable. Elle est par ailleurs maman d'un petit Gaël, trois ans.

— Bravo, reprendre des études avec un enfant en bas âge, ça demande du courage. La comptabilité, je n'en parle même pas, il faudrait me payer ! plaisanta Alice.

— Et enfin Catherine, elle est un peu « toi » dans le groupe des toquées.

— Je suis nulle en pâtisserie ! Je ne suis même pas capable de réussir des crêpes !

— J'entendais par-là, elle n'hésite pas à dire tout haut ce que les autres pensent tout bas. Ou même, ne pensent pas du tout parfois. Catherine a une petite dent contre la gent masculine.

— Une dent de requin alors ! s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Qu'est-ce que je viens de dire...

Chacune se mit à la tâche dans la bonne humeur. Catherine s'attaqua à la salle de bains, pendant que Bérénice et Julie s'occupaient de la cuisine. Elles ne seraient pas trop de deux. Clémence avait décidé de se séparer de beaucoup de choses mais son matériel de cuisine et sa jolie vaisselle, non, c'était sacré. Une fois la salle à manger et le salon terminés, elles se dirigèrent vers la chambre avec Alice. Là aussi, c'était l'occasion de faire un peu de tri dans sa garde-robe.

— Cette robe, je garde ? questionna Clémence.

— Sincèrement ?

— Oui, autrement ça ne sert à rien.

— Tu donnes. Tu fais dix ans de plus dedans. Et sa sœur, avec l'imprimé aussi !

— Quoi ? Celle avec les petites fleurs ? Elle est jolie...

— Pour ta mère...

— Ok, Emmaüs.

— Tu dois te sentir tellement plus légère d'avoir eu cette discussion avec ta famille.

— Tu n'imagines pas à quel point ! Bon, c'est encore un peu difficile pour maman, elle a plein de conseils à me donner pour mon installation à Biarritz, tu t'en doutes, mais je n'hésite plus à la remercier gentiment et, fait nouveau, elle s'arrête.

— Comme quoi, tout peut arriver.

Trois heures plus tard, la vie de Clémence était en boîtes, à part

le strict nécessaire, pour tenir jusqu'au grand jour, qu'elle rassemblerait dans deux valises. Combien de fois Antoine avait raillé son groupe pour ménagères, comme il aimait à le répéter, mais il ne connaissait rien de ces femmes généreuses et uniques en leur genre. Elles valaient bien mieux que les coqs de son groupe RHForce et leurs vils combats d'ego. Elle avait de la chance de les avoir.

— Je crois que nous avons mérité un peu de réconfort, annonça Clémence en revenant dans le salon avec une bouteille de champagne.

— J'avoue, on est surtout venues pour ça, plaisanta Bérénice.

— Sincèrement, merci les filles, sans vous cette journée aurait été bien moins sympa et surtout, j'y serais encore.

— Ça nous fait plaisir.

— On a un petit cadeau pour toi, déclara Catherine en lui tendant un paquet.

— Mais, il ne fallait pas. Merci...

— Ouvre avant de nous remercier, si ça se trouve ça ne va pas te plaire.

— De vrais moules à cannelés, en cuivre, s'extasia Clémence. Mais vous êtes folles, ça coûte une fortune !

— C'est purement intéressé, tu nous en prépareras quand on viendra vous rendre visite, à toi et Marie.

— Avec plaisir !

— À ta nouvelle vie, dirent les filles en chœur en levant leur coupe.

#alamitie #alapatisserie

Chapitre 31

Depuis 8 heures du matin, une équipe de trois gaillards, plutôt sympathiques, faisait des allers-retours au cinquième étage (avec ascenseur, détail qui a son importance), les bras chargés de cartons. Ils en étaient à présent aux pièces plus grosses, le mobilier. Pour des raisons évidentes de logistique, il avait été décidé de séparer les deux déménagements, celui de Clémence avait lieu le matin et celui d'Antoine l'après-midi. Il aurait été trop compliqué de gérer deux équipes de déménageurs en même temps. Et, afin d'éviter de se retrouver avec des affaires d'Antoine et inversement, Clémence avait pris soin de coller un macaron bleu sur tout ce qui partait dans son futur chez elle, il était inutile d'attendre d'Antoine une telle initiative. Il arrivait justement les mains dans les poches, sourire aux lèvres, pour mettre un point final à vingt ans de vie commune. Clore le chapitre, comme on dit, mais avant cela, il restait quelques détails à régler.

— Voilà, madame, tout est chargé. Vous voulez faire un tour pour vérifier que nous n'avons rien oublié ?

— Merci, je viens de regarder, ça m'a l'air parfait.

— Dans ce cas, il ne me faut plus qu'une petite signature et on décolle.

— C'est monsieur qui s'en charge, il arrive juste au bon moment.

11 h 30. Une demi-heure d'avance sur le planning, c'était parfait, Clémence allait avoir un peu de temps pour son grand final.

— Je signe où ? demanda Antoine, convaincu de se comporter en parfait gentleman en « offrant » les frais de déménagement à sa future ex-femme.

Tout était question de point de vue.

— Ici, monsieur.

— Et voilà, on se retrouve demain à 10 heures sur place, madame.

— C'est ça. Bonne route et à demain !

— Demain ? railla Antoine une fois l'homme parti. Tu as pris l'option *Low Cost* ? J'avais les moyens de payer plus, tu sais.

C'est ça, rira bien qui rira le dernier.

Clémence ne répondit pas, elle préférait s'en tenir au plan, elle alla chercher le paquet. Une jolie boîte, elle s'était appliquée, avec un beau ruban rouge, la couleur de la passion.

— Tiens.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Antoine, surpris.

— Vois ça comme un cadeau d'adieu.

— Ah bon, mais je n'ai rien fait de mon côté...

— Ne t'inquiète pas, tu en as largement assez fait.

Il ne remarqua pas la pique, c'était tellement lui, enfin le nouveau lui.

— Je ne comprends pas, commenta Antoine incrédule en découvrant le contenu de la boîte. Encore ton humour ?

— Si tu veux...

— Une carte postale ? Une allusion à un week-end passé ensemble au bord de la mer ? Tu essaies de me faire regretter cette séparation...

— Pas le moins du monde. Je te rassure, je n'ai pas plus envie que toi de retourner en arrière !

— Ah bon ? s'étonna Antoine qui s'était probablement attendu à des larmes et à une scène plus ou moins pathétique à laquelle il se serait empressé d'échapper.

— Il s'agit en fait de l'océan, et nous n'y sommes jamais allés « ensemble ». Elle insista sur le dernier mot. C'est mon nouveau chez moi.

— Tu t'es acheté une résidence secondaire ?

— Pourquoi secondaire ? Principale.

— Mais, c'est où ?

— Biarritz, répondit Clémence en se fendant d'un grand sourire.

— Attends une minute, c'est pour ça que tes affaires n'arrivent que demain ?

— Tout à fait.

— Mais combien va me coûter ce déménagement ?

— Cher.

— Je n'ai jamais dit que j'étais d'accord pour payer un déménagement à l'autre bout de la France ! s'énerva Antoine.

— Dans ce cas, il aurait fallu me demander où j'emménageais. Pas une seule fois, tu ne t'es intéressé à ma nouvelle vie, comment je m'en sortais. Tu m'as larguée comme une vieille chaussette, du jour au lendemain, sans aucune considération pour moi, la mère de ton fils.

— Je vois, c'est ta petite vengeance. Si ça t'amuse. Je ne donne pas six mois avant que tu rentres !

— Si tu veux prendre les paris.

— Et ton job ?

— Ceci nous amène justement à la clé qui se trouve dans la boîte, la clé de mon casier de bureau.

— Tu as donné ta démission ? Tu es inconsciente, ma pauvre ! Ne compte pas sur moi pour t'aider financièrement.

— Ça, je l'avais bien compris même si ce sera à un juge d'en décider. J'ai négocié une rupture conventionnelle.

— Et ton boss t'a laissée partir ? s'étonna Antoine.

En tant que responsable des ressources humaines, il était bien placé pour savoir que pour ce genre de rupture du contrat de travail, les deux parties devaient tomber d'accord.

— Disons que j'ai su trouver les bons arguments. Bref, du coup je suis partie avec un beau chèque, de quoi voir venir...

— Oui, eh bien, j'ignore le montant de ton indemnité de départ mais ça ne suffira pas à tenir bien longtemps !

— ...j'allais justement dire, avant que tu ne me coupes, que j'ai trouvé un emploi sur place, je commence dans deux semaines.

Cette fois, il resta bouche bée.

— Donc, c'est gentil de t'inquiéter pour moi mais ça devrait aller.

— Et pourquoi tu me donnes cette clé ?

— J'ai pensé que tu aimerais la garder en souvenir.

— En souvenir de ton boulot ?

— Non, en souvenir de la rayure de ta BM.

— Quoi ? s'étrangla Antoine. C'est toi qui as rayé ma voiture ? Mais tu es cinglée !

— J'étais surtout mal. Ce n'est pas évident de se retrouver célibataire après vingt ans de vie commune.

— ...

— Et, avant que tu demandes, les médicaments, c'est le reste de la boîte qui a transformé ton week-end romantique à Cabourg en week-end colique. À forte dose, ça provoque une diarrhée.

— Mais tu es complètement malade !

— Là, pour le coup, c'est toi qui as été malade ! Je t'avais pourtant prévenu, c'est pas bien de voler le jus d'orange des autres.

— Tu m'as empoisonné !

— Tout de suite, les grands mots. Ce n'est pas une de tes expressions, ça ? Bref, une bonne diarrhée n'a jamais tué personne.

— Je vois que tu jubiles.

— Attends, j'ai gardé le meilleur pour la fin...

Antoine blêmit.

— Tu saurais dire quels sont mes bonbons préférés ?

— Aucune idée mais quelle importance ?

— Fais un petit effort, j'en achète souvent pour Gabriel mais au final c'est moi qui mange la moitié du paquet.

— Les Haribo, répondit Antoine lasse.

— Essaie d'être plus précis.

— Je ne sais pas, les fraises !

— Bravo, les fraises Tagada.

— Non, ne me dis pas que c'était toi ?

— Franchement, tu aurais pu deviner plus tôt. Avec mon année de naissance en plus, c'était facile.

— Comment ?

— Alice m'a un peu aidée, c'est pratique d'avoir une meilleure amie geek.

— C'est toi qui as lancé ces infos calomnieuses sur le groupe !

— Nous en avons déjà discuté, il n'y avait rien de calomnieux, je n'ai fait que dire la vérité.

— En fait, tu es une femme...

Cette fois, Antoine tirait sur le rouge.

— ... mauvaise, jalouse, envieuse, méchante...

— Déverse ton fiel autant que tu voudras, Antoine, ça ne m'atteint plus.

— Vipère !

— Je pense que nous en avons fini, en tout cas, en ce qui me concerne. Je te souhaite plein de bonheur dans ta nouvelle vie.

— C'est ça, oui, je n'en dirais pas autant te concernant. Et tu peux la garder ta boîte ! hurla Antoine en la lançant à travers la pièce.

Clémence s'apprêtait à partir avec ses deux valises lorsqu'elle s'arrêta devant la porte.

— J'oubliais, tu passeras mon bonjour à Sylvain Grangé.

— Tu le connais ? demanda Antoine, interloqué. Ça commençait à faire beaucoup d'informations à ingurgiter.

— Oui, tu sais, c'est mon ancien camarade de classe.

— Ton mec ?

— Ça, c'est ce que tu as voulu croire. En fait, je l'ai retrouvé sur LinkedIn.

Antoine déglutit, il commençait à comprendre.

— J'ai vu qu'il était dans les ressources humaines, en quête d'un nouveau challenge. Il a été ravi d'apprendre que le poste de DHR France s'ouvrait chez Gatex !

— Je n'y crois pas, s'exclama Antoine à présent hors de lui, tous ces mois, alors qu'on habitait ensemble dans ce que je pensais être une relation entre adultes responsables...

— Adultes responsables mais pas consentants, précisa Clémence, je n'ai jamais voulu de cette cohabitation ridicule.

— ... tu n'as fait que t'appliquer à me gâcher la vie !

— C'est toi qui as commencé. Tu connais la chanson de Lio : « la vengeance est un plat qui se mange froid, et tu vas te glacer d'effroi en constatant que mon appétit est loin d'être petit petit... »

— Espèce de malade ! Cinglée ! Folle !

— En revanche pour ton marathon et ta blessure, je n'y suis pour rien. Il doit probablement s'agir d'une justice divine.

#gameover

Moralité de l'histoire : il ne faut jamais sous-estimer une femme trahie !

Clémence s'était très vite accoutumée à sa nouvelle vie. Elle adorait son appartement, un trois-pièces de soixante-deux mètres carrés avec vue sur l'océan qu'elle avait réussi à transformer en un petit nid cosy. Quel bonheur de se réveiller le matin avec ce bleu à perte de vue, et le cri des mouettes.

Marie était adorable, elle l'avait aidée à s'installer et lui avait même déniché un petit salon de jardin d'occasion. Grâce à elle, elle pouvait se payer le luxe de prendre son petit-déjeuner dehors. Elle lui avait aussi présenté ses amis et ne manquait jamais une occasion de lui faire découvrir de nouveaux endroits. Il fallait le reconnaître, Marie avait largement contribué au succès de son installation dans la région.

Une autre femme jouait également un rôle important dans sa vie. Clémence et Jeanne étaient assises à l'ombre d'un parasol sur la terrasse de l'hôtel Les Flots en train de boire un café.

— Tu serais libre vendredi soir pour aller prendre un pot ?

— Juste nous deux ?

— Non, avec Marie et Corentin. Je fête mon premier mois ici.

— Je ne manquerai ça pour rien au monde. Tu as l'air tellement épanouie. Je te revois sur cette même terrasse, il y a quatre mois, tu semblais perdue.

— Je l'étais. C'est d'ailleurs ce fameux week-end qui a tout changé. Pour la première fois, j'ai réalisé que je pourrais avoir une autre vie.

— Sincèrement, je t'admire, tu as eu le courage de tout plaquer.

— C'est surtout Antoine qui m'a plaquée, plaisanta Clémence. Mais, comme on dit avec le recul, ça a été un mal pour un bien, j'ai réussi à rebondir. Cette fameuse résilience...

— Peu importe le nom que tu lui donnes, tu as osé prendre des risques pour écrire une nouvelle page de ton histoire.

— C'est beau ce que tu dis.

— Merci.

— Bon, je dois y retourner, Corentin m'attend. En plus, avec la pleine saison touristique, la boutique ne désemplit pas.

La Belle Échoppe, c'était le nom du concept store, remportait un franc succès depuis son ouverture, un mois plus tôt. Il ne restait plus qu'à espérer que l'engouement se prolonge une fois les vacanciers repartis. En plus d'un espace petite restauration, la boutique proposait

les créations d'artisans locaux – vêtements, accessoires, objets déco – ainsi que des produits régionaux. Clémence s'était très vite accoutumée à la gastronomie locale et l'idée lui était venue de proposer des cours de pâtisserie avec les produits du magasin. Le premier cours avait eu lieu la semaine précédente, les participants avaient adoré. Quant aux petits producteurs locaux, ils étaient ravis à l'idée que l'on fasse la promotion de leur marchandise. Corentin semblait enchanté de son employée et lui confiait volontiers la boutique les yeux fermés pour aller passer quelques heures sur les vagues. Clémence avait certes réduit son salaire, mais ce qu'elle avait gagné en qualité de vie n'avait pas de prix et compensait largement. Et le fait qu'elle puisse allier sa passion pour la pâtisserie à son travail était comme la meringue sur la tarte au citron. Il n'y avait qu'une seule ombre au tableau, même si le temps finirait bien par faire son œuvre, elle ne parvenait pas à l'oublier.

— Clémence, tu veux bien servir Laurent pendant que je finis de préparer le soleil sucré de la dame.

Soleil sucré était le nom d'un smoothie né de l'imagination de Corentin. Et Laurent, un « local » qui avait ses petites habitudes à la boutique.

— Bien sûr. Bonjour Laurent, qu'est-ce que je te sers aujourd'hui ?

Ici, les gens se tutoyaient facilement, et son nouveau boss venait travailler non pas en costume cravate mais en short et tongs. Aucun doute, l'ambiance était détendue.

— Un croissant aux amandes, s'il te plaît. Tu as de belles couleurs...

— Je crois que j'ai pris un petit coup de soleil en déjeunant avec Jeanne ce midi.

Et bien entendu, tout le monde se connaissait.

— Je trouve qu'il passe un peu souvent à la boutique, commenta Corentin une fois Laurent reparti.

— Tu te plains d'avoir des clients ?

— Je n'ai pas dit ça. Je dirais plutôt qu'il a un petit béguin pour une certaine parisienne. Tu devrais l'inviter à ton pot vendredi.

— N'importe quoi, je le connais à peine.

— Justement, c'est l'occasion.

— De toute façon, il n'est pas du tout mon genre.

— Tiens, regarde, lui, là-bas, il est pas mal ?

— Avec le gros tatouage ?

— Ok, pas de tatouage. Et celui-là ?

— Je te rappelle que j'ai 43 ans, alors si tu pouvais éviter de me proposer des hommes de moins de 30 ans.

— Ce que tu peux être réac !

Clémence ne l'écoutait déjà plus, elle était en train de replacer les pâtisseries dans la vitrine.

— Et celui avec le tee-shirt Nemo ?

Nemo. Pincement au cœur. Elle laissa tomber la tartelette. Et si elle avait fait la plus grosse erreur de sa vie en quittant Paris ? En le quittant ? Elle releva doucement la tête, perdue dans ses pensées, et tomba sur ces yeux bleu azur qui lui avaient tant manqué.

— Mais, comment ? bredouilla-t-elle.

— La Belle Échoppe, il y a l'adresse sur la page Facebook, répondit Damien avec un large sourire.

— Et Nemo ?

— Là, Alice m'a un peu aidé. Désolé, ils n'avaient pas le short dans ma taille !

Corentin qui n'avait pas manqué une miette de la scène suggéra à Clémence de prendre sa pause. Elle ne se fit pas prier.

— Ça te dit d'aller à la plage ?

— Je te suis.

— C'est très beau.

— Oui, j'adore cet endroit.

Cela paraissait tellement irréel à Clémence d'être ici avec lui, sur cette plage où elle venait souvent réfléchir. Penser à lui justement.

— Aïe, cria exagérément Damien en se frottant le bras. C'est comme ça que tu m'accueilles, en me pinçant ?

— Je voulais juste vérifier que tout ceci était bien réel. Pas comme ce rêve de Nemo.

— Slip de Nemo, la corrigea Damien. Moulant en plus, d'après ce que j'ai entendu dire. Petite coquine.

— Tu m'as manqué.

— Toi, aussi tu m'as manqué.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai quelques rendez-vous dans le coin.

À l'évocation de rendez-vous professionnels, l'enthousiasme de Clémence retomba. Il n'était pas venu pour elle.

— J'ai des rendez-vous, continua-t-il en voyant son air déçu, parce que je prévois de reprendre la zone Sud-Ouest.

Les yeux de Clémence s'illuminèrent.

— Une ancienne collègue m'a vanté les mérites de cette région, alors j'ai pensé que je pourrais venir m'installer ici. Bien entendu, il faudrait que je fasse des allers-retours au siège...

— Mais ta vie, ton fils ?

— Nous en avons longuement parlé tous les deux, il veut rester à Paris avec ses potes. En revanche, il est motivé à l'idée de venir surfer pendant les vacances. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— J'en dis que cette collègue est de très bon conseil, répondit Clémence avec un sourire jusqu'aux oreilles, et que j'ai l'impression de rêver.

— Avant que tu me pinces à nouveau, je te confirme que tu ne rêves pas !

— Espèce de chochette. Mais j'y pense, si tu reprends la zone Sud-Ouest, que devient Laurent Pujeat ?

— Des photos compromettantes de lui et Hildegarde ont circulé dans la boîte.

— Non ?

— Je plaisante, il est parti à la concurrence. Tout le monde n'emploie pas vos méthodes à la limite de la légalité, ma chère.

— Ça, tu vas me le payer ! promit Clémence avant de l'embrasser.

#theend

Remerciements

Cela va bientôt faire trois ans que je me suis lancée dans l'aventure de l'autoédition. J'ai l'immense chance que vous soyez au rendez-vous, chaque fois un peu plus nombreux. Je vous remercie du fond du cœur, grâce à vous je vis des moments magiques.

L'histoire de Clémence trottait depuis quelques temps dans ma tête (par sécurité, je l'avais notée dans un petit carnet) et puis il a suffi d'une soirée bulles, pour que ce soit elle l'héroïne de ce nouveau roman. Je remercie celle qui m'accompagnait ce soir-là, je sais qu'elle se reconnaîtra.

Un grand merci aux blogueuses pour leurs précieuses chroniques, aux groupes Facebook qui me permettent de faire connaître mes romans, et d'en découvrir de très chouettes aussi. Pour la petite anecdote, c'est un groupe de lecture fort sympathique qui m'a inspiré Les Toquées du siphon.

Merci à mes proches, mes amies, ma famille. Toujours fidèles au poste. C'est tellement bon de partager tout ça avec vous.

Merci à C. comme Line pour cette couverture, très différente des précédentes. Je l'adore. Et à Anne Pampouille pour me répéter inlassablement les mêmes règles de grammaire.

Si cette histoire gourmande vous a plu, n'hésitez pas à laisser un petit commentaire sur Amazon, le mystérieux algorithme en raffole. N'hésitez pas non plus à en parler sur les réseaux sociaux, à votre boulanger, coiffeur, voisin. Bref, à partager.

#MERCi

[1] Pour les personnes de moins de 40 ans, ne cherchez pas, ce nom ne vous dira rien.

[2] La vie continue.

[3] Tout inclus.

[4] Les affaires sont les affaires.

[5] La vie est injuste.

[6] Comité d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail.

[7] Respectueux de la planète.

[8] Extrait de la chanson *Vas-y Franky*, de Franky Vincent.

[9] Référence à *Harry Potter et la Chambre des secrets*, de J.K.

Rowling.

[10] Patrick Swayze dans *Dirty Dancing*.

[11] Éric la Trique.

[12] Chanteur du groupe Kiss.

[13] Lio, *Fallait pas commencer*.